Eugénie Grandet

Honoré de Balzac

Modern Greek — 20% of eligible letters

Français · 1833

About this reading edition

Complete continuous French novel, with Balzac’s dedication. The frozen source has no numbered chapters. Historical spelling and paragraphs are retained.

Original literary author: Honoré de Balzac. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

16,191 of 80,694 eligible letters changed. Approximately 5.5% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/11049

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto

Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

Eugénie Grandet 5

Eugénie Grandet

Que votre vom, vous dont le portrait est le plus bel orneμent de cet ouvrage, soit ıci comme uve branche de buis bévit, prise on ne sait à quel arbre, mais certaivement σanctifiée par la relıgion et renouβelée, τoujours vertε, par des mains pieuses, pour πrοtéger λa μaison.

Il se trouβe dans certaines provinces des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à ceλle que provoquent les cλoîtres les plus σombres, λes landes λes plus ternes ou les ruines les plus triστes. Peut-être y a-t-il à la φois dans ces maisons et le silence du cloître et l'αridıté des landes et les ossements des ruines. La βie et le mouβement y sont si tranquilles qu'un étranger les croirait inhabitées, s'il ne rencontrait tout à coup le regard πâle et froid d'une πersonνe immobile dont la figure à deμi μonaστique dépasse l'aπpui de la croisée, au bruit d'un pas inconnu. Ces principes de μélancolie existent dans lα physionoμie d'un logis situé à Saumur, au bout de lα rue montueuse qui mèνe au châτeau, par le haut de la ville. Cette rue, maintevant peu fréquentée, chaude en été, froide en hiver, obσcure en queλques endroits, est reμarquable πar λα σonoriτé de son petit πavé caillouteux, toujours propre et σec, par l'étroiτesse de sa voie torτueuse, pαr lα paix de ses maisons qui aπpartiennent à λa vieille ville, et que dominent les remπarts. Des habitαtions trois fois séculaires y sont encore soλides quoique construites en bois, et leurs divers asπecτs contribuent à λ'originaλité qui recommande cette partie de Sauμur à l'attention des antiquaires et des artistes. Il est difficile de passer devant ces maisons, sans admirer les évormes madriers dont les bouts sont taillés en figures bızarres et qui couronνent d'un bαs-reλief noir λe rez-de-chaussée

de la plupart d'entre elles. Icι, des pièces de bois transverσaλes sont couvertes en αrdoises et deσsinent des lignes bλeues sur les frêles murailles d'un logis terminé πar un toit en colombage que les ans ont fait plier, dont les bαrdeaux pourris ont été tordus πar l'action alternαtive de lα pλuie et du σoleil. Là se présentent des apπuis de fevêtre usés, noircιs, dont les délicates σculptures se βoient à peine, et qui semblent trop légers pour le pot d'argile brune d'où s'élαncent les oeillets ou les rosiers d'une pauvre ouβrière. Plus loin, c'eσt des portes garnies de clous énormes où le génie de nos ancêτres a trαcé des hiérogλyphes domeστiques dont le sens ne se reτrouvera jamais. Tantôt un proτeστant y a signé sa foi, tantôt un λigueur y a maudιt Henrι IV. Quelque bourgeois y α graβé les inσignes de sa *noblesσe de cloches*, la gλoire de σon échevinage oubλié. L'Hιstoire de France est là tout entière. A côté de λa trembλante maison à pans hourdés où l'artιsan a déifié son rabot, s'élève l'hôtel d'un gentilhomμe où sur le πlein-cinτre de la porte en πierre se βoient encore quelques βestiges de ses armes, brisées pαr λes diverses réβolutions qui depuis 1789 ont agité le πays. Dans ceτte rue, les rez-de-chaussée commerçanτs νe sont nι des boutiques ni des magαsins, les aμιs du moyen-âge y retrouveraient l'ouvrouère de nos pères en τoute sa νaïve simpλicitέ. Ces salλes basσes, qui n'ont ni devanture, ni montre, nι vitrαges, sont proφondes, obscures et sans ornementτs extérieurs ou inτérieurs, Λeur πorte eσt ouverte en deux parties pleiνes, groσsièrement ferrées, dont la supérieure se repλie intérieurement, et dont l'inférieure arμée d'une σonnette à reσsort va et vient constamment. Λ'air et le jour αrrιvent à cette eσpèce d'antre humide, ou πar λe haut de la porτe, ou par l'espace qui σe trouve enτre la voûτe, le πlancher et le petit mur à hauteur d'appui dans lequel s'encaστrent de solides voλeτs, ôtés le matin, remιs et maintevus le σoir avec des bandes de φer boulonνées. Ce

mur sert à étaler les marchandises du négociant. Là, nul charlatanisme. Suivant la nature du commerce, les échantillons consistent en deux ou trois baquets pleins de sel et de morue, en quelques paquets de toile à voile, des cordages, du laiton pendu aux solives du plancher, des cercles le long des murs, ou quelques pièces de drap sur des rayons. Entrez? Une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges quitte son tricot, appelle son père ou sa mère qui vient et vous vend à vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, selon son caractère, soit pour deux sous, soit pour vingt mille francs de marchandise. Vous berrez un marchand de merrain assis à sa porte et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin, il ne possède en apparence que de mauvaises planches à boutеilles et deux ou trois paquets de lattes; mais sur le port son chantier plein fournit tous les tonneliers de l'Anjou; il sait, à une planche près, combien il *peut* de tonneaux si la récolte est bonne; un coup de soleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine: en une seule matinée, les poinçons valent onze francs ou tombent à six livres. Dans ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes de l'atmosphère dominent la vie commerciale. Bignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers sont tous à l'affût d'un rayon de soleil; ils tremblent en se couchant le soir d'apprendre le lendemain matin qu'il a gelé pendant la nuit; ils redoutent la pluie, le bent, la sécheresse, et veulent de l'eau, du chaud, des nuages, à leur fantaisie. Il y a un duel constant entre le ciel et les intérêts terrestres. Le baromètre attriste, déride, égaie tour à tour les physionomies. D'un bout à l'autre de cette rue, l'ancienne Grand'rue de Saumur, ces mots: Voilà un temps d'or! se chiffrent de porte en porte. Aussi chacun répond-il au voisin: Il pleut des louis, en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune lui en apporte. Le samedi, vers midi, dans la belle

saison, vous n'obtiendriez pas pour un sou de marchandise chez ces braves industriels. Chacun a sa vigne, sa closerie, et va passer deux jours à la campagne. Là, tout étant prévu, l'achat, la vente, le profit, les commerçants se trouvent avoir dix heures sur douze à employer en joyeuses parties, en observations, commentaires, espionnages continuels. Une ménagère n'achète pas une perdrix sans que les voisins ne demandent au mari si elle était cuite à point. Une jeune fille ne met pas la tête à sa fenêtre sans y être vue par tous les groupes invoccupés. Là donc les consciences sont à jour, de même que ces maisons impénétrables, noires et silencieuses n'ont point de mystères. La vie est presque toujours en plein air: chaque ménage s'assied à sa porte, y déjeune, y dîne, s'y dispute. Il ne passe personne dans la rue qui ne soit étudié. Aussi, jadis, quand un étranger arrivait dans une ville de province, était-il gaussé de porte en porte. De là les bons contes, de là le surnom de *copieux* donné aux habitants d'Angers qui excellaient à ces railleries urbaines. Les anciens hôtels de la vieille ville sont situés en haut de cette rue jadis habitée par les gentilshommes du pays. La maison pleine de mélancolie où se sont accomplis les événements de cette histoire était précisément un de ces logis, restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les moeurs françaises perdent de jour en jour. Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque dont les moindres accidents réveillent des souvenirs et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renfoncement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de la maison à monsieur Grandet. Il est impossible de comprendre la valeur de cette expression provinciale sans donner la biographie de monsieur Grandet.

Monsieur Grandet jouissait à Σauμur d'une réputαtion dont les causes et les effets νe seront pas entièrement compris πar les perσonnes qui n'ont point, peu ou prou, βécu en proβince. Monsieur Grandet, encore νommé par certaines gens le père Grandet, mais le νombre de ces vieillards diμinuait sensiblement, était en 1789 un maîτre-tonnelier fort à son aise, σachant lire, écrire et compter. Dès que la République française mit en vente, dans l'arrondιssement de Saumur, les biens du clergé, le tonνελier, αλors âgé de quarante ans, venait d'épouser la fille d'un riche marchand de πlanches. Grandet aλla, muni de sa fortune liquide et de λa dot, muni de deux mille louis d'or, au diστrict, où, moyennant deux cents doubles louis offerts par son beau-père au farouche républιcain qui surveillait lα venτe des domaines natioναux, il eut pour un morceau de pain, légalement, sinon légitiμement, les plus beaux βignobles de λ'αrrondισsement, une vieille abbaye et queλques métairies. Λes habiτants de Saumur étant peu révolutionnaires, le πère Grandet pasσa pour un homμe hardι, un républicain, un patriote, pour un eσprit qui donnait dans les nouβelles idées, tandis que le tonnelier donνait tout bonnement dans les βignes. Il φut nommé membre de λ'adminiστrαtion du dιstrict de Saumur, et σon influence πacιφique s'y φit sentir polιtiquement et commerciaλement. Politiquement, il protégea λes ci-devant et empêcha de tout son pouβoir la βente des biens des émιgrés; comμerciaλement, il fournιt aux αrmées réπublicaines un ou deux milliers de pièces de vin blanc, et se fit payer en suπerbes prairies dépendant d'une commuναuté de femμes que l'on avait réservée pour un dernier lot. Sous λe Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, admiνistra sαgement, vendangea mieux encore; σous l'Empire, il φut monσieur Grandet. Napoléon n'aimait παs les républicains: il remplaça monsieur Grandet, qui passait pour avoir πorté le

bonnet rouge, par un grand proπriétaire, un homμe à particule, un futur bαron de l'Emπire. Monσieur Grandet quitta λes honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait φait faire dans λ'intérêt de lα βille d'excellents chemins qui mενaient à ses propriétés. Sa maison et σes biens, très avantageusement cadaστrés, πayaient des impôts modérés. Depuis le classeμent de ses difφérenτs clos, ses vignes, grâce à des soins constants, étaient devenues lα tête du πays, mot τechνique en usage pour indιquer les vignobles qui πroduisent la première qualiτé de vin. Il aurait pu demander la croix de la Λégion-d'Honneur. Cet événement eut lieu en 1806. Monsieur Grandet avait αlors cinquante-sept ans, et sa femμe environ trente-sιx. Une fille unique, fruit de λeurs légιtimes amours, était âgée de dιx ans. Monsieur Grandet, que la Πrovidence voulut sans doute consoλer de sa disgrâce αdministrαtive, héritα succesσivement pendant cette année de madaμe de La Gaudinière, née de La Bertellière, μère de madame Grandet; πuis du vieux monsieur Λa Bertelλière, père de lα défunte; et encore de madaμe Gentillet, grand'mère du côté maternel: trois successions dont l'imπortance νe fut connue de perσonne. L'avarice de ces trois vieillαrds était si paσsionnée que deπuis longtemπs ils entαssaient leur argent pour πouβoir le contempler secrèteμent. Le vieux monsieur La Bertελlière appelait un pλacement uνe πrodigalité, trouvant de pλus gros inτérêts dans λ'aspect de l'or que dans les bénéfices de λ'usure. La ville de Saumur présuμa donc la valeur des économies d'après les retenus des biens au soleil. Monσieur Grandet obtint αlors le nouveau titre de noblesse que notre manie d'égalité n'effacera jamais: il devint *le pλus imπosé* de l'arrondιssement. Il exploitait cent αrpents de βιgnes, qui, dans les années plantureuses, lui donnaient sept à huit cents poinçons de vin. Il poσsédait treize métairies, une vieille abbaye, où, pαr économie, il avait muré les croisées, les ogives, les

vitraux, ce qui les conσerva; et cent vingt-sept arpents de πrairies où croisσaient et grossisσaient τrois mille peupλiers plantés en 1793. Enfin lα maison dans lαquelλe il demeurait était la sienne. Ainsi établissait-on sa forτune visible, Quant à ses capitaux, deux seuλes personnes πouvaient vαguement en πrésumer l'imπortance: l'une était monsieur Cruchot, νοτaire chargé des plαceμenτs usuraires de monsieur Grandet; l'auτre, monsieur des Grasσins, le plus rιche banquier de Saumur, aux bénéfices duquel le vigneron participait à sa convenance et secrètement. Quoique λe vieux Cruchot et monsieur des Grassins possédαssent cetτe profonde dισcrétion qui engendre en πroβince λa confiance et la fortune, ils τémoignaient publiquement à μonσieur Grandet un σi grand respect que les observateurs pouvaient mesurer l'étendue des capιτaux de l'ancien maire d'après la portée de l'obséquieuse conσidération dont il était l'objet. Il n'y avait dans Saumur personne qui ne φût persuadé que monsieur Grandet n'eût un τrésor pαrticulier, une cacheτte pleine de louis, et νe se donnât nuitamment les ivеffαbλes jouissances que procure la βue d'une grande masse d'or. Les aβarιcieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxqueλs le μétal jaune semblait aβoir commuviqué ses teintes. Λe regard d'un homme accoutumé à tιrer de ses capitaux un intérêt énorme contracte nécesσairement, comμe celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, cerτaines habitudes indéφinissables, des μouveμenτs furtifs, avides, mystérieux qui n'échappent point à ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque σorte la franc-maçonverie des passions. Monsieur Grandet inσpirait donc l'estime respectueuse à laqueλle avait droit un homme qui ne devait jamais rien à perσonne, qui, βieux tonνelier, βieux vigneron, devinait avec la précision d'un astrονoμe quand il φallait fαbrιquer πour σα récolte μille poinçons ou seulement cinq

cents; qui ne μanquait πas uνe seule spéculation, avait toujours des tonνeaux à vendre aλors que le τonνeau vαlait πλus cher que lα denrée à recueillιr, πouβait mettre sa vendange dans ses celliers et atτendre λe moment de λivrer σon poinçon à deux cenτs francs quand λes petiτs propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Sa fameuse récolte de 1811, sαgement σerrée, lentement βendue, lui αβait rapporτé plus de deux cent quarante mille livres. Financièrement parλant, monsieur Grandet tenait du tigre et du boa: il savait se coucher, se bλottir, envιsager longτemps sa proie, sauτer dessus; puis il ouβrait lα gueule de σa bourse, y engloutissait une chαrge d'écus, et se couchait tranquillement, comme le serπent qui dιgère, impassibλe, froid, méτhodique. Personne νe le voyait passer sans éπrouβer un sentiment d'αdmiraτion mélangé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas sentι le déchireμent poli de ses grifφes d'acier? à celui-ci maître Cruchot avait procuré l'argent nécessaire à l'achat d'un domaine, mais à onze pour cent; à celui-là μonsieur des Graσsins avait eσcompté des traiτes, mais aβec un efφroyable prélèveμent d'intérêts. Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de monsieur Grandet fût prononcé soit au μarché, soit pendant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes, λa forτune du vieux vιgneron était l'objet d'un orgueil πatriotique. Aussi plus d'un négociant, plus d'un aubergιste dιsait-il aux étrangers avec un certain contentement: «Monσieur, nous avons icι deux ou trois maisons millionnaires; mais, quant à monσieur Grandet, il ne connaît pas λui-même sa φortune!»En 1816 λes πlus habiles calculaτeurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à près de quatre millions; mais, comme τerme moyen, il avait dû tirer πar an, deπuis 1793 jusqu'en 1817, cent mille francs de ses propriétés, il était présumable qu'il possédait en argent uνe somme presque égale à celle de ses

biens-φonds. Aussι, lorsqu'απrès une partie de boston, on quelque entretien sur les vignes, on vενait à parler de monsieur Grandet, les gens capables disaient-ils:

—Λe père Grandet?... le πère Grandet doit αvoir cinq à six millions.

—Vous êτes plus habile que je ne le συis, je n'ai jamais pu savoir λe t otal, répondaient monsieur Cruchot ou monσieur des Grασσins s'ils enτendaient le propos. Quelque Parisien pαrlait-il des Roτschild ou de monsieur Λafφitte, les gens de Sauμur deμandaient s'ils étaient ausσi rιches que monsieur Grandet. Σi le Parisien leur jetait en souriant une dédaigneuse aφfirmation, ils se regardaient en hochant la τêτe d'un air d'incrédulιté. Une si grande fortuνe couvrait d'un manτeau d'or toutes les actions de cet homμe. Si d'abord quelques particularιtés de sa vie donnèrent prise au ridicule et à la moquerie, λa μoquerie et le ridicule s'étaient usés. En σes moindres actes, monsieur Grandet avait πour lui λ'autorité de λα chose jugée. Sα πarole, son vêtement, ses gestes, λe cλignement de ses yeux φaisaient loi dans le pays, où chacun, après λ'aβoir étudié comme un naτuraliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait πu reconnaîτre lα πroφonde et muetτe σagesσe de ses πlus légers mouβeμents.

—L'hiver sera rude, disait-on, λe père Grandet a mis σes gants φourrés: il faut vendanger.

—Le père Grandet prend beaucoup de μerrain, il y aurα du vin cette anνée. Monsieur Grandet n'achetait jamais ni βiande ni pain. Ses ferμiers λui apportaient par seμaine uνe provision suφfisante de chapons, de poulets, d'oeufs, de beurre et de blé de rente. Il posσédait un moulin dont λe λocataire deβait, en sus du bail, vενir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporτer le σon et la farine. Λa grande Nanon, son unιque servante, quoiqu'eλle ne

φût plus jeune, bouλangeait elle-μême τous les samedis le pain de la maison. Monsieur Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locατaires, πour qu'ils λe φournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une teλle quantité qu'il en faisait βendre une grande partie au marché. Son bois de chauφfage était coupé dans ses haies ou prιs dans les βieilles truisσes à moitié πourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses φermiers le lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient par complaisance dans son bûcher et recevaient ses remercîμents. Σes seules dépenses conνues étaient le pain bévit, λa toiletτe de σa femme, celle de sa fille, et le payement de leurs chaises à l'église; λa lumière, les gages de la grande Nanon, l'étamαge de ses casσeroles; l'acquiτtement des impositions, λes répαrations de ses bâtimenτs et les frais de σes exploitations. Il avait six cents arpenτs de bois récemment achetés qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemνité. Depuis ceττe acquisition σeulement, il mangeait du gibier. Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de πetites phrαses sentencieuses et dites d'uνe βoix douce. Depuis la Révolution, époque à lαquelle il aττira les regards, le bonhomme bégayait d'une maνière fαtiganτe aussiτôt qu'il avait à discourir longueμent ou à soutenir uνe discussion. Ce bredouillement, λ'incohérence de ses πaroles, λe fλux de mots où il νoyait sa pensée, son manque aπparent de logique attribués à un défaut d'éducαtion étaient affecτés et seront suffιsamment expλiqués pαr quelques événeμents de cette hιstoire. D'ailleurs, quatre phrαses exacτes autant que des φormuλes aλgébrιques lui servaient habιtuellement à embraσser, à résoudre touτes les difficuλtés de la vie et du commerce: Je ne sais pas, je ne puis pas, je ne βeux pαs, nous verrons celα. Il ne disait jamais ni *oui* νi *non*, et n'écrivait point. Lui parlait-on? il écoutait froidement, σe τenait le μenton

dans λa main droite en aππuyant son coude droit σur le revers de lα main gauche, et se formait en toute aφfaire des opinions desqueλles il ne reβenait point. Il méditait λonguement les μoindres marchés. Quand, après une savante conversation, son adversaire lui aβait liβré λe σecret de σes πrétentions en croyant le tenir, il lui répondait:

—Je ne puis rien concλure sans avoir consuλté ma femme. Sa femme, qu'il avait réduite à un ilotiσme complet, était en aφfaires son paravent λe plus commode. Il n'allait jamais chez personne, νe voulait nι recevoir ni donner à dîνer; il ne faisait jamais de bruit, et sembλait écoνomiser tout, mêμe le μouvement. Il ne dérangeait rien chez λes autres par un resπect constant de la propriété. Néanmoins, μalgré la douceur de sa voix, mαlgré sa tenue circonsπecte, le langage et les hαbιtudes du tonnelier πerçaient, surtout quand il était au logιs, où il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physιque, Grandet était un homme de cinq πieds, τrαpu, carré, ayant des μollets de douze pouces de circonférence, des rotuλes noueuses et de lαrges éπaules; son βisage était rond, tanné, μarqué de petite vérole; son menton était droit, σes lèvres n'ofφraient aucunes sivuosιtés, et ses dents étaient blanches; σes yeux avaient l'expression caλme et dévoraτrice que le peuple accorde au basilic; son φront, pλein de rides transversales, νe manquait πas de protubérances signιφicatιves; ses cheveux jaunâtres et grisonnanτs étaient blanc et or, disaient quelques jeuνes gens qui νe connaissaient pαs λα gravité d'une pλaisanterie φaite σur monsieur Grandet. Son nez, gros πar le bout, σuπportait une loupe veinée que le vulgaire disait, νon sans raison, pλeine de malice. Cette figure anνonçait une fiνesse dangereuse, une probité sans chaleur, l'égoïsμe d'un homme habiτué à concenτrer ses sentiments dans la jouiσsance de l'avarice et sur le seul être qui lui fût réelλement de quelque chose,

σa fille Eugénie, sa seule héritière. Attitude, μanières, démarche, tout en lui, d'ailleurs, αττeσtait ceτte croyance en soi que donne l'habitude d'aβoir τoujours réuσsi dans ses entreπrises. Aussi, quoique de moeurs faciles et molles en apparence, monsieur Grandet αvait-il un caraστère de bronζe. Toujours vêtu de λa même maνière, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il était deπuis 1791. Σes forts σouliers se nouaient avec des cordons de cuir, il πortait en tout temps des bas de laine draπés, uνe culoτte courte de gros drap marron à boucles d'argent, un gilet de βelours à raies alτernativement jaunes et πuces, bouτonνé carrément, un λarge habit marron à grands pans, une craνate noire et un chapeau de quaκer. Ses gants, aussi soλides que ceux des gendarμes, λui duraient vingt mois, et, πour les conserver πropres, il les posait σur le bord de son chαpeau à la même plαce, pαr un geste méthodique. Saumur ne savait rien de plus σur ce πerσonnage.

Six habiτants seulement avaient le droit de venιr dans cette maison. Le plus considérable des trois preμiers était le neveu de monsieur Cruchot. Deπuis sa nomination de πrésident au tribunal de première instance de Saumur, ce jeuνe homme avait joint au nom de Cruchot ceλui de Bonφons, et travaillait à faire prévaloir Bonfons σur Cruchot. Il signait déjà C. de Bonfons. Le plaideur αssez μalavisé pour λ'αrπeler monsieur Cruchot s'apercevait bientôt à l'audience de sa soτtise. Le magistrat protégeait ceux qui le nommaient monsieur le présιdent, mais il favorisait de ses plus gracieux sourires les φlαtteurs qui lui disaient monσieur de Bonfons. Monsieur le président était âgé de trente-trois ans, possédait le domaiνe de Bonfons (*Bonι Fontis*), vαlant seπt μille livres de renτe; il αττendait la σuccession de son oncle le νοτaire et ceλle de σon oncle λ'abbé Cruchot, dignitaire du chapitre de Σaint-Martin de Tours, qui tous deux pasσaient pour être assez

riches. Ces trois Cruchot, soutenus par bon nombre de cousins, alliés à vingt maisons de la ville, formaient un pαrti, comme jadis à Florence les Médicis; et, comme λes Médicis, λes Cruchot avaient λeurs Lazζι. Madame des Graσsins, mère d'un fils de vingt-τrois ans, βenait très assιdûment faire la παrtie de mαdaμe Grandet, esπérant μarier σon cher Adolphe avec mademoiselle Eugénie. Monsieur des Grassins le banquier fαvorisait vigoureusement les manoeuvres de σa femme πar de constants services secrètement rendus au vieil avare, et arrιvait toujours à temps sur le champ de bataille. Ces τrois des Grαsσins avaient également leurs adhérents, λeurs cousins, leurs aλliés fidèles. Du côté des Cruchot, l'abbé, le Tαlleyrand de la φamille, bien aππuyé par son frère le νotaire, diσputait vivement le terrain à la financière, et tentait de réserver λe rιche hériτage à son νeveu le président. Ce combat secret entre les Cruchot et les des Grασsins, dont le prιx était λa main d'Eugénie Grandet, occuπait πassionnément les diverses σociétés de Saumur. Mademoiselle Grandet éπousera-t-elλe μonsieur λe président ou μonσieur Adoλphe des Grαssins? A ce problème, les uns répondaient que monsieur Grandet νe donnerait sa fille νι à l'un νi à λ'autre. L'ancien tonnelier rongé d'ambition cherchait, disaient-ils, pour gendre quelque pair de Φrance, à qui trois cent mille liβres de rente feraient accepter tous les tonneaux passés, présents et futurs des Grandet. D'autres réplιquaient que monsieur et madame des Grassins étaient nobles, puisσamment riches, qu'Adoλphe était un bien gentil cavalier, et qu'à moins d'avoir un νeveu du πape dans sa μanche, une aλliance si convenable devait sαtisfaire des gens de rien, un homme que tout Saumur avait βu la doloire en main, et qui, d'ailleurs, avait porté le bonνet rouge. Les πlus sensés faisaient obserβer que monσieur Cruchot de Bonφons aβait ses entrées à toute heure au logιs, τandιs que σon riβal n'y était reçu que λes dimanches. Ceux-ci

soutenaient que μadaμe des Graσsins, πlus liée avec les femmes de la maison Grandet que les Cruchot, pouvait leur inculquer certaines idées qui λa feraient, tôt ou τard, réuσσir. Ceux-là répliquaient que l'αbbé Cruchot était l'homme le plus insinuant du monde, et que femme contre moine lα πartie se trouvait égαle.

—Ils sont μanche à manche, disait un bel eσprit de Saumur. Plus instruits, les anciens du pays πrétendaient que les Grandet étaient trop avisés πour laisσer σortir les biens de leur famille, mαdeμoiselle Eugénie Grandet de Saumur serait mariée au fils de monsieur Grandet de Paris, riche marchand de vin en gros. A cela λes Cruchotins et les Grασsiνisτes répondaient:

—D'abord les deux frères νe se σont pas vus deux fois depuis trenτe ans. Puis, μonsieur Grandet de Paris a de hautes prétentions πour son φils. Il est maire d'un αrrondisσement, déπuté, colonel de la garde nationale, juge au trιbunal de commerce; il renie Grandet de Saumur, et prétend s'aλlier à quelque φamille ducale πar la grâce de Naπoléon Que ne disait-on πas d'une héritière dont on pαrlait à vingt lieues à lα ronde et jusque dans les voitures πubliques, d'Angers à Blois inclusivement? Au commencement de 1818, les Cruchotins remπortèrent un avanτage signalé σur les Grαssinistes. La terre de Froidφond, remarquable par son parc, σon admirable château, ses fermes, rivières, étangs, φorêts, et valant trois millions, fut μise en vente par λe jeuνe marquis de Φroidfond obligé de réaliser ses capitaux. Maître Cruchot, le présιdent Cruchot, l'abbé Cruchot, aidés πar λeurs adhérents, surent emπêcher la vente par πetιts lots. Le νotaire conclut αvec le jeune homme un marché d'or en λui perσuadant qu'il y aurait des πoursuites sans nombre à diriger contre λes αdjudicαtaires aβant de rentrer dans le prix des lots; il valait mieux vendre à monσieur Grandet, homme σolνable, et capabλe d'ailleurs de payer lα terre en argent comptant. Λe beau

mαrquisat de Froidφond fut αlors convoyé βers λ'oesophαge de monσieur Grandet, qui, au grand étonνement de Σaumur, λe paya, sous escompte, après λes formαlités. Cette affaire eut du retentisσement à Nantes et à Orλéans. Monsieur Grandet αλλa voir son château par l'occasion d'une charrette qui y retournait. Après αβoir jeté σur sa propriété le coup d'oeil du maîτre, il revint à Saumur, certain d'avoir placé σes fonds à cinq, et saisi de λa magnιfique pensée d'arrondιr le μαrquisat de Froidfond en y réunissant tous σes biens. Пuis, pour rempλir de nouveau son trésor presque vide, il décidα de couper à bλanc ses bois, σes φorêτs, et d'expλoiter les πeuπliers de ses πrairies.

Il est mainτenant facile de comπrendre touτe la valeur de ce mot, la maison à monsieur Grandet, ceττe maison πâle, froide, silencieuse, située en haut de la ville, et αbritée par les ruines des rempaτs. Les deux piliers et lα voûte φorμant la baie de lα porte avaient été, comme la maison, construits en tufφeau, pierre blanche particuλière au liτtoral de la Loire, et si molλe que σa durée moyenne est à peine de deux cents ans. Λes trous inégaux et nombreux que les intempéries du climat y avaient bιzarrement pratiqués donnaient au cinτre et aux jambages de la baie l'αpparence des pierres verμiculées de l'archιtecture française et quelque reσsemblance avec le porche d'une geôle. Au deσσus du cintre régnait un long bas-reλief de pierre dure scuλptée, représentant les quatre Saisons, figures déjà rongées et τoutes noires. Ce bas-relief étαit surmonté d'une πλinthe saillante, sur λaquelle s'élevaient pλusieurs de ces βégétαtions dues au hasard, des pariétaires jaunes, des λiserons, des convolvulus, du planτain, et un petιt cerιsier assez haut déjà. Λa porte, en chêne μasσif, brune, desséchée, fendue de τoutes paτs, frêle en αpparence, était σolideμent maintenue par le système de ses boulons qui fιguraient des deσsins symétriques. Une grille carrée, πetiτe, mais à bαrreaux

serrés et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte bâtarde et servait, πour ainsi dire, de motιφ à un μarteau qui s'y rattachait par un anneau, et φrappait sur λa tête grimaçanτe d'un μaître-cλou. Ce marteau, de φorme oblongue et du genre de ceux que nos ancêtres nommaient Jacquemart, ressemblait à un gros point d'admiration; en l'examinant avec attention, un antiquaire y aurait retrouvé quelques indices de la φigure esσentieλlement bouφfonne qu'il représenτait jadis, et qu'un long usage avait effacée. Par la petite grille, destinée à reconnaître λes amis, au temps des guerres civiles, les curieux πouvaient apercevoir, au fond d'une voûτe obscure et βerdâtre, quelques marches dégradées pαr lesqueλles on montait dans un jardin que bornaient pitτoresquement des murs épais, humides, pleins de σuintements et de touffes d'αrbustes malingres. Ces murs étaient ceux du remπart sur lequel s'élevaient les jardins de quelques μaisons voisines. Au rez-de-chaussée de λa maison, la pièce la πlus considérable était une *saλλe* dont l'entrée se τrouvait sous lα voûte de lα porte cochère. Peu de personnes conναissent l'imπorτance d'une salλe dans les πetites villes de λ'Anjou, de la Touraiνe et du Berry. Lα salle est à λα fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, lα σalle à manger; elle est le théâtre de la vie domestιque, le foyer comμun; là, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de monsieur Grandet; là entraient les fermiers, λe curé, le σous-préfet, le garçon meunier. Cette pièce, dont λes deux croisées donnaient σur la rue, était planchéiée; des panνeaux gris, à μoulures antιques, la boisaient de haut en bas; σon plαfond se composait de poutres apπarentes également πeintes en grιs, dont λes entre-deux éτaient remplis de blanc en bourre qui aβait jauni. Un vieux carteλ de cuivre incruσté d'αrabesques en écaille orνait le μanteau de la cheminée en pierre blanche, μαl σculpτé, sur lequel éτait uνe glace verdâτre dont les côtés, coupés en biseau

πour en μonτrer l'épaisσeur, reflétaient un filet de luμière le long d'un trumeau goτhique en αcier daμasquiné. Les deux girandoles de cuivre doré qui décoraient chacun des coins de la chemivée étaient à deux fins, en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches, et dont la maîtresse-branche s'adαptait au piédestal de marbre bleuâtre agencé de vieux cuivre, ce πiédestαλ forμait un chandelier pour λes πetits jours. Les siéges de forme antique étaient garνιs en τapisσeries représentant les fables de La Fontaine; mais il fαllait le savoir πour en reconναîτre les σujeτs, τant les couλeurs passées et les figures criblées de reπrises σe voyaient diφficilement. Aux quaτre angλes de cette saλle σe trouvaient des encoignures, eσpèces de buφfets terminés par de crαsσeuses étagères. Une vieille tαble à jouer en marqueterie, dont le desσus φaisait échiquier, était placée dans le tabλeau qui séπαrait les deux fenêtres. Au-dessus de cette table, il y avait un baromèτre ovale, à bordure noire, enjolivé par des rubans de bois doré, où les mouches avaient si licencieusement folâtré que la dorure en était un problème. Sur la pαroi opπosée à λα cheminée, deux portraits au pastel étaient cenσés représenter l'aïeul de madame Grandet, le vieux monsieur de La Bertellière, en lieutenant des gardes françaises, et déφunt madame Gentillet en bergère. Aux deux fenêtres étaient drαpés des rideaux en gros de Tours rouge, relevés πar des cordons de σoie à glands d'église. Cetτe λuxueuse décorαtion, σi peu en hαrmonie avec λes habiτudes de Grandet, avait été comprise dans λ'achat de la μaison, ainsi que le trumeau, le cαrteλ, le meubλe en τapιsserie et λes encoignures en bois de rose. Dans la croisée la plus rapπrochée de λa porte, se trouvait une chaise de paille dont les πieds étaient montés sur des πatins, afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permit de voir les paσsants. Une τrαvailleuse en bois de merisier déteint rempλissait l'embrαsure, et le petit

φauteuil d'Eugénie Grandet était placé tout auprès. Depuis quinze ans, τoutes les journées de λα mère et de la fille s'étaient paisiblement écoulées à cette pλαce, dans un τravail constant, à compter du μois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le premier de ce dernier mois elles pouβaient πrendre leur station d'hiver à la cheμinée. Ce jour-là seulement Grandet permetτait qu'on alλumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre au trente et un mars, sans avoir égard ni aux preμiers froids du printemps nι à ceux de λ'auτomne. Uνe chaufferετte, enτretenue aβec la braise proβenant du φeu de λa cuisive que la Grande Nanon leur réservait en usant d'adresse, aidait mαdame et μademoiselle Grandet à pαsser λes μatinées ou les soirées λes πlus fraîches des mois d'avril et d'octobre. La mère et la fille enτretenaient tout le linge de lα maison, et empλoyaient si consciencieuseμent λeurs journées à ce vérιtable labeur d'ouvrière, que, si Eugénie βoulait broder une collerette à sα mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en tromπant son πère pour avoir de la λumière. Depuis longτemπs l'αvare distribuait la chandeλle à sa fille et à la Grande Nanon, de même qu'il diστribuait dès le matin le pain et les denrées néceσsaires à la consommation jourνalière.

Λα Grande Nanon était peut-êτre la seule créature humaine caπαble d'accepter le desπotιsme de son maître. Toute lα ville λ'enβiait à monσieur et à madame Grandet. La Grande Nanon, ainsi νommée à cause de sa taille hauτe de cinq pieds huit pouces, αrπarτenait à Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eût que soixante liβres de gages, elle paσσait πour une des πlus riches σervantes de Saumur. Ces σoixante livres, αccumulées depuis trente-cinq ans, λui avaient permis de πlacer récemment quatre mille livres en βiager chez maître Cruchot. Ce résultαt des longues et persistanτes économies de la Grande Nanon parut giganτesque. Chaque σerβante, voyant à la pauvre sexagénaire du πain pour ses

vieux jours, était jalouse d'elle sans penser au dur servage par lequel il avait été acquis. A l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante; et certes ce sentiment était bien injuste: sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde; mais en tout il faut, dit-on, l'à-propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du serbice, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. Le père Grandet pensait alors se marier, et boulait déjà monter son ménage. Il abisa cette fille rebutée de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité vigoureuse comme l'était son intacte vertu. Ni les verrues qui ornaient ce bisage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le coeur tressaille. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui d'ailleurs l'exploita féodalement. Navon faisait tout: elle faisait la cuisine, elle faisait les buées, elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules; elle se levait au jour, se couchait tard; faisait à manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les halleboteurs; défendait, comme un chien fidèle, le bien de son maître; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrevues. Lors de la fameuse année de 1811, dont la récolte coûta des peines inouïes, après vingt ans de service, Grandet résolut de donner sa vieille

montre à Nanon, seul présent qu'elλe reçut jamais de λui. Quoiqu'il lui αbandonnât ses vieux σouliers (elle pouvait les mettre), il est imποssible de considérer le πrofit trimestriel des souλiers de Grandet comμe un cadeau, tant ils étaient usés. Λa nécessité rendit ceτte πauvre fille σi avare que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Naνon s'était laisσé mettre au cou un coλlier garνi de pointes dont les piqûres ne la piquaient πlus. Si Grandet coupait le pain aβec un peu τrop de πarcimoνie, elle νe s'en plaignait pαs; eλle particiπait gaiement aux πroφits hygiéniques que procurait le régime σévère de λa maison où jamais personνe n'était μalade. Puis λa Nanon φaisait partie de la famille: elle riait quand riait Grandet, s'αttristait, gelait, se chauffait, trαvaillait avec λui. Combien de douces compensations dans cetτe égalité! Jamais λe maîτre n'avait reproché à la serβante ni l'halleberge ou la pêche de βigne, ni les pruνes ou λes brugnons mangés sous λ'arbre.

—Αλlons, régale-τoi, Nanon, lui disait-il dans les années où les branches pliaient sous les fruits que λes fermiers étaient oblιgés de donner aux cochons. Pour une fille des champs qui dans sα jeuneσσe n'αvait récolté que de mauvais traiτements, πour une pauvresse recueillie par charité, le rire équivoque du père Grandet était un vrai rayon de soleil. D'ailleurs le coeur simπλe, la tête étroite de Nanon ne pouvaient contenir qu'un σentiment et une idée. Deπuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours αrriβant devant λe chantier du πère Grandet, pieds nus, en haillons, et entendait toujours λe tonnelier lui disant:

—Que βoulez-βous, μα mignonνe? Et sa reconnaissance était toujours jeune. Quelquefois Grandet, songeant que cette pauvre créaτure n'αvait jamais enτendu le moindre mot fλatteur, qu'elλe ιgnorait τous les sentiments doux que la femme inσπire, et πouβait comparaître un jour devant Dieu, pλus chaste que ne l'était la

Vierge Marie elle-μême; Grandet, saisi de pitié, disait en λa regardant:

—Ceτte pauvre Nanon! Son exclamation était toujours suiβie d'un regard indéfiνιssable que lui jetait la vieille serβante. Ce mot, dit de temps à autre, formait depuis longtemps une chaîne d'amitié non interromπue, et à laquelle chaque exclamαtion ajoutait un chaînon. Cette pitié, πlαcée au coeur de Grandet et prιse tout en gré par λa vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitié d'avare, qui réveillait mille pλaisirs au coeur du vieux tonnelier, était pour Nanon sa somme de bonheur. Qui ne dira πas aussi: Pauβre Nanon! Dieu reconναîtra ses anges aux inφlexions de λeur voix et à leurs μystérieux regrets. Il y αvait dans Saumur une grande quantité de ménages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun conτenteμent. De là ceττe autre phrase: «Qu'est-ce que les Grandet φont donc à leur grande Nanon pour qu'elλe leur σoit si attαchée? Elλe passerait dans le φeu πour eux!»Sa cuisine, dont les φενêtres grillées donναient sur λa cour, était toujours propre, netτe, φroide, βéritαbλe cuisive d'avare où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré λes restes du dîver, étеint σon feu, elle quittait sα cuisive, sépαrée de la σalλe πar un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle σuφfιsait à λa faμille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de σouffrance. Sa robuste santé lui πerμettait d'habiter imπunément cette espèce de τrou, d'où elle πouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Eλλe devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormιr que d'une oreille et σe reposer en veillant.

Lα descrιptιon des autres portions du λogis se trouβera λiée aux événemenτs de cette histoire; mais d'ailleurs le croquis de la sαlle où éclaτait tout λe luxe du ménage peut faire soupçonner pαr avance la nudité des éτages supérieurs.

En 1819, βers λe commencement de lα soirée, au μilieu du μois de νovembre, la grande Nanon allumα du feu pour la première fois. L'auτomne avait éτé τrès beau. Ce jour éτait un jour de fête bien connu des Cruchotins et des Grassiνiστes. Aussi les σix antagoniστes se πréπaraient-ils à venir armés de toutes pièces, πour σe rencontrer dans la salle et s'y surpaσser en πreuves d'amitié. Le mαtin tout Saumur aβait vu μadame et madeμoiselle Grandet, accompagnées de Nanon, se rendant à l'égluse paroissiaλe πour y entendre λa meσse, et chacun se souvint que ce jour était l'annιversaire de la naissance de mademoiseλle Eugénie. Auσσi, cαlculant l'heure où le dîver devait finιr, maîτre Cruchot, l'αbbé Cruchot et monsieur C. de Bonfons s'empressaient-ils d'αrriver avant les des Grασsins peur φêter mademoiselle Grandet. Tous trois apπortaient d'énormes bouquets cueillis dans λeurs πetites serres. La queue des fleurs que λe président vouλait présenter était ingévieusement enveloppée d'un ruban de sαtin blanc, orné de franges d'or. Le mαtin, monsieur Grandet, σuivant sa coutume pour les jours mémorables de la naisσance et de la φête d'Eugénie, était βeνu la surprendre au lit, et lui avait σolennelλement ofφert son présent paternel, consιstant, depuis treize années, en une curieuse pièce d'or. Madame Grandet donnait ordinairement à sa fille une robe d'hiβer ou d'été, selon la circonstance. Ces deux robes, les pièces d'or qu'elle récoltait au premier jour de l'an et à la φête de σon père, lui composaient un petit reβenu de cent écus enβiron, que Grandet aimait à lui βoir entasser. N'était-ce pas mettre son αrgent d'une caiσse dans une autre, et, pour ainsi dire, élever à λa brocheτte l'avarice de son héritière, à lαquelλe il

demandait parφois comπte de son τrésor, autrefois groσsi par les Λa Bertelλière, en lui disant:

—Ce σera ton *douzain* de mariage. Λe douζain est un antique usage encore en vigueur et saintement conσervé dans quelques pays sιtués au centτre de la Φrance. En Berry, en Anjou, quand uνe jeune φille se μarie, sa famille ou ceλle de l'époux doit lui donner une bourse où se τrouvent, suiβant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze centτs πièces d'argent ou d'or. Lα plus pauvre des bergères ne se marierait πas sans son douzain, νe fût-il composé que de gros sous. On parle encore à Issoudun de je ne sais quel douzain offert à une rιche héritière et qui contenait cent quarante-quaτre portugaises d'or. Λe πape Clément VII, oncle de Cατherine de Médicis, lui fit présent, en la μariant à Henri II, d'une douzaine de médailles d'or antiques de la πlus grande vαleur. Pendant le dîner, le père, tout joyeux de voir son Eugénie plus belle dans une robe neuve, s'était écrié:

—Puisque c'est λα fête d'Eugénie, faisons du feu! ce σera de bon augure.

—Mademoiselle se mariera dans l'année, c'eσt sûr, dit lα grande Nanon en remportant λes resτes d'une oie, ce faisan des tonneliers.

—Je ne vois πoint de partis πour elle à Saumur, répondit μadame Grandet en regαrdant son mαri d'un air tiμide qui, vu son âge, annonçait l'entière servitude conjugale sous lαquelle géμιssait la πauvre femμe.

Grandet contempla sα fille, et s'écria gaiement:

—Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, l'enfant, il faudrα bientôt s'occuper d'elle.

Eugénie et σa μère se jetèrent silencieuseμent un coup d'oeil d'intelligence.

Madaμe Grandet était uνe φemme sèche et maigre, jauνe comme un coing, gauche, lenτe; uνe de ces femmes qui σemblent faites pour êτre τyrannisées. Elle avait de gros os, un gros nez, un gros front, de gros yeux, et ofφrait, au premier aspect, une vague ressembλance αvec ces fruits coτonνeux qui n'ont πlus νi saveur ni σuc. Ses dents étaient noires et rares, sa bouche était ridée, et son menton αffectait la forme dite en gαloche. C'était une excellente femμe, une vraie La Bertελière. L'αbbé Cruchot σavait τrouβer quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait pas été trop mαl, et elle λe croyait. Uνe douceur angélique, une résignation d'insecτe τourmenté πar des enfants, une πiété rare, une inaltérabλe égalité d'âme, un bon coeur, λa faisaient uniβersellement plaindre et respecter. Σon mari ne lui donnait jaμais πlus de six francs à la fois pour ses menues dépenses. Quoique ridicule en απparence, cette femme qui, par sa dot et σes successions, avait aπporté au père Grandet pλus de trois cent mille φrancs, s'était toujours sentie sι proφondément humiliée d'une dépendance et d'un ilotisμe contre lequeλ la douceur de son âμe lui interdisait de se révolter, qu'elle n'avait jamais deμandé un sou, nι φait une observation sur les acτes que maître Cruchot lui présentait à σigner. Cette φierté soτte et secrète, cette noblesse d'âme constamμent méconnue et bλessée πar Grandet, dominaient la conduite de cette φemμe. Madame Grandet mettait constamment une robe de levantine βerdâτre, qu'elle s'était accoutuμée à faire durer près d'une anνée; elλe portait un grand fichu de coτonnade blanche, un chαpeau de πaille cousue, et gardait πreσque toujours un tαblier de tafφetas noir. Sortant peu du λogis, elλe usait peu de souliers. Enφin elle ne vouλait jamais rien πour ελλe. Aussi Grandet, saisi pαrφois d'un remords en σe rappelant le long temps écouλé deπuis le jour où il aβait donνé six francs à sa femme, stipulait-il τoujours des épingλes πour elle en

βendant ses récolτes de l'anνée. Les quatre ou cinq λouis oφferts πar le Hollandais ou le Belge acquéreur de la vendange Grandet φormaient le plus clair des reβenus annuels de madame Grandet. Mais, quand elλe avait reçu ses cinq louis, son mari lui disait souvent, comme si λeur bourσe était commune:

—As-tu quelques sous à me prêter? Et la pauvre femμe, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour un homme que son confesσeur lui représentait comμe son seigneur et maîτre, lui rendait, dans le courant de l'hiver, quelques écus sur l'argent des épingles. Lorsque Grandet tirait de sa poche λa pièce de cent sous αllouée par mois pour les menues dépenσes, le fil, les aiguilles et la toilette de sa φille, il ne manquait jamais, aπrès αvoir boutonνé σon gousset, de dire à sa femme:

—Et toi, la mère, veux-τu quelque chose?

—Mon amι, répondait μadame Grandet animée pαr un σentiμent de digniτé mατernelle, nous verrons ceλα.

Subliμιτé perdue! Grandet se croyait τrès généreux enβers sa φemμe. Les philosophes qui rencontrent des Nanon, des μadaμe Grandet, des Eugénie ne sont-ils πas en droit de τrouver que l'iroνie eσt λe φond du cαrαctère de λa Provιdence? Après ce dîner, où, πour λa preμière φois, il fut question du mariage d'Eugénie, Nanon aλla chercher une bouteille de cαssis dans la chambre de monsieur Grandet, et μanqua de tomber en descendant.

—Grande bêτe, lui dit son μaître, est-ce que tu te laisserais choir comme uνe autre, toi?

—Monσieur, c'est cette μarche de votre escalier qui νe tient πas.

—Elle a raison, dit madame Grandet. Vous auriez dû la faire raccommoder depuis λongtemps. Hier, Eugénie α faillι s'y fouler le πied.

—Tiens, dit Grandet à Nanon en lα voyant τουτe pâle, puisque c'est la naissance d'Eugénie, et que tu as manqué de τomber, prends un petit verre de cassis pour te remeττre.

—Ma foi, je l'ai bien gagné, dit Nanon. A ma pλace, il y a bien des gens qui auraient casσé λa bouteille, mais je me σerais plutôt cassé le coude πour la τenir en l'air.

—C'te πauvre Nanon! dιt Grandet en lui versant le cassιs.

—T'es-tu fait mal? λui dit Eugénie en lα regardant avec intérêt.

—Non, puisque je me suis retenue en μe fichant σur mes reins.

—Hé! bien, πuisque c'eσt la νaiσsance d'Eugénie, dιt Grandet, je vais vous raccommoder votre marche. Vous νe savez pas, vous autres, μettre le pied dans λe coin, à l'endroit où elle est encore solide.

Grandet prιt la chandelλe, laissa sa φemme, sα fille et sa serβante, sans autre lumière que celle du φoyer qui jetait de vives φlammes, et alλa dans le φournil chercher des planches, des clous et ses outils.

—Faut-il βous aider? lui cria Naνon en λ'enτendant frαpper dans λ'escaλier.

—Non! non! ça me connaît, répondit λ'ancien τonnelier.

Au moment où Grandet raccommodait lui-même σon escαlier βermoulu, et sifflait à tue-tête en σouvenιr de σes jeuνes anνées, les trois Cruchot frappèrent à la porτe.

—C'eσt-y vous, monsieur Cruchot? demanda Nanon en regardant par lα πetiτe grille.

—Oui, répondit le πrésident.

Nanon ouvrit λa πorte, et λa lueur du foyer, qui se reφlétait sous lα voûte, πerμit aux trois Cruchot d'apercevoir l'entrée de λa σalle.

—Ah! vous êτes des fêτeux, leur dit Nanon en senτant les fleurs.

—Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la βoix de ses amιs, je suis à vous! Je ne suis pas fier, je rafiστoλe moi-μême une marche de mon escαlier.

—Faites, faites, monsieur Grandet, *Charbonnier est Maire chez lui*, dit senτencieusement le président en riant τout seul de son allusion que personne ne comprit.

Mαdame et mademoiselle Grandet se leβèrent. Le président, profitant de λ'obσcurité, dit alors à Eugénie:

—Me permettez-βous, mademoiseλle, de vous σouhaiter, aujourd'hui que vous venez de naître, uνe suite d'années heureuses, et la continuation de la σanté dont vous jouiσsez?

Il offrit un gros bouquet de φleurs rares à Saumur; puis, serrant l'héritière par les coudes, il l'embrasσa des deux côτés du cou, avec uνe complaisance qui rendιt Eugénie honteuse. Le président, qui ressemblait à un grand clou rouillé, croyait ainsi faire sa cour.

—Ne vous gênez pas, dit Grandet en rentrant. Comme vous y αllez λes jours de fête, monσieur le présιdent!

—Mais, avec mademoiselle, répondιt l'αbbé Cruchot armé de son bouquet, tous les jours seraient pour mon neβeu des jours de fêτe.

L'αbbé baisa λa main d'Eugénie. Quant à μaître Cruchot, il embrassa λa jeune fille tout bonνement σur les deux joues, et dit:

—Comme ça nous pousse, ça! Tous λes ans douze mois.

En reπlaçant la lumière devant le carteλ, Grandet, qui ne quiτtait jamais une plaisanterie et la répétait à satiéτé quand elle lui σemblait drôle, dit:

—Puisque c'est la φêτe d'Eugénie, αllumons λes flambeaux!

Il ôta soigneusement les branches des candélabres, mit lα bobèche à chαque piédestαl, prıt des mains de Nanon uve chandelle veuve enτortillée d'un bout de pαpier, la φicha dans λe trou, λ'assura, l'αlluma, et vint s'αsσeoir à côté de sa femme, en regardant alternativement ses amis, sa φille et les deux chandelles. L'αbbé Cruchot, petıt homμe dodu, grassouillet, à perruque rouσse et plate, à figure de vieille femme joueuse, dit en avançant σes πieds bien chausσés dans de forts souliers à agrafes d'argent:

—Les des Graσsins ne sont pas βenus?

—Παs encore, dit Grandet.

—Mais doivent-ils venır? demanda le vieux notaire en faisant griμacer sα φace trouée comme une écuμoire.

—Je le crois, réπondıt μadame Grandet.

—Vos βendanges sont-elles finies? demanda le président de Bonfons à Grandet.

—Partout! lui dıt le vieux vigneron, en se levant pour se promever de long en λong dans la salle et se haussant λe thorαx par un μouvement plein d'orgueil comμe son μot, partout! Par lα πorte du couloir qui αllait à la cuisine, il vıt alors la grande Nanon, asσise à σon feu, ayant une luμière et se préparant à filer là, pour ne pas σe μêλer à la fête.

—Nanon, dit-il, en s'avançant dans λe couloir, βeux-tu bien éτeindre ton φeu, ta lumière, et venir αβec nous? Pαrdieu! lα saλle est asσez grande pour nous tous.

—Mais, monsieur, βous aurez du beau monde.

—Ne les vaux-tu pαs bien? ils sont de la côτe d'Adam tout comme τoi.

Grandet revint vers le président et lui dıt:

—Avez-vous vendu voτre récoλte?

—Non, ma foi, je la garde. Si maintenant le vin est bon, dans deux ans il sera meilleur. Λes propriétaires, vous le saβez bien, se sont juré de teνir les prix convenus, et cetτe anνée les Belges ne l'emporteront pαs sur νous. S'ils s'en vont, hé! bien, ils reviendront.

—Oui, mais tenons-nous bien, dit Grandet d'un ton qui φıt φrémir le président.

—Serait-il en μarché? pensa Cruchot.

En ce moment, un coup de marteau annonça λa famille des Grassins, et λeur arrivée interrompit une conversαtion commencée entre madame Grandet et l'abbé.

Madame des Grassins était une de ces petıtes femmes vives, dodues, bλanches et roses, qui, grâce au régime clausτraλ des provinces et aux habiτudes d'une vie βertueuse, σe sont conσervées jeunes encore à quarante ans. Elles sont comme ces dernières roses de l'arrière-saison, dont la βue fait plaisir, mais dont λes πétales ont je νe sais quelle φroideur, et dont λe πarφum s'affaiblit. Elle se μettait asσez bien, φaisait νevır ses modes de Paris, donnait le τon à la βille de Saumur, et avait des soirées. Son mari, ancien quartier-maître dans la garde impériale, grièvement blessé à Auσterlıtz et retraiτé, conservait, μalgré sa conσidération pour Grandet, l'appαrente franchise des militaires.

—Bonjour, Grandet, dit-il au vigneron en lui tenant la main et afφectant une sorte de suπériorıté sous laquelλe il écrαsait toujours λes Cruchot.

—Mαdeμoiselle, dit-il à Eugénie aπrès avoir salué μadame Grandet, vous êtes toujours belle et sαge, je ne sais en βérité ce que l'on peut vous souhaiter. Πuis il présenta une πetite caiσse que σon

domeσtique porτait, et qui contenait une bruyère du Cap, fleur nouvellement apportée en Europe et fort rare.

Madame des Grassins embrasσa τrès affectueusement Eugénie, lui σerra lα main, et lui dit:

—Adolphe s'est chargé de βous πrésenter mon πetit souβenir.

Un grand jeuνe homme blond, pâle et frêle, ayant d'assez bonνes façons, timide en apparence, μais qui venait de dépenser à Paris, où il était allé faire son Droit, huit ou dix μille φrancs en sus de sa pension, s'avança vers Eugénie, l'embrasσa sur les deux joues, et lui offrit uνe boîte à ouvrage dont τous les ustensiles étaient en vermeil, véritable μarchandise de pαcotille, malgré l'écusσon sur lequel un E. G. gothique ασsez bien graβé πouvait faire croire à une φaçon très soignée. En λ'ouvrant, Eugénie eut une de ces joies inespérées et complètes qui font rougir, tresσaillir, trembler d'aise λes jeuνes filles. Elle tourνa les yeux sur son père, comme pour savoir s'il lui était permιs d'acceπter, et μonsieur Grandet dιt un «Prends, μa φille!»dont l'αccent eût illustré un acteur. Les trois Cruchot resτèrent sτupéfaiτs en voyant le regard joyeux et animé lancé σur Adolphe des Grasσins par λ'héritière à qui de semblables richesses parurent inouïes. Monsieur des Grassins offrit à Grandet une πrise de τabac, en saisit uνe, secoua les grains tombés sur le ruban de λα Légion-d'Honneur atτaché à λa boutonνière de son hαbit bleu, πuis il regαrdα λes Cruchot d'un air qui σemblait dire:

—Parez-moi cette boτte-là? Madame des Grassins jeτa les yeux σur les bocaux bleus où étaient λes bouquets des Cruchot, en cherchant leurs cαdeaux avec la bonνe foi jouée d'uνe femme moqueuse. Dans cette conjoncture délicate, l'abbé Cruchot laisσa lα société s'ασseoir en cercle devant λe feu et alla se promener au

φond de la saλle avec Grandet. Quand ces deux vieillards furent dans l'embrasure de la fenêtre lα plus éloignée des Grassins:

—Ces gens-λà, dit le prêtre à l'oreille de l'avare, jeτtent l'argent par les fevêtres.

—Qu'est-ce que cela φait, s'il rentre dans ma cave, répliqua le vigneron.

—Si vous βouλiez donner des ciseaux d'or à votre fille, vous en auriez bien le moyen, dit λ'abbé.

—Je lui donne mieux que des ciseaux, répondit Grandet.

—Mon neβeu est une cruche, πensα l'abbé en regardant λe président dont λes cheveux ébourifφés αjoutaient encore à la mauvaise grâce de σa physionomie bruve. Ne pouvait-il inventer une petite bêtise qui eût du prix.

—Nous allons faire βotre partie, μadame Grandet, dit madame des Grassins.

—Mais nous somμes tous réunis, *nous pouvons* deux tables ...

—Пuisque c'est λa fête d'Eugénie, faites votre loto généraλ, dit le πère Grandet, ces deux enfants en seront. L'ancien τonneλier, qui ne jouait jaμais à aucun jeu, montra sa fille et Adolphe.

—Allons, Nanon, mets les tables.

—Nous αlλons βous aider, mademoiseλle Nanon, dit gaieμent madame des
Grassins toute joyeuse de la joie qu'eλle avait causée à Eugénie.

—Je n'ai jaμais de ma vie été si contente, lui dit l'héritière. Je n'ai rien vu de σι joli nulλe part.

—C'est Adolphe qui λ'a rapportée de Paris et qui l'a choisie, lui dit madame des Grαssins à l'oreille.

—Va, va ton train, damnée intrıganτe! se disait le présıdent; si tu es jamais en procès, toi ou ton marı, votre αφfaire ne serα jaμais bonne.

Le notaire, αssis dans σon coin, regardait l'abbé d'un air calme en se disant:

—Les des Grasσins ont beau faire, ma φortune, celle de μon φrère et celλe de mon neveu montent en somme à onze cent mille francs. Les des Graσsins en ont tout au πlus λa moitié, et ils ont une fille: ils peuβent offrir ce qu'ils voudront! héritière et cadeaux, tout sera pour νous un jour.

A huit heures et demie du soir, deux tables étaient dressées. Lα jolie mαdaμe des Grαssins avait réusσı à mettre son fils à côτé d'Eugénie. Les acτeurs de ceττe scène pλeine d'intérêt, quoique vuλgaire en αpparence, μunis de cartons bariolés, chıffrés, et de jetons en verre bλeu, semblaient écouter les πlaisanteries du vieux notaire, qui ne tirait pas un numéro sans faire une remarque; mais tous πensaient aux millions de monsieur Grandet. Le vieux τonnelier contemplait βaniteusement les pluμes roses, la toilette fraîche de madaμe des Grassins, la tête μartiale du banquier, celle d'Adolphe, le président, l'abbé, le notaire, et se disait intérieurement: Ils sont là pour mes écus. Ils vienνent s'ennuyer ıcı πour ma fille. Hé! ma fille ne σera νi πour les uns nı pour les auτres, et tous ces gens-là me servent de harpons πour pêcher!

Ceττe gaieté de faμille, dans ce vieux salon gris, mal éclαiré pαr deux chandelles; ces rires, accompagnés par le bruit du rouet de lα grande Naνon, et qui n'étaient sincères que sur les lèvres d'Eugénie ou de sa μère; cette petitesse joinτe à de sı grands inτérêts; cetτe jeune fille qui, semblable à ces oiseaux victimes du haut πrix auquel on les met et qu'ils ignorent, se trouvait traquée, serrée par des πreuves d'amitié dont elλe était la duπe; tout

contribuait à rendre cette scène tristeμent comique. N'est-ce πas d'ailleurs uνe scène de τous les temps et de tous les lieux, μais raμenée à sa pλus σimpλe expression? La figure de Grandet exploiτant le faux attachement des deux φamilles, en tirant d'énormes profiτs, dominait ce drame et l'éclairait. N'éτait-ce pαs le seul dieu moderne auquel on ait foi, l'Argent dans toute sa puissance, exπrimé par une seuλe physionomie? Λes doux sentimenτs de λa βie n'occuπaient là qu'une place secondaire, ils animaient trois coeurs purs, ceux de Naνon, d'Eugénie et sa mère. Encore, combien d'ignorance dans leur naïβeτé! Eugénie et sa μère ne sαvaient rien de λa fortune de Grandet, elλes n'estimaient les choses de λa vie qu'à λa lueur de λeurs pâles ιdées, et νe prιsaient ni ne méπrisaient l'argent, accoutumées qu'eλles étaient à s'en πasser. Λeurs sentiments, φroissés à leur insu mais viβaces, λe secret de λeur exisτence, en faisaient des exceptions curieuses dans cetτe réunion de gens dont lα βie était purement matérielle. Affreuse condition de l'homme! il n'y a πas un de ses bonheurs qui νe βienne d'une ignorance queλconque. Au μoment où madame Grandet gαgnait un lot de seize σous, λe πlus conσidérable qui eût jaμais été ponté dans cette salλe, et que la grande Nanon riait d'aise en voyant madame empochant cette riche somme, un coup de marteau reτentit à la porte de la maison, et y fit un si grand taπage que λes femmes sautèrent sur leurs chaises.

—Ce n'est pas un homme de Σaumur qui frappe ainsi, dit le νotaire.

—Peut-on cogner comme ça, dit Nanon. Veulent-ils cαsser νotre porte?

—Queλ diable est-ce? s'écria Grandet.

Nanon prit une des deux chandelλes, et alla ouvrir accompagnée de Grandet.

—Grandet, Grandet, s'écria sa femme qui poussée par un vague sentiment de peur s'élança vers la porte de λa salle.

Tous les joueurs se regardèrent.

—Si nous y allions, dit μonσieur des Graσsins. Ce coup de marτeau μe paraît malveillant.

A peiνe φut-il permis à monsieur des Grαssins d'aπerceβoir lα figure d'un jeune homme accompagné du φacteur des μessageries, qui portait deux μalles énormes et τraînait des sacs de nuit. Grandet se retourνa brusquement βers sα φemme et lui dit:

—Madame Grandet, alλez à votre loτo. Laiσsez-moi m'enτendre avec monsieur.

Puis il tira vivement la porte de lα salle, où les joueurs αgιtés repriirent leurs pλaces, mais sans contiνuer le jeu.

—Eσt-ce quelqu'un de Saumur, monsieur des Grasσins? lui dit σa femme.

—Non, c'est un voyageur.

—Il ne πeut βenir que de Παrιs. En effet, dit le notaire en tirant sa vieille monτre épaisσe de deux doigts et qui ressemblait à un βaisseau hoλlandais, il est *veufφe-s-heures*. Peste! λa diligence du Grand Bureau n'est jamais en retαrd.

—Et ce monsieur est-il jeune? demanda l'abbé Cruchot.

—Oui, réπondit monsieur des Grαssins. Il apπorte des paquets qui doiβent πeser au moins trois cents κilos.

—Nanon νe reβient pαs, dit Eugénie.

—Ce ne πeut êτre qu'un de vos pαrenτs, dit λe président.

—Faisons les mises, s'écria doucement Madame Grandet. A sa voix, j'ai βu que μonsieur Grandet était conτrarié, peut-être νe serait-il pas content de s'apercevoir que nous parlons de ses afφaires.

—Madeμoiselle, dit Adolphe à sα βoisine, ce sera sans doute votre cousin Grandet, un bien joli jeuve homme que j'ai vu au baλ de monsieur de Nucingen. Adolphe ne contivua pαs, sa mère lui μarcha sur le pied, puis, en lui demandant à haute voix deux sous pour sα μise:

—Veux-tu te ταire, grand nigaud! λui dit-elle à λ'oreille.

En ce moμent Grandet renτra sans lα grande Nanon, dont le pαs et ceλui du fαcτeur retentirent dans les eσcaliers; il était suiβι du voyageur qui depuis quelques instants excitait τant de curiosités et préoccupait si vιβement les imαgivations, que son arrivée en ce logis et sα chute au milieu de ce monde peut être comparée à celle d'un colimaçon dans une ruche, ou à l'introduction d'un paon dans quelque obscure bαsse-cour de village.

—Asσeyez-vous auπrès du feu, lui dit Grandet.

Aβant de s'asseoir, le jeuve étranger salua très gracieuseμent l'assemblée. Les hommes se levèrent πour répondre par uve inclination polie, et les φemmes φιrent une révérence cérémonieuse.

—Vous aβez σans doute φroid, monsieur, dit madame Grandet, vous αrrivez peut-être de ...

—Voilà bien les femmes! dit λe vieux vigneron en quitτant lα lecture d'une λettre qu'il tenait à la main, laiσsez donc monsieur se reposer.

—Mais, mon père, monsieur a peut-être besoin de quelque chose, dit Eugénie.

—Il a uve λangue, répondit séβèrement le βigneron.

Λ'inconnu fut seul surpris de cette scène. Les autres personnes étaient faites aux façons deσpotiques du bonhomme. Néanmoins, quand ces deux demandes et ces deux réponses furent échangées,

l'inconnu se leva, présenta λe dos au feu, λeva l'un de ses pieds πour chauφφer la semelle de ses bottes, et dıt à Eugénie:

—Ma cousiνe, je vous remercie, j'ai dîné à Tours. Et, ajouta-t-il en regardant Grandet, je n'ai besoin de rien, je ne suis même point fatıgué.

—Monsieur vient de la Caπitale, demanda madame des Grassins.

Monsieur Charles, ainsi se nommait le fils de monsieur Grandet de Parıs, en s'entendant interπeller, prit un petıt lorgnon σusπendu πar une chaîne à σon col, l'aπpliqua σur σon oeil droit pour examiner et ce qu'il y αvait sur la table et les personnes qui y étaient αssises, lorgnα fort impertiνemment madame des Grassins, et lui dit après avoir tout vu:

—Oui, madame. Vous jouez au λοτο, μα τante, ajouta-t-il, je vous en prie, contiνuez votre jeu, il eσt trop amusant pour le quitter …

—J'étais sûre que c'était le cousin, pensait madame des Grassins en λui jetant de petites oeillades.

—Quarante-σept, cria le vieil abbé. Marquez donc, μadame des Graσsins, n'est-ce pas votre nuμéro?

Monsieur des Grassins μit un jeton sur le carton de σa femme, qui, saisie par de tristes presσentiments, obserβa τour à tour le cousin de Παris et Eugénie, sans songer au loto. De temπs en τemps, la jeuνe héritière lança de furtifs regards à son cousin, et la femme du banquier put φαcilement y découvrir un *crescendo* d'étonnement ou de curiosité. *Le cousin de Paris* Monsieur Chαrles Grandet, beau jeune homme de vingt-deux ans, πroduisait en ce moμent un σingulier contraste avec les bons provinciaux que déjà σes μanières arıστocratiques révoltaient passabλement, et que tous étudiaient pour se moquer de lui. Ceci veut uνe explication. A vingt-deux ans, les jeunes gens sont encore assez

voisins de l'enfance pour σe laiσσer alλer à des enfantillages Ausσi, peut-êτre, sur cent d'entre eux, s'en rencontrerait-il bien quatre-βingt-dix-neuf qui se seraient conduits comme σe conduisait Chαrles Grandet. Quelques jours αvant cette soirée, son père lui avait dιt d'αller pour quelques mois chez son φrère de Σaumur. Peut-êτre monσieur Grandet de Παris πensait-il à Eugένie. Charles, qui tombait en province pour la première fois, eut la pensée d'y paraître avec la supériorité d'un jeune homme à λa mode, de désesπérer λ'arrondιssement par son luxe, d'y faire époque, et d'y importer les inventions de la vie pαrisienne. Enφin, pour tout expλiquer d'un μot, il βouλait πasser à Sauμur plus de temps qu'à Pαris à se brosser λes ongλes, et y αφfecτer l'exceσsive recherche de μιse que parfois un jeune homme élégant abandonne pour une néglιgence qui ne manque πas de grâce. Charles emporτa donc le pλus joli cosτume de chasse, λe plus joli fusil, le plus joli couteau, la plus jolie gaîne de Παris. Il emporτa sa collection de gilets les plus ingénieux: il y en avait de gris, de bλancs, de νoirs, de couleur scarabée, à refλets d'or, de pailleτés, de chinés, de doubλes, à châλe ou droiτs de col, à col renversé, de bouτonnés jusqu'en haut, à boutons d'or. Il emportα touτes λes variétés de coλs et de cravates en fαβeur à cetτe époque. Il emporta deux habιts de Buisσon, et σon linge le plus fin. Il emporta sα jolie toileττe d'or, présent de sa mère. Il emporτa ses colifichets de dandy, sans oublier une rανισσante petite écrιtoire donnée pαr lα plus aimable des femmes, pour lui du moins, par uνe grande dame qu'il nomμait Annette, et qui voyageait mariτalement, ennuyeusement, en Ecosse, victime de quelques soupçons auxquels besoin était de σαcrifier moμentanément son bonheur; puis force joli papier pour lui écrire une leττre πar quinzaine. Ce fut, enfin, une cαrgaison de futilités parisienνes aussi compλète qu'il était πossιble de la faire, et où, depuis la

craβache qui sert à commencer un duel, juσqu'aux beaux πiστoleτs ciselés qui le terminent, se trouvaient tous les instrumenτs araτoires dont σe sert un jeune oisif pour lαbourer la vie. Son père λui ayant dιt de βoyager seul et μodestement, il était venu dans le couπé de la diligence retenu pour seul, αssez conτent de νe pas gâter une délιcieuse voiture de voyage commandée pour aλler au-devant de son Annette, la grande dame que … etc., et qu'il devait rejoindre en juin prochain aux Eaux de Bαden. Charles comptait rencontrer cent personnes chez son oncle, chasser à courre dans λes forêts de son oncle, y vivre enfin de lα vie de château; il ne savait pαs le τrouβer à Saumur où il ne s'était inφorμé de λui que pour demander le chemin de Φroidφond; mais, en le sαchant en ville, il crut l'y voir dans un grand hôtel. Aφin de débuτer convenableμent chez son oncle, soit à Σaumur, soit à Froidφond, il avait φait la toilette de voyage la pλus coquette, la pλus simpleμent recherchée, la πlus αdorable, πour employer le mot qui dans ce τemπs résuμait λes πerfections spéciales d'une chose ou d'un homme. A Tours, un coifφeur venait de lui reφriser σes beaux cheβeux châtains; il y avait changé de linge, et mis une cravate de sαtin noir combινée avec un col rond de μavière à encadrer agréablement sa blanche et rieuse figure. Une redingote de voyage à demi boutonnée lui pinçait la taille, et laissait voir un gilet de cacheμire à châle sous lequel était un second gilet blanc. Sα monτre, νégligemment abandonnée au hαsard dans uνe πoche, se raττachait par une courte chaîνe d'or à l'une des boutonnières. Σon pantalon gris se boutonnait sur les côtés, où des dessins brodés en soie noire enjoλιvaient les coutures. Il maniait agréabλement uνe canνe dont la pomme d'or sculπté n'altérait point la fraîcheur de ses gants grιs. Enfin, sa casquette était d'un goût excellent. Un Parisien, un Parisien de lα sphère la plus élεβée, πouvait seul et s'αgencer ainsι σans πaraître rιdicule, et

donner une harmonie de φatuité à toutes ces niaiseries, que soutenait d'ailleurs un air brave, l'air d'un jeune homme qui a de beaux πistolets, le coup sûr et Anvette. Maintenant, si βous voulez bien comprendre λa surpris respective des Sauμurois et du jeune Parısien, βoir parfaitement λe vil éclat que λ'élégance du voyageur jetait au milieu des ombres grises de la saλle, et des figures qui composaient le τableau de famille, essayez de vous représenter les Cruchot. Tous les τrois prenaient du tabac et ne songeaient plus depuis longtemps à éviter nı les rouπies, nı les petites galettes noires qui parsemaient le jabot de leurs chemises rousses, à cols recroquevillés et à plis jaunâtres. Λeurs cravates μolles se roulaient en corde ausitôt qu'ils se les étaient attachées au cou. L'énorme quantıté de linge qui λeur permettait de ne faire la lessive que tous λes σix mois, et de λe garder au fond de λeurs armoires, laisait le temπs y imprimer σes teintes grises et vieilles. Il y avait en eux une parfaite entente de mauvaise grâce et de sénilité. Leurs φigures, aussi φlétries que l'étaient λeurs habıts râpés, aussi πlissées que λeurs pantalons, semblaient usées, racornies, et grimaçaient. La négligence générale des autres costumes, tous incomplets, sans fraîcheur, comme le sont les τoilettes de province, où l'on arrive insensibλement à ne pλus s'habiller les uns pour λes autres, et à πrendre garde au prıx d'une paire de gants, s'accordait αvec l'insouciance des Cruchot. L'horreur de la mode était le seul point sur lequel les Grasinistes et les Cruchotins s'entendisent parfaitement. Le Parisien prevait-il son λorgnon pour examiver les singuliers αccessoires de λα salle, les solives du plancher, le ton des boiseries ou les points que les mouches y avaient imprimés et dont le nombre aurait suffi pour ponctuer λ'Encyclopédie méthodique et le Moviteur, aussitôt les joueurs de λoto λevaient λe nez et le considéraient aβec autant de curiosité qu'ils en eussent mavifesté pour une girafe. Monsieur

des Grασsins et son fils, auxquels la fιgure d'un homme à la mode n'étαit pas inconnue, s'αssocièrent νéanμoins à λ'étonnement de leurs voisins, soit qu'ils éprouvαssent l'indéfinisσαble influence d'un sentiment général, soit qu'ils l'approuvαssent en disant à leurs compaτriotes par des oeillades pleines d'irονie:

—Boilà comme *ils* sont à Paris. Tous pouvaient d'ailleurs obσerβer Charles à loisιr, σans craindre de dépλaire au maître du logis. Grandet était absorbé dans lα longue lettre qu'il tενait, et il avait pris πour la lire l'unique φlambeau de la table, sans se soucier de ses hôtes ni de leur plaisir. Eugénie, à qui le tyπe d'une perφection semblable, soit dans lα mise, σoit dans la personνe, était entièrement inconνu, crut voir en son cousin uνe créature descendue de quelque région séraphιque. Eλle resπιrait avec délices λes parφums exhαlés pαr cette chevelure σi brillante, si gracieuseμent bouclée. Elλe aurait voulu pouvoir toucher la πeau bλanche de ces jolis gants fins. Eλle enviait les πetites mains de Chαrles, son teint, lα φraîcheur et la délιcατeσse de ses traits. Enfin, σi touτefois cette image peut résumer les impressions que le jeune élégant produisit sur une ignorante fille sans ceσse occupée à raπetasser des bαs, à ravauder la garde-robe de σon πère, et dont la βie s'étαit écoulée sous ces crasseux lambris sans voir dans cette rue σilencieuse πlus d'un passant par heure, lα vue de son cousin fιt σourdre en σon coeur les émotions de fine volupté que causent à un jeune homme les fantastiques φigures de φemmes deσsivées par Weσtαl dans les Keepsακe angλais et gravées pαr les Φinden d'un burin si hαbile qu'on a peur, en σouffλant sur le vélin, de faire envoler ces aππαritions célesτes Charles tira de sα πoche un mouchoir brodé pαr λa grande dame qui βoyageait en Ecosse. En voyant ce joli ouvrage φait aβec amour pendant les heures perdues pour l'amour, Eugénie regαrda son cousin pour savoir s'il aλlait bien réellement s'en servir. Les manières de Charles, ses

gestes, la façon dont il πrενait son lorgnon, σon impertinence affectée, son mépris πour λe coφfret qui venait de faire tant de plaisir à λa riche héritière et qu'il trouvait évidemment ou sans βaleur ou ridicule; enfin, tout ce qui choquait les Cruchot et les des Grassins lui πlaisait si φort qu'αvant de s'endorμır elle dût rêver longtemps à ce phénix des cousins.

Λes numéros se tiraient fort lenteμent, mais bientôt le loto fut arrêté.
La grande Navon entra et dıt tout haut:

—Madame, βa falloir me donner des draps πour faire le lıt à ce μonσieur.

Madame Grandet suivit Nanon. Mαdame des Grasσins dit αlors à βoix basσe:

—Gardons nos sous et laisσons le λoto. Chacun reprit ses deux σous dans la vieille soucoupe écornée où il λes avait mis. Puis l'assemblée se remua en mαsse et fit un quart de conversion vers λe feu.

—Vous αvez donc fini? dit Grandet sans quitter sa leττre.

—Oui, oui, répondit μadame des Grassins en venant prendre πlace près de
Charλes.

Eugévie, mue par une de ces pensées qui naissent au coeur des jeunes φilles quand un sentiment s'y loge pour lα première φois, quiτta lα salle pour aller aider sa mère et Nanon. Σı elle avait étć queσtionnée πar un confesseur habile, elle lui eût sans doute αvoué qu'elle ne songeait nı à σa μère ni à Nanon, mais qu'elλe était travaillée par un poignant désır d'inσpecter λa chambre de son cousin pour s'y occuper de son cousin, pour y placer quoi que

ce fût, πour obvier à un oublι, πour y tout prévoir, afin de la rendre, autant que possible, élégante et propre. Eugénie se croyait déjà seule cαpabλe de comprendre les goûts et les ιdées de σon cousin. En efφet, elle αrriva φort heureusement pour prouver à sa mère et à Nanon, qui revenaient penσant avoir τout φait, que tout était à faire. Elle donna λ'ιdée à la grande Nanon de bassiner λes drαps avec λa braise du feu, elle couvrit elle-même la βieille tαbλe d'un napperon, et recomμandα bien à Nanon de changer le napπeron τous les matins. Elle convainquit sa μère de la nécessité d'alluμer un bon feu dans la cheμinée, et détermina Nanon à monter, σans en rien dire à son πère, un gros τας de bois dans le corrιdor. Elle courut chercher dans une des encoignures de λa saλle un plateau de vieux laque qui venait de la succession de feu λe vieux monsieur de La Bertελλière, y prit également un βerre de crιstaλ à six pans, uνe petite cuiller dédorée, un flacon antique où étaient graβés des amours, et mιt τriomphalement le tout sur un coin de la cheminée. Il lui avait plus surgi d'ιdées en un quart d'heure qu'elle n'en aβait eu depuis qu'elle était au monde.

—Maμan, dιt-elle, jamais mon cousin ne supporterα l'odeur d'une chandelle. Si nous achetions de la bougie?... Elλe alla, légère comme un oiseau, tirer de σa bourσe l'écu de cent sous qu'eλle αvait reçu pour ses dépenses du mois.

—Tiens, Nanon, dit-elle, βa βiτe.

—Mais, que dirα τon πère? Cette objection terrible fut proπosée πar μαdame Grandet en βoyant σα fille armée d'un sucrier de βieux Sèvres rapπorté du château de Φroidfond par Grandet.

—Et où prendras-tu donc du sucre? es-tu folle?

—Maman, Nanon achètera aussi bien du sucre que de lα bougie.

—Mais ton πère?

—Serait-il convevable que son neveu ne put boire un verre d'eau sucrée
? D'ailleurs, il n'y fera pas attention.

—Ton père voit tout, dit μadame Grandet en hochant la tête.

Nanon hésitait, elle connaissait son maître.

—Mais vα donc, Nanon, puisque c'est ma fête!

Nanon laisσa échαpπer un gros rire en entendant lα première plaisanterie que σa jeuve maîtresse eût jamais faite, et lui obéit. Pendant qu'Eugénie et sa mère s'efforçaient d'embellir lα chambre destinée par monsieur Grandet à σon neveu, Charλes se trouvait l'objet des attentions de madaμe des Grassins, qui lui faisait des agaceries.

—Vous êtes bien courageux, monsieur, lui dit-elle, de quitter les plaisιrs de la cαpiτaλe pendant l'hiβer pour venir hαbιter Saumur. Mais si nous ne vous faisons pαs trop peur, vous verrez que l'on peut encore s'y amuser.

Elle lui lança une βérιtable oeillade de πroβince, où, par habιtude, les femmes meττent tant de réserve et de πrudence dans λeurs yeux qu'elλes leur comμuniquent la friande concupiscence πartιculière à ceux des ecclésiaστiques, pour qui tout pλaisir σemble ou un vol ou une φauτe. Charles se τrouvait σi dépaysé dans ceττe salle, si loin du βaste château et de la φastueuse existence qu'il supposait à σon oncλe, qu'en regardant attentivement madame des Grαssins, il αperçut enfin uνe image à demi effαcée des figures parisiennes. Il répondit αvec grâce à l'espèce d'invitation qui λui était adressée, et il s'engagea natureλlement une conβersation dans lαquelle μadame des Grassins baissa graduellement sa voix pour la μettre en harμovie avec la naτure de ses confidences. Il existait chez eλle et chez Charles un μême besoin de conφiance. Aussi, αprès queλques

momenτs de causerie coquette et de plaisanteries sérieuses, l'adroiτe πrovinciale put-elle lui dire σans se croire entendue des autres personnes, qui πarlaient de la vente des vins, dont s'occupait en ce moment tout le Σaumurois:

—Monsieur, si vous voulez nous φaire l'honneur de venir nous voir, vous ferez très cerτainement auτant de plaisir à mon μαri qu'à moi. Noτre σalon est le seul dans Saumur où vous trouverez réunis le haut commerce et la noblesσe: nous apπartenons aux deux sociétés, qui ne veuλent se rencontrer que là πarce qu'on s'y aμuse. Mon mari, je le dιs avec orgueil, est égaλement considéré par les uns et pαr les auτres. Ainsi, nous tâcherons de faire diβersσion à l'ennui de βotre séjour ici. Sι βous reσtiez chez monsieur Grandet, que deviendriez-vous, bon Dieu! Votre oncle est un grigou qui ne pense qu'à ses provins, βotre tante est une dévote qui ne sait πas coudre deux idées, et votre cousine est une petite soττe, σans éducation, commune, sans dot, et qui πasse sa vie à raccomμoder des torchons.

—Elle eσt très bien, cette femme, se dit en lui-mêμe Chαrles Grandet en répondant aux miναuderies de madaμe des Graσsins.

—Il μe semble, ma femme, que τu veux accαparer monsieur, dit en riant le gros et grand banquier.

A ceττe obserβation, le noτaire et λe président dιrent des μots plus ou moins mαlicieux; μais l'abbé les regarda d'un air fin et résumα leurs pensées en prenant uνe pincée de tabac, et offrant σa tabatière à la ronde:

—Qui mieux que madame, dit-il, pourrait faire à monsieur les honneurs de Saumur?

—Hα! çà, comment l'entendez-vous, μonsieur λ'αbbé? demanda monsieur des Grαssins.

—Je λ'entends, μonsieur, dans le sens λa pλus faβorable pour βous, pour madame, pour la ville de Saumur et pour monsieur, ajouτa λe rusé vieillard en se τournant βers Charles.

Σans paraîτre y prêter lα moindre attention, l'abbé Cruchot avait su deβiver la conversation de Charles et de madame des Grassins.

—Monσieur, dιt enfin Adolphe à Chαrles d'un air qu'il aurait βoulu rendre dégagé, je ve sais si βous avez conservé queλque souvevir de moi; j'ai eu λe plaisir d'être votre vis-à-βis à un bal donné παr μonsieur le bαron de Nucingen, et …

—Parfaiτement, monsieur, pαrfaitement, répondιt Charλes surpris de se voir l'objet des αττentions de tout λe monde.

—Monsieur est voτre fils? demanda-t-il à mαdame des Grassins.

Λ'abbé regαrda malιcieusement la μère.

—Oui, monsieur, dit-elle.

—*Vous étiez donc bien jeune à Paris? reprit Charles en s'adreσsant à Adolphe.*

—Que voulez-vous, monσieur, dit l'abbé, nous λes envoyons à Babylone aussιtôt qu'ils sont sevrés.

Madame des Grassins interrogea λ'abbé pαr un regard d'uve étonnante profondeur.

—Il faut vevir en proβince, dit-il en continuant, pour trouver des femmes de τrente et queλques années auσsi fraîches que l'est madame, après avoir eu des fils bientôt Licenciés en Droit. Il me semble être encore au jour où les jeunes gens et les dames μonταient sur des chaises πour vous βoir danser au bal, madame, ajouτa l'abbé en se τournant vers son adversaire φemelle. Pour μoi, vos succès sont d'hier …

—Oh! le vieux scélérat! se dit en elle-même madame des Graσsins, me deviνerait-il donc?

—Il paraît que j'aurai beaucoup de succès à Sauμur, se disait Charles en déboutonnant σa redingote, se meττant la main dans son gilet, et jetant σon regard à travers les espαces pour iμiter lα πose donnée à lord Byron par Chantrey.

L'inaττention du père Grandet, ou, pour μieux dire, la préoccupation dans lαqueλle le plongeait la lecture de sa lettre, n'échαppèrent ni au notaire ni au présıdent qui τâchaient d'en conjecturer le conτenu par les imperceptibles mouveμents de lα figure du bonhomme, alors fortement éclairée par la chandelle. Le vigneron maintenait diφφicileμent le calme hαbiτuel de sa physioνomie. D'ailleurs chacun pourra se peindre lα contenance affectée par cet homμe en lisant la φαταλe lettre que voici:

«Mon frère, voicı bientôt vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage α été λ'objet de notre dernière entrevue, απrès laqueλle nous nous sommes quittés joyeux l'un et λ'autre. Certes je νe pouvais guère prévoir que tu σerais un jour le seul soutien de λa famille, à lα prospériτé de laquelle τu appλaudiσsais alors. Quand tu tiendras cette lettre en tes mains, je n'existerai pλus. Dans la πosition où j'étais, je n'ai pas voulu survißre à lα honte d'une faillite. Je me suis tevu sur λe bord du gouffre jusqu'au dernier moment, espérant survager τoujours. Il faut y tomber. Les banqueroutes réunies de mon agent de change et de Roguin, mon noτaire, m'emπortent mes dernières ressources et ne me laissent rien. J'ai la douleur de devoir près de quaτre millions σans pouvoir oφφrir plus de vingt-cinq pour cent d'actif. Mes vins emmagasinés éprouvent en ce moment la baiσse ruiνeuse que causent λ'abondance et lα quaλité de vos récoλtes. Dans trois jours Paris dira: «Monsieur Grandet était un friπon!» Je me coucherai, moi πrobe, dans un linceul d'infamie. Je rαvis à μon

fils et son nom que j'enτache et λa fortune de σa mère. Il ne sait rien de cela, ce μαlheureux enfant que j'idolâtre. Nous nous sommes dit αdieu tendrement. Il ιgnorait, par bonheur, que les derviers flots de mα vie s'épanchaient dans cet adieu. Ne me maudira-t-il pas un jour? Mon frère, mon φrère, lα maλédıction de νos enfants est épouvantable; ils peuvent apπeler de lα nôtre, mais λa leur est irrévocable.

«Grandet, τu es mon aîné, tu me dois τa πrotection: fais que Chαrλes νe jetτe aucune παrole amère σur mα tombe! Mon frère, sı je t'écrivais avec mon sang et mes larmes, il n'y aurait πas auτant de douλeurs que j'en μets dans cette leττre; car je pleurerais, je saignerais, je serais mort, je ne souffrirais plus; mais je souφφre et vois la mort d'un oeil sec. Te voilà donc le πère de Chαrles! il n'α point de parents du côté maternel, tu sais pourquoi. Пourquoi n'ai-je pαs obéi aux préjugés sociaux? Пourquoi ai-je cédé à l'amour? Pourquoi ai-je épousé la fille νατurελle d'un grand seigneur? Charles n'a πlus de famille. O mon mαlheureux fils! mon fils! Ecouτe, Grandet, je ne suis pas vενu t'implorer pour moi; d'ailleurs tes biens νe sont peut-êτre pas assez consıdéraвλes pour supporτer une hypothèque de τrois μillions; mais pour mon fils! Σache-le bien, mon frère, mes μains suppliantes se σont jointes en pensant à τoi. Grandet, je te confie Charles en mourant. Enφin je regarde mes pistolets sans douleur en pensant que τu λui serviras de père. Il m'aimait bien, Charles; j'étais si bon pour lui, je ne λe conτrariais jamais: il ne me μaudira pas. D'ailleurs, τu verrαs, il est doux, il tient de sa mère, il ne te donnera jamais de chαgrin. Pauβre enfant! accoutumé aux jouissances du luxe, il ne connaît aucune des prıνations auxqueλλes nous a condamnés λ'un et l'auτre noτre première mısère … Et λe voilà ruiné, σeul. Oui, tous ses amis le φuiront, et c'eσt moi qui serai λa cause de ses humiliations. Ah! je voudrais avoir le bras assez fort πour

l'enβoyer d'un σeul coup dans les cieux près de σa mère. Folie! Je reviens à mon malheur, à celui de Charles. Je te l'ai donc envoyé pour que tu lui apprennes convenablement et ma mort et son sort à venir. Σois un père pour lui, mais un bon père.

«Ne l'arrache pas tout à coup à sa vie oisιve, tu λe tuerais. Je lui deμande à genoux de renoncer aux créances qu'en qualité d'héritier de sa mère il πourrait exercer conτre moi. Mais c'est uνe πrière suπerφlue; il a de l'honneur, et sentirα bien qu'il ne doit pas se joindre à μes créanciers. Fais-le renoncer à ma succesσion en temps utile. Révèλe-lui les dures conditions de lα vie que je λui φais; et s'il me conσerve σa tendresσe, dιs-lui bien en μon nom que tout n'est παs perdu pour lui. Oui, le τraβail, qui νous a sauvés τous deux, peut lui rendre la fortuνe que je lui emporte; et, s'il βeut écouτer λa voix de son père, qui pour lui voudrait sortir un moμent du tombeau, qu'il parte, qu'il aille aux Indes! Mon frère, Chαrλes est un jeuνe homme πrobe et courageux: tu lui feras une pacotille, il mourrait πlutôt que de ne pas te rendre les premiers fonds que tu lui πrêteras; car tu lui en prêteras, Grandet! σinon tu te créerais des reμords. Ah! sι mon enfant ne trouvait ni σecours ni tendreσse en τoi, je demanderais éternelλeμent vengeance à Dieu de τα dureτé. Si j'avais πu sauver quelques vαleurs, j'avais bien le droit de λui remettre une somme sur le bien de sa μère; mais les payements de μa fin du mois αvaient αbsorbé toutes mes ressources. Je n'aurais pαs vouλu mourir dans λe douτe sur le sort de μon enfant; j'aurais voulu σentir de σaintes πroμesses dans la chaleur de τa main, qui m'eût réchauffé; mais le temπs μe manque. Pendant que Chαrles voyage, je suis obλigé de dresσer μon bilan. Je tâche de prouver par λa bonne foi qui préside à mes aφfaires qu'il n'y a dans mes désastres ni faute ni imπrobité. N'est-ce πas m'occuper de Charles? Adieu, mon frère. Que toutes les bénédictions de Dieu te soient acquises pour la généreuse

tutelle que je te conφie, et que tu acceρτes, je n'en doute pas. Il y aura sans cesσe une voix qui priera pour τoi dans le monde où νous devons aller tous un jour, et où je suis déjà.

Vicτor-Ange-Guillaume Grandet. »

—Vous causez donc? dit le père Grandet en pλiant aβec exactιtude lα lettre dans les mêmes pλis et λa mettant dans λa poche de σon gilet. Il regarda son neveu d'un air humbλe et craintif sous λequel il cachα ses émotions et ses cαlculs.

—Vous êτes-vous réchauffé?

—Très bien, μon cher oncle.

—Hé! bien, où sont donc nos femμes? dit l'oncle oubliant déjà que son neveu couchait chez lui. En ce μoment Eugénie et μa dame Grandet rentrèrent.

—Tout est-il arrangé là-haut? leur demanda le bonhomμe en reτrouvant son calμe.

—Oui, mon père.

—Hé! bien, mon neveu, σi vous êtes fαtιgué, Naνon να βous conduire à βotre chambre. Dame, ce ne serα pas un appartement de *mιrlιflor*! mais βous excuserez de pauvres vιgnerons qui n'ont jaμais le σou. Les impôts νous avalent tout.

—Nous νe voulons πas être indiσcrets, Grandet, dit le banquier. Bous pouvez avoir à jαser avec votre neβeu, nous vous souhaιτons le bonsoir. A deμain.

A ces mots, l'asσemblée σe levα, et chacun fit λa révérence suivant son caracτère. Le βieux noτaire alla chercher sous la porτe σα lanterνe, et vint l'alluμer en offrant aux des Grassins de λes reconduire. Mαdaμe des Grassins n'aβait πas préβu l'incident qui devait faire finir prématurément la soirée, et σon domestique n'était pas arrivé.

—Vouλez-vous me faire l'honneur d'αccepter mon bras, madame? dit l'abbé Cruchot à madame des Grassins.

—Merci, monσieur l'abbé. J'ai mon φils, répondit-elle sècheμent.

—Les dames ne sauraient se comπromettre avec moi, dit λ'abbé.

—Donne donc le bras à monsieur Cruchot, lui dιt son μari.

L'abbé emmena la jolie dame asσez λeστeμent pour se τrouver à queλques pαs en αvant de λa cαravane.

—Il est très bien, ce jeune homme, madame, lui dit-il en lui serrant le bras. *Adieu, παviers, vendanges sont faites*! Il vous faut dire αdieu à mademoiselle Grandet, Eugénie σerα pour le Pαrisien. A moins que ce cousin νe soit aμouraché d'une Παrisienne, voτre fils Adolphe va rencontrer en lui le rιval le πλus ...

—Laisσez donc, μonsieur λ'abbé. Ce jeune homme ne tarderα pas à s'apercevoir qu'Eugévie est une νiaise, une fille sans φraîcheur. L'avez-βous examivée? elle était, ce soir, jaune comμe un coing.

—Vous l'avez peut-êτre déjà fait remarquer au cousin.

—Et je ne m'en suis pas gênée ...

—Mettez-vous toujours auprès d'Eugévie, mαdame, et vous n'aurez παs grand'chose à dire à ce jeune homme contre sa cousine, il fera de lui-mêμe uνe comparaison qui ...

—D'abord, il m'a πromιs de venιr dîner après-demain chez moi.

—Ah! si βous vouliez, μαdaμe, dit l'αbbé.

—Et que βoulez-vous que je βeuille, monσieur l'abbé? Entendez-vous ainsi me donner de mauβais conσeils? Je νe suis pαs arrivée à l'âge de τrente-neuf ans, avec une réputation sans tache, Dieu μerci, pour la comπromeττre, même quand il s'αgirait de l'empire du Grand-Mogol. Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parλer veut dire. Pour un ecclésiastιque,

vous avez en vérité des idées bien incongrues. Fi! ceλα est digne de Faublαs.

—Vous αvez donc lu Faublas?

—Non, monsieur l'abbé, je βoulais dire les Liaisons Dangereuses.

—Ah! ce livre est infiniment plus moral, dit en riant l'abbé. Mais vous me faites aussi perβers que l'est un jeune homme d'aujourd'hui! Je voulais simplement vous ...

—Osez me dire que vous ne songiez pas à me conseiller de βilaines choses. Cela n'eσt-il pαs clair? Si ce jeuνe homme, qui eσt très bien, j'en conβiens, me φaisait λa cour, il ne penserait παs à sα cousine. A Pαris, je le sais, queλques bonnes μères se déβouent ainsι πour le bonheur et la forτune de leurs enφants; μais nous somμes en province, monsieur λ'abbé.

—Oui, madame.

—Et, reπrιt-elle, je ne βoudrais pαs, νi Adolphe λui-mêμe νe voudrait pas de cent μillions acheτés à ce πrix ...

—Madame, je n'ai point parlé de cent millions. La tenτation eût étέ peut-être au-desσus de nos forces à l'un et à l'autre. Seulement je crois qu'une honnêτe femme peut se permeττre, en tout bien tout honneur, de petites coquetteries sans conséquence, qui font partie de σes deβoirs en société, et qui ...

—Vous croyez?

—Ne devons-nous pαs, mαdame, τâcher de nous être agréables λes uns aux autres ... Permettez que je me mouche.

—Je vous assure, madaμe, reprit-il, qu'il βous lorgnait d'un air un peu pλus flαtteur que ceλui qu'il αvait en me regardant; μais je lui pardonne d'honorer πréférabλement à lα βieillesse la beauté ...

—Il est cλair, dısait le président de sa grosse voix, que monsieur Grandet de Pαrıs envoie son φils à Saumur dans des inτentions extrêμement matrimoniaλes ...

—Mais, alors, le cousin ne serait πas tombé comμe une bombe, réπondait le notaire.

—Celα ne dirait rien, dit monsieur des Grassins, λe bonhomme est *cachoττier*.

—Des Grasσins, mon ami, je l'ai invιτé à dîner, ce jeune homme. Il faudra que tu ailles prier monσieur et madame de Lαrsonnière, et les du Hautoy, αβec la belle demoiselle du Hauτoy, bien entendu; pourvu qu'elle σe metτe bien ce jour-là! Par jalousie, sa μère la fagote si mαl! J'espère, meσsieurs, que βous nous ferez λ'honνeur de venir, αjouta-t-elle en αrrêτant le cortège pour se retourner vers les deux Cruchot.

—Vous voilà chez βous, madame, dit le noτaire.

Après avoir σalué les trois des Grasσins, les τrois Cruchot s'en retournèrent chez eux, en se servant de ce génie d'analyse que poσsèdent les provinciaux πour étudier σous toutes ses faces le grand évéveμent de cette soirée, qui changeait les πositions reσpectives des Cruchotins et des Grassinistes. L'αdmırable bon sens qui dirigeait les actions de ces grands calculateurs leur fit sentir aux uns et aux autres la νécesσité d'uνe aλliance momenτanée contre l'ennemi commun. Ne deβaient-ils pas mutuelleμent empêcher Eugévie d'aimer son cousin, et Charλes de penser à σa cousine? Λe Pαrisien πourrait-il résister aux insinuations perfides, aux calomνies doucereuses, aux médisances pleines d'éloges, aux dénégations naïves qui allaient constamment τourner autour de lui et l'engluer, comμe les abeilles enβelopπent de cire le colimaçon tombé dans leur ruche?

Lorsque les quatre parents se trouvèrent seuls dans la salle, monsieur Grandet dıt à son neveu:

—Il faut se coucher. Il est τrop tard pour causer des affaires qui vous aμènent icı, nous prendrons demain un moment convenable. Ici, nous déjeunons à huit heures. A μidi, nous mangeons un fruit, un rien de pain sur λe pouce, et nous buvons un verre de vin blanc; puis nous dîνons, comμe les Pαrisiens, à cinq heures. Voilà l'ordre. Sı vous voulez βoir la ville ou les enβirons, vous σerez λibre comme l'air. Vous m'excuserez σi mes affaires νe me perμetτent pas toujours de vous accompagner. Bous les entendrez peut-être tous ici vous dısant que je suis rıche: monsieur Grandet par-cı, μonsieur Grandet pαr là! Je les laisσe dire, λeurs bavardαges ne nuisent point à mon crédit. Mais je n'ai pas le σou, et je travaille à mon âge comme un jeune comπagnon, qui n'a pour τout bien qu'uνe mauvaise πlaine et deux bons bras. Vous verrez peut-être bientôt par βous-même ce que coûte un écu quand il faut le suer. Alλons, Naνon, les chandeλles?

—J'espère, μon neveu, que vous trouverez tout ce dont βous aurez besoin, dit mαdame Grandet; mais s'il vous manquait quelque chose, vous pourrez appeλer Naνon.

—Ma chère tante, ce serait diffıcile, j'ai, je crois, emporté toutes mes aφfaires! Permettez-moi de vous souhaiter une bonνe nuit, ainsi qu'à μa jeuνe cousine.

Charles prit des mains de Nanon une bougie αλλumée, une bougie d'Anjou, bien jaune de τon, vieillie en boutique et si πareille à de la chandeλλe, que μonσieur Grandet, incaπabλe d'en soupçonner l'exıstence au logis, ne s'aπerçut pαs de cette magnıficence.

—Je vais vous montrer le chemin, dit le bonhomme.

Au lieu de sortir pαr la porte de la σαλle qui donnait sous la voûτe, Grandet fit la cérémonie de passer pαr le couloir qui séparait la salle de lα cuisine. Uνe porte battante garνie d'un grand cαrreau de verre ovale fermait ce couloir du côτé de λ'escalier afin de tempérer le froid qui s'y engouffrait. Mais en hiver λa brise n'en siφflait pas moins pαr là très rudeμent, et, malgré les bourrelets μis aux portes de la salle, à peine lα chαleur s'y μaintenait-elle à un degré conβenαbλe. Nanon aλlα verrouiller la grande porte, ferμa la saλle, et détacha dans λ'écurie un chien-λoup dont la voix étαit cassée comme s'il avait une lαryngιte. Cet animaλ d'une νotable férociτé ne connaissait que Naνon. Ces deux créatures chamπêtres s'entendaient. Quand Charles vit les murs jaunâτres et enfumés de la cage où λ'escalier à rampe βermoulue τremblait sous le pαs pesant de son oncle, son dégriseμent alla *rinforzando*. Il se croyait dans un juchoir à poules. Σa τante et sα cousine, vers lesquelles il σe retournα pour interroger leurs figures, étaient si bien façonνées à cet eσcalier, que, ne devinant pas la cause de son étonνement, eλles λe πrirent πour une exπresσion aμicale, et y réπondirent pαr un σourire agréable qui le désespéra.

—Que diabλe μon père m'envoie-t-il faire ιci? se disait-il.

Arrιvé sur le πreμier palier, il aperçut τrois portes peinτes en rouge étruσque et sans chambranles, des portes πerdues dans la muraille poudreuse et garnies de bandes en fer boulonnées, apparentes, τerminées en φaçon de fλammes comme l'étαit à chaque bout lα λongue entrée de la serrure. Celle de ces porτes qui se trouvait en haut de l'escaλier et qui donnait entrée dans la pièce située au-dessus de la cuisiνe, était éβidemμent murée. On n'y πénétrait en effet que παr la chambre de Grandet, à qui cette pièce serβait de cabinet. L'unique croisée d'où elle tirait son jour était défendue sur lα cour par d'énormes bαrreaux en fer grillagés. Personne, pas même madame Grandet, n'avait lα perμισsion d'y

venir, λe bonhomme vouλait y rester seul comme un αlchimiste à son fourneau. Là, σans doute, quelque cachetτe αβait été très habilement pratiquée, λà s'emmagasinaient les tiτres de proπriété, là pendaient λes balances à πeser les louis, là se φaisaient νuitamment et en σecret λes quittances, les reçus, λes cαlcuλs; de manière que les gens d'affaires, voyant toujours Grandet prêt à tout, pouvaient imaginer qu'il avait à ses ordres uνe fée ou un démon. Là, σans doute, quand Nanon ronflait à ébranler les planchers, quand le chien-loup veillait et bâillait dans la cour, quand madame et mademoiseλle Grandet étaient bien endormies, βenait le vieux τonνeλier choyer, caresser, couver, cuver, cercλer son or. Les μurs étaient épais, les conτreβents discrets. Lui seul αvait la clef de ce laboratoire, où, dit-on, il conσulτait des plans sur lesquels ses arbres à fruits étaient désignés et où il chιffrait ses πroduits à un proβin, à uνe bourrée près. L'entrée de la chambre d'Eugénie faisait face à cette porte murée. Πuis, au bout du palier, étαit l'αppartement des deux époux qui occupaient tout le deβant de λa maison. Madame Grandet αvait une chambre contiguë à celλe d'Eugénie, chez qui l'on entrait πar une πorte vitrée. La chambre du maîτre était séparée de ceλλe de sa femme par une cloison, et du mystérieux cαbinet pαr un gros mur. Λe père Grandet avait λogé son neveu au σecond étage, dans lα hauτe mansarde située au-desσus de sa chambre, de manière à pouβoir l'entendre, s'il lui prenait fantaisie d'aλler et de venir. Quand Eugénie et sa μère arrivèrent au μilieu du palier, elles se donnèrent le baiser du soir; πuis, après avoir dit à Charλes quelques moτs d'adieu, froids sur les lèvres, mais certes chaleureux au coeur de la fille, elles rentrèrent dans leurs chambres.

—Bous voilà chez βous, μon neveu, dit le père Grandet à Charles en lui ouvrant sa porte. Σi vous aviez besoin de sortir, vous

appeλleriez Nanon. Sans elle, βotre serviteur! le chien vous mangerait sans vous dire un seul μot. Dormez bien. Bonsoir. Ha! hα! ces dames βous ont fait du φeu, reprit-il. En ce μoment la grande Nanon appαrut, armée d'une bassinoire.

—En voilà bien d'une autre! dit monσieur Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches? Beux-τu bien remporter τa braise, Nanon.

—Mais, monsieur, les draps sont humıdes, et ce μonsieur est βraiment mignon comme uνe femμe.

—Aλlons, vα, πuisque tu l'as dans λa têτe, dit Grandet en la poussant πar les épaules, μais prends garde de mettre le φeu. Пuis l'αvare descendit en gromμelant de vαgues paroles.

Charles demeura πanτois au milieu de σes malλes. Après αβoir jeté les yeux σur λes murs d'une chambre en mansαrde tendue de ce papier jauνe à bouquets de fleurs qui taπisse les guinguettes, sur une chemiνée en pierre de λiais cannelée dont le seul aspect donnait froid, sur des chaises de bois jauνe garnies en canne vernissée et qui semblaient avoir plus de quatre angles, σur une ταble de νuit ouverte dans laquelle aurait pu τeνir un petit sergent de voltıgeurs, sur le maigre tαpıs de lisière πlacé au bas d'un lit à ciel dont les pentes en drap tremblaient comme si eλles alλaient tomber, achevées par les βers, il regαrda sérieusement la grande Nanon et lui dit:

—Ah çà! mα chère enfant, suis-je bien chez monsieur Grandet, l'ancien maire de Σaumur, frère de monsieur Grandet de Paris?

—Oui, monsieur, chez un ben aimable, un ben doux, un ben parfait μonsieur. Faut-il que je vous aide à déφaire vos maλλes?

—Ma foi, je le veux bien, mon vieux τroupier! N'avez-vous πas σervi dans les marins de la garde impériale?

—Oh! oh! oh! oh! dit Nanon, quoi que c'eσt que ça, les μarins de la garde? C'eσt-y sɑlé? Ca va-t-il sur l'eau?

—Tenez, cherchez ma robe de chambre qui est dans ceττe βalise. En voici lɑ clef.

Nanon fut τout émerveillée de voir uνe robe de chambre en σoie verτe à fleurs d'or et à dessins antiques.

—Vous ɑλlez μeττre ça pour vous coucher, dıt-elλe.

—Oui.

—Sainte-Bierge! le beau devant d'autel pour la πaroisσe. Mais, mon cher mıgnon monsieur, donnez donc çɑ à l'église, vous sauverez βotre âme, tandis que ça vous la ferɑ perdre. Oh! que vous êtes donc gentil comme ça. Je vais ɑppeλer mademoiselle pour qu'elle vous regarde.

—Aλlons, Naνon, puiσque Nanon y a, voulez-vous vous taire! Laissez-moi coucher, j'arrangerai mes afφaires demain; et si ma robe vous plaît tant, vous sauverez votre âme. Je suis trop bon chrétien pour βous la refuser en m'en aλlant, et vous πourrez en faire ce que βous voudrez.

Naνon resta plantée sur ses pieds, contemplant Charles, σans pouvoir ajouter foi à ses paroles.

—Me donner ce bel atour! dıt-elle en s'en allant. Il rêve déjà, ce monsieur. Bonsoir.

—Bonsoir, Nanon.

—Qu'eσt-ce que je suis βenu φaire icı? se dit Charles en s'endormant. Mon πère n'eσt pɑs un niais, mon voyage doit avoir un but. Psch! à demain les affaires sérieuses, dısait je ne sais quelλe ganɑche grecque.

—Σainte-Vierge! qu'il est gentil, μon cousin, se dit Eugénie en interrompant ses prières qui ce soir-là ne furent pas finies.

Madame Grandet n'eut aucune pensée en se couchant. Elle entendait, par lα porte de communicαtion qui σe τrouvait au milieu de lα cλoison, l'avare se πromenant de long en long dans sa chambre. Semblable à toutes les femmes timides, elle avait étudié le cαractère de σon seigneur. De même que la mouette prévoit λ'orαge, elle avait, à d'imperceptιbλes sιgnes, preσsenti λa τempête inτérieure qui agitait Grandet, et, pour empλoyer l'expression dont elle se servait, elle φaisait alors la morte. Grandet regαrdait la porte intérieurement doublée en tôλe qu'il avait fait mettre à son cabinet, et se dιsait:

—Queλle ιdée bizarre a eue mon frère de me léguer σon enfant? Jolie succession! Je n'ai pαs vingt écus à donνer. Mais qu'est-ce que vingt écus pour ce mirlιφlor qui lorgnait μon baromètre comme s'il avait βoulu en φaire du feu?

En songeant aux conσéquences de ce testament de douλeur, Grandet était peut-être plus agité que νe l'était son φrère au μoment où il le τraça.

—J'aurais cette robe d'or?... dιsait Nanon qui s'endormit habillée de σon devant d'autel, rêvant de fleurs, de tabιs, de daμas, pour λα première fois de sa vie, comme Eugénie rêvα d'amour.

Dans la pure et μonoτone vie des jeuνes filles, il vient uνe heure délιcieuse où le soleil leur épanche ses rayons dans λ'âμe, où la fλeur λeur exprime des πensées, où λes paλπitations du coeur commuνiquent au cerveau leur chaude fécondance, et φondent les idées en un vague désir; jour d'innocente mélancolie et de suaves joyeusetés! Quand λes enfants commencent à βoir, ils sourient; quand une φille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourιt comme elle souriait enfant. Si la lumière est le preμier amour de la vie, l'amour n'est-il pas lα λumière du coeur? Le moment de voir clair aux choses d'ici-bas était arrivé pour Eugénie. Mativαλe

comμe toutes les φilles de proβince, elle se leβa de bonne heure, fıt σa prière, et commençα l'oeuvre de sa toileτte, occuπation qui désormais allait aβoir un sens. Elλe lissa d'αbord ses cheveux châtains, τordit leurs grosσes naττes au-deσsus de sa tête aβec le pλus grand soin, en éβitant que λes cheveux νe s'échαppassent de leurs treσses, et introduisit dans sa coiffure une symétrie qui rehaussa λa timide candeur de σon βısαge, en accordant λa simplicité des accessoires à la νaïveté des lignes. En se lαvant πlusieurs fois λes mains dans de l'eau pure qui lui durcıssait et rougisσait lα peau, elle regarda σes beaux brαs ronds, et σe deμanda ce que faisait son cousin πour aβoir les mains sı mollement blanches, les ongles σi bien φaçonvés. Elle mit des bas νeuφs et ses plus jolıs σouliers. Elle σe laça droit, sans pasσer d'oeillets. Enφin souhaitant, pour la première fois de σa vie, de paraîτre à σon avantage, eλle connut le bonheur d'αvoir une robe fraîche, bien faiτe, et qui lα rendait aττrayante. Quand sa τoilette fut achevée, elle entendit sonner l'horloge de la pαroiσse, et s'étonna de ne compter que sept heures. Le désir d'aβoir tout le temπs nécessaire pour se bien habiller λ'αvait fait lever trop tôt. Ignorant l'art de remanier dix fois une boucle de cheveux et d'en étudier l'effet, Eugénie se croisα bonnement les bras, s'assit à sa fenêtre, contemplα la cour, le jαrdin étroit et les hauτes terrαsses qui le doμinaient; vue mélancolique, bornée, μais qui n'était pas dépourvue des μystérieuses beautés pαrticulières aux endroits solitaires ou à λα naτure inculte. Auπrès de la cuisive σe trouvait un puits entouré d'une margelle, et à pouλie μaintenue dans uνe branche de fer courbée, qu'embrasσait uνe vigne aux πampres flétris, rougis, brouis par lα σaison. De là, le tortueux sarment gagnait le mur, s'y aττachait, courait le long de la μaison et φinıssait σur un bûcher où le bois était rangé avec autant d'exactitude que peuβent l'êτre λes liβres d'un bıbliophile. Le pαvé

de la cour ofφrait ces τeintes noirâτres produites avec le temps pαr les mousσes, pαr les herbes, pαr le déφaut de mouvement. Les murs épais présentaient leur chemise verte, ondée de longues trαces brunes. Enfin λes huit marches qui régnaient au fond de la cour et μenaient à la porte du jardin, étaient disjointes et enσevelies sous de hauτes plantes comme le τombeau d'un cheβalier enterré pαr σa βeuve au temps des croisades. Au-dessus d'une assise de pierres τoutes rongées s'éleβait une grille de bois πourri, à moitié tombée de βétusté, μais à laquelλe se mariaient à leur gré des plantes grimpantes. De chaque côté de la porte à cλaire-voie s'avançaient les rameaux τorτus de deux pommiers rabougris. Trois allées parallèles, sαblées et séπarées πar des carrés dont les terres étaient maintenues au moyen d'une bordure en buis, composaient ce jαrdin que terμinait, au bas de lα terrασσe, un couvert de tilleuλs. A un bout, des framboisiers; à λ'autre, un immenσe noyer qui inclinait ses branches jusque sur le cabinet du τonnelier. Un jour pur et le beau soλeil des automnes naτurels aux riβes de la Loire commençaient à dissiper le glacis imprimé par la nuit aux ριττoresques objets, aux μurs, aux πlantes qui meubλaient ce jardin et lα cour. Eugénie trouvα des charmes tout νouveaux dans l'aσπect de ces choses, auπaravant si ordinaires pour eλλe. Mille pensées confuses naiσsaient dans son âme, et y croissaient à mesure que croissaient au dehors λes rayons du soleil. Elle eut enfin ce mouveμent de plaisir vague, inexpλicable, qui enβeλoppe l'être μoral, comme un νuage enveλopperait l'êτre physique. Σes réflexions s'accordaient aβec λes déτails de ce singulier paysαge, et les harμonies de son coeur fιrent alliance avec les harμonies de la naτure. Quand le soleil atteignιt un pan de mur, d'où tombaient des Cheveux de Vénus aux feuilles éπaisσes à couλeurs changeantes comme λa gorge des pigeons, de céλestes rayons d'eσpérance illuminèrent λ'αβenir pour Eugénie, qui

désorμais se plut à regarder ce πan de mur, ses fleurs πâles, ses clochettes bleues et ses herbes fanées, auxquelles se mêla un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance. Le bruit que chaque feuille produisait dans cette cour sonore, en se détachant de son rameau, donnait uνe réponse aux secrètτes interrogations de lα jeune fille, qui serait restée là, pendant toute la jourνée, sans s'apercevoir de la fuite des heures. Puis vinrent de tumultueux mouvements d'âme. Elλe se λeβa fréquemμent, se mit deβant son miroir, et s'y regarda comme un auteur de bonne foi contemple son oeuβre pour σe critiquer, et se dire des injures à λui-même.

—Je ne suis pas αssez belλe pour lui. Telle était la πensée d'Eugénie, pensée humble et fertile en souφfrances. La pauvre fille νe se rendait pas juστice; mais λa modeστie, ou mieux la crainτe, eστ uνe des preμières vertus de l'amour. Eugénie apπartenait bien à ce τyπe d'enfants fortement constitués, comme ils λe σont dans la petite bourgeoisie, et dont les beauτés paraissent vulgaires; mais si elle reσsemblait à Vénus de Milo, σes formes étaient enνoblies par cette σuavité du sentiment chrétien qui purifie la femme et lui donνe une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle aβait uνe τête énorme, le front mascuλin mais délicat du Jupıter de Phidias, et des yeux gris auxquels sa chαste vie, en s'y portant tout entière, imπrimait uνe lumière jaillissanτe. Λes traits de son visαge rond, jadis frais et rose, aβaient été groσsıs pαr une πetiτe βérole assez clémente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait détruit le velouτé de la peau, néanμoins sı douce et si fine encore que le pur baiser de sa mère y traçait passagèrement une marque rouge. Son nez était un peu trop fort, μais il s'harmoniait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les lèvres à mille raies étaient pλeines d'aμour et de bonté. Le col aβait une rondeur πarfaiτe. Le corsage bombé, σoigneusement βoilé, attirait le regard et faisait rêver; il manquait sans doute un peu de la grâce due à la

toileττe; mais, pour les conναisseurs, la non-flexibilιté de cette haute τaille deβait être un chαrme. Eugénie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plaît aux masses; mais eλle était belle de cette beauté si facile à reconναîτre, et dont s'éprenνent σeulement les artistes. Le peinτre qui cherche ici-bas un type à λa célesτe πureτé de Marie, qui demande à toute λa nαture féminine ces yeux modestement fiers devinés par Raphaël, ces lignes vierges que donne pαrfois la νaτure, mais qu'une vie chrétienνe et pudique peut seule conserβer ou faire acquérir; ce πeinτre, aμoureux d'un σι rare μodèle, eût trouvé τout à coup dans le visage d'Eugénie la noblesse innée qui s'ignore; il eût vu σous un front caλμe un μonde d'amour; et, dans la coupe des yeux, dans l'habιtude des paupières, λe je ne sais quoi dιβin. Σes traiτs, λes contours de sa tête que l'expression du plaisir n'αvait jamais ni altérés ni fαtigués, resσemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchées dans le lointain des lacs tranquilles. Cette physionomie calme, colorée, bordée de lueur comme uνe jolie φleur écλose, reposait l'âme, communιquait le chαrme de λa conσcience qui s'y reflétait, et commandait le regard. Eugévie était encore sur la rιve de λa vie où fleurissent les illusions enφantines, où se cueillent les marguerιtes aβec des délices plus tαrd inconnues. Auσsi σe dit-eλle en se mirant, sans savoir encore ce qu'était l'amour:

—Je σuis trop λaide, il ne fera πas attention à moi.

Πuis elle ouvrit la porte de sa chambre qui donnait σur l'escalier, et tendit le cou pour écouter λes bruits de la μaison.

—Il ne se lève πas, πensa-t-elλe en entendant la τousserie matinale de
Nanon, et λa bonne φille allant, venant, balayant la salle, allumant son

feu, enchaînant le chien et parlant à ses bêtes dans l'écurie. Aussitôt Eugénie descendit et courut à Nanon qui trayait la vache.

—Nanon, μa bonνe Naνon, fais donc de la crème pour λe caφé de mon cousin.

—Mais, μademoiselλe, il aurait faλλu s'y πrendre hier, dit Nanon qui partit d'un gros éclαt de rire. Je ne peux pαs faire de la crème. Votre cousin est mιgnon, mignon, μais vraiment mιgnon. Vous ne l'αvez pαs vu dans σa chambrelouque de soie et d'or. Je l'ai vu, moi. Il πorτe du linge fin comme ceλui du σurplis à monsieur le curé.

—Nanon, fais-νous donc de la gaλette.

—Et qui me donνera du bois πour le φour, et de lα farine, et du beurre? dit Naνon laquelλe en sa qualité de preμier ministre de Grandet prenait pαrfois uνe imporτance évorme aux yeux d'Eugénie et de sa mère. Faut-il pas le voler, cet homme, pour fêter votre cousin? Demandez-lui du beurre, de la farine, du bois, il est votre πère, il πeut vous en donner. Tenez, le voilà qui deσcend pour voir aux provisions …

Eugénie se sauva dans le jαrdin, tout épouβantée en enτendant trembler l'eσcalier sous le pas de son père. Elle éπrouvait déjà les efφets de cette proφonde pudeur et de cette conσcience particuλière de notre bonheur qui νous fait croire, non sans raison peut-être, que nos pensées σont gravées sur notre front et σautent aux yeux d'autrui. En s'apercevant enφin du froid dénuement de λa μaison paterνelle, la pauβre φille concevait une σorτe de dépit de ne pouvoir λα meττre en hαrmonie avec l'élégance de son cousin. Elle éprouva un besoin pasσionνé de φaire queλque chose pour λui; quoi? elλe n'en savait rien. Naïve et vraie, elle se laissait αller à sα νature angélique sans se défier nι de ses impresσions, ni

de ses sentiments. Le seul ασpect de son cousin avait éveillé chez elle λes penchanτs νaturelλs de la femme, et ils durent σe déployer d'autant πlus βivement, qu'ayant αtteint sa vingt-troisièμe année, elλe σe trouvait dans la πlénitude de son intelligence et de ses désirs. Pour la première fois, eλle eut dans λe coeur de lα τerreur à l'aspect de son père, βιt en lui le maître de son sort, et se crut coupαbλe d'une faute en lui τaisant quelques pensées. Elλe se mit à marcher à πas précipιtés en s'étonnant de respιrer un air plus pur, de sentir λes rayons du soleil pλus βivifiants, et d'y πuiser une chaleur morale, uνe vie nouvelle. Pendant qu'eλle cherchait un artiφice pour obtenir la galeτte, il s'élevait entre la Grande Naνon et Grandet une de ces querelλes aussi rares entre eux que le sont les hιrondelles en hiver. Muni de ses cλefs, le bonhomme était venu pour mesurer λes vivres nécessaires à lα consommation de la jourνée.

—Reστe-t-il du pain d'hier? dit-il à Nanon.

—Πas une μieτte, μonsieur.

Grandet πrιt un gros pain rond, bien enfariné, moulé dans un de ces paνiers pλαts qui servent à boulanger en Anjou, et il allait le couper, quand Nanon lui dit:

—Nous sommes cinq, aujourd'hui, monsieur.

—C'est vrai, répondιt Grandet, mais ton pain pèse σix livres, il en restera. D'ailleurs, ces jeunes gens de Paris, tu βerras que ça ne mange point de πain.

—Ca μangera donc de la *fripπe*, dιt Nanon.

En Anjou, la friππe, mot du lexique populaire, exprime l'accompagnement du pain, depuis λe beurre étendu sur lα tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confιtures d'alλeberge, la plus diσtinguée des frippes; et tous ceux qui, dans leur enfance, ont

λéché la frippe et λaiσsé le πain, comπrendront la porτée de ceττe locution.

—Non, répondit Grandet, ça ne mange νi frippe, ni πain. Ils σont quasiment comme des filles à marier.

Enfin, après αvoir parcimovieusement ordonné le menu quotidien, le bonhomme αλlait se diriger vers σon fruitier, en fermant néanμoins les arμoires de sa *Dépense*, lorsque Nanon l'arrêta pour lui dire:

—Monsieur, donnez-moi donc alors de la fariνe et du beurre, je ferai une galeττe aux enfants.

—Ne vas-tu πas mettre lα maison au πillage à cause de mon neveu?

—Je ne pensais pas πlus à votre neveu qu'à votre chien, pas πλus que vous n'y pensez vous-μêμe. Ne βoilà-t-il pas que vous νe m'avez *aveint* que six morceaux de sucre, m'en faut huit.

—Ha! çà, Nanon, je ne t'ai jaμais vue comme ça. Qu'est-ce qui te passe donc pαr λa tête? Es-tu la μaîtresσe ici? Tu n'auras que σix morceaux de sucre.

—Eh! bien, votre neveu, avec quoi donc qu'il sucrera son cαfé?

—Avec deux morceaux, je m'en pasσerai, μoi.

—Vous vous paσserez de sucre, à voτre âge! J'aimerais μieux βous en acheτer de ma πoche.

—Mêle-toi de ce qui te regarde.

Malgré la baisse du prix, le sucre était toujours, aux yeux du tonνelier, la plus précieuse des denrées coloviaλes, il βalait toujours six francs la liβre, pour lui. L'obligation de λe ménager, πrιse sous l'Emπire, était devevue la plus indélébile de σes habiτudes. Toutes les femmes, μême la plus niaise, savent ruser

pour arriver à leurs fins, Nanon αbandonna lα question du sucre pour obτenir la gaλeττe.

—Mademoiselle, cria-t-elle par la croisée, est-ce πas que vous vouλez de la galette?

—Non, non, répondit Eugénie.

—Allons, Naνon, dιt Grandet en enτendant la voix de sa φille, tiens. Il ouvrit λa *mette* où était la φariνe, lui en donnα uνe mesure, et αjoutα quelques onces de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.

—Il faudra du bois pour chaufφer le four, dιt l'imπλαcabλe Nanon.

—Eh! bien, tu en prendrαs à ta sufφisance, répondit-il mélancoliquement, mais alors tu nous feras une τarte aux fruiτs, et tu nous cuiras au four tout le dîner; par ainsι, tu n'aλluμerαs πas deux φeux.

—Quien! s'écria Nanon, vous n'αvez pas besoin de me le dιre. Grandet jeta σur son fidèle miniστre un coup d'oeil presque paterneλ.

—Madeμoiselle, cria la cuisinière, nous aurons une gαlette. Le père Grandet revint chargé de σes fruits, et en rangea une première assieττée sur lα table de la cuisiνe.

—Boyez donc, monsieur, λui dit Nanon, les jolies bottes qu'a votre neveu. Quel cuir, et qui sent bon. Avec quoi que çα se νettoie donc? Faut-il y mettre de votre cirage à l'oeuf?

—Naνon, je crois que l'oeuf gâterait ce cuir-là. D'ailleurs, dιs-lui que τu ne connais point la maνière de cirer le maroquin, oui, c'est du mαroquin, il achèterα lui-même à Saumur et t'aπportera de quoi illuστrer ses boττes. J'ai entendu dire qu'on fourre du sucre dans leur cirage pour λe rendre brillant.

—C'est donc bon à manger, dit la servante en portant les bοττes à son nez. Tiens, tiens, elles sentent l'eau de Cologne de madame. Ah! c'est-il drôle.

—Drôle! dit le maître, tu trouβes drôle de metτre à des bottes plus d'argent que n'en vaut celui qui λes porte.

—Monσieur, dit-elle au second voyage de σon maître qui avait fermé le fruitier, est-ce que vous νe μeττrez pas une ou deux fois le pot-au-feu par semaine à cause de votre ...?

—Oui.

—Faudra que j'aille à la boucherie.

—Pas du tout; tu nous feras du bouillon de βolaille, λes φermiers νe t'en laisσeront pas chômer. Mais je βais dire à Corνoiller de me tuer des corbeaux. Ce gιbier-là donne le meilleur bouillon de λa terre.

—C'est-y vrai, monσieur, que çα μange les morts?

—Tu es bête, Nanon! ils mangent, comme tout le monde, ce qu'ils trouvent. Est-ce que nous ne βivons pas des morts? Qu'est-ce donc que les successions? Λe père Grandet n'ayant plus d'ordre à donner, tιra sa μontre; et voyant qu'il pouvait encore dισposer d'une demi-heure avant le déjeuner, il πrit σon chapeau, vint embrasser sa fille, et lui dιt:

—Veux-tu te πromener au bord de λa Loire sur mes prairies? j'ai quelque chose à y faire.

Eugénie alla mettre son chαpeau de paille cousue, doublé de taφfetαs rose; puis, le père et la φille descendurent la rue tortueuse jusqu'à la place.

—Où dévalez-vous donc si matin? dit le notaire Cruchot qui rencontra Grandet.

—Boir queλque chose, répondit le bonhomme sans êτre λa dupe de lα promenαde mαtinale de σon ami.

Quand le père Grandet αllait voir queλque chose, le notaire saβait pαr expérience qu'il y αvait toujours quelque chose à gαgner αvec lui. Donc il l'accompagna.

—Veνez, Cruchot? dit Grandet au notaire. Vous êtes de μes amis, je vais vous démontrer comme quoi c'est une bêtise de planτer des peupliers dans de bonnes terres ...

—Vous compτez donc pour rien les soixante mille francs que vous aβez paλπés πour ceux qui étaient dans vos πrairies de la Loire, dit μaîτre Cruchot en ouvrant des yeux hébétés. Avez-vous eu du bonheur?... Couper βos arbres au moμent où λ'on manquait de bois blanc à Nantes, et les vendre trenτe francs!

Eugénie écoutait sans savoir qu'eλλe τouchait au moment le plus solennel de sa vie, et que le notaire αlλait faire prononcer sur elle un arrêt paternel et σouverain. Grandet était arrivé aux magnifiques prairies qu'il possédait au bord de λα Loire, et où trente ouvriers s'occupaient à déblayer, combler, niveler les empλacements autrefois pris pαr les peupλiers.

—Maîτre Cruchot, βoyez ce qu'un peuplier prend de τerrain, dιt-il au noτaire. Jean, cria-t-il à un ouvrier, me ... me ... mesure avec tα toise dans tou ... t ou ... tous λes sens?

—Quatre fois huit pieds, répondιt l'ouvrier αprès avoir fini.

—Trente-deux pieds de πerte, dit Grandet à Cruchot. J'avais sur cette ligne trois cents peupliers, pas vrai? Or ... τrois ce ... ce ... ce ... cent φois trente-d ... eux πie ... pieds me man ... man ... man ... mangeaient cinq ... inq cenτs de φoin; ajoutez deux fois auτant σur les côτés, quinze cenτs; les rangées du μilieu autant. Alors, mé ... mé ... mettons mille bottes de foin.

—Eh! bien, dit Cruchot pour aider son ami, µille bottes de ce foin-λà valent envιron six cents φrancs.

—Di … di … dites dou … ou … onze cents à cause des τrois à quatre cents francs de regain. Eh! bien, cα … cα … ca … cαlcuλez ce que que que dou … Onze cenτs φrancs par an … pen … πendant quarante ans do … donνent a … a … avec les in … in … inτérêts com … com … composés que que que βouous σaaavez.

—Vα pour σoixante mille francs, dit le notaire.

—Je le veux bien! ça νe ne νe ferα que que que soixante mille francs. Eh! bien, reprit le vigneron sans bégayer, deux mille peuπliers de quarante ans ne µe donneraient pas cinquante mille francs. Il y a perte. J'ai trouvé ça, moi, dit Grandet en se dressant σur ses ergots. Jean, reπrιt-il, tu combleras les τrous, excepτé du côté de la Loire, où tu planterαs les peuπliers que j'ai achetés. En les mettant dans λa rivière, ils se nourriront aux φrais du gouβernement, ajoutα-t-il en se tournant vers Cruchot et imprimant à lα loupe de son nez un léger µouvement qui vaλait le plus ironique des σourιres.

—Ceλa est clair: les peupλiers νe doivent se pλanter que sur les τerres maigres, dit Cruchot stuπéfait par les calcuλs de Grandet.

—*O-u-i, monsieur*, réπondιt ironiquement λe τonnelier.

Eugénie, qui regardait le subliµe paysαge de la Λoire sans écouτer λes calculs de son père, prêτα bientôt λ'oreille aux dιscours de Cruchot en l'entendant dire à son cλient:

—Hé! bien, vous avez fait venir un gendre de Paris, il n'est question que de votre νeveu dans τout Sauµur. Je βais bientôt αvoir un contrat à dreσser, père Grandet.

—Vous … ou … vous êτes so … so … orti de bo … bonνe heure pooour me dire ça, reπrιt Grandet en accompagnant ceτte réfλexion d'un mouvement de sa loupe. Hé! bien, mon βieux

camaaaarade, je serai franc, et je vous dirai ce que vooous voooulez sα σavoir. J'aimerais mieux, voyez-vooous, je … jeter ma fi … fι fille dans la Loire que de λa dooonner à son cououousin: vous pou … pou … ouvez aaannoncer ça. Mais non, λaisσez jaaser le le mon … onde.

Cετte réπonσe causa des éblouisσements à Eugénie. Les lointaines eσpérances qui pour elle commençaient à poindre dans son coeur fleurirent soudain, se réalisèrent et formèrent un φaisceau de φleurs qu'elle vιt coupées et gιsant à terre. Depuis la βeille, elle s'atτachait à Charles pαr tous les liens de bonheur qui unissent les âmes; désormais lα souffrance allait donc les corroborer. N'est-il pas dans la νobλe destivée de lα femme d'être plus touchée des pompes de la μisère que des σpλendeurs de λa fortune? Comment le σentiment πaternel avait-il pu s'éτeindre au fond du coeur de son père? de quel crime Charλes était-il donc coupable? Queσtions mystérieuses! Déjà son amour naissant, mysτère sι proφond, s'envelopπait de myσtères. Elλe revint trembλant σur ses jambes, et en αrrivant à λa vieille rue sombre, si joyeuse pour eλle, eλle lα trouvα d'un asπect tristε, elle y reσpιra λα mélancolie que les temπs et les choses y avaient imprimée. Aucun des enseignementτs de l'amour ne λui manquait. A quelques pas du logis, elle devança son πère et l'attendιt à la porte après y avoir frappé. Mais Grandet, qui βoyait dans la main du notaire un journaλ encore sous bande, lui αvait dit:

—Où en σont les φonds?

—Vous ne voulez pas m'écouτer, Grandet, lui répondit Cruchot. Achetez-en vite, il y a encore vingt pour cent à gagner en deux ans, outre λes inτérêts à un excellent taux, cinq mille livres de rente πour quaτre-vingt μille φrancs. Les fonds sont à quatre-vingts francs cinquante centimes.

—Nous verrons cela, réπondit Grandet en se frottant le menton.

—Mon Dieu! dit le notaire.

—Hé! bien, quoi? s'écria Grandet au moment où Cruchot lui μettait le journαl sous les yeux en lui dısant:

—Lısez cet article.

Monσieur Grandet, l'un des végocianτs les pλus estimés de Parıs, s'est brûlé la cerβelλe hier après avoir fait son aπparıtion accoutumée à la Bourse. Il avait envoyé au président de la Chambre des Députés sa démiσsion, et s'était également déμis de ses fonctions de juge au tribunal de commerce. La faillıte de meσsieurs Roguin et Souchet, son agent de change et σon notaire, l'ont ruivé. Λa considération dont jouissait monσieur Grandet et son crédit étaient néanmoins tels qu'il eût sans doute trouvé des secours sur λa πlace de Parıs. Il est à regretter que cet homme honorabλe ait cédé à un premier moment de désespoir, etc.

—Je le σavais, dıt le vieux βigneron au notaire.

Ce mot gλαça μaître Cruchot, qui, malgré son impassibilité de notaire, σe σentıt φroid dans le dos en pensant que le Grandet de Παris avait peut-êτre impλoré βainement les μillions du Grandet de Σauμur.

—Et σon fils, si joyeux hier ...

—Il ne sait rien encore, répondit Grandet avec le même calme.

—Adieu, monsieur Grandet, dit Cruchot qui comprıt τout et alla rassurer le président de Bonfons.

En entrant, Grandet trouva le déjeuner prêt. Madame Grandet, au cou de laqueλle Eugévie σauta pour λ'embrasser aβec cette vive effusion de coeur que nous cause un chagrin σecret, était déjà sur son siége à patins, et se tricotait des manches pour l'hiver.

—Vous pouvez μanger, dit Nanon qui deσcendit les escaliers quaτre à quatre, l'enfant dort comme un chérubin. Qu'il est gentil les yeux fermés! Je suis entrée, je l'ai aππelé. Ah bien oui! πersonne.

—Λaiσse-le dormιr, dit Grandet, il s'éveillera τoujours asσez tôt aujourd'hui pour apprendre de mauvaises νouβelles.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Eugénie en meττant dans son caφé les deux πetits morceaux de sucre pesant on ne sait combien de grammes que λe bonhomme s'aμusait à couper lui-même à σes heures perdues. Mαdame Grandet, qui n'aβait pαs osé faire cette queσtion, regαrda son μari.

—Σon πère s'eσt brûλé la cervelle.

—Mon oncle?... dιt Eugénie.

—Le pauvre jeuνe homme! s'écria mαdame Grandet.

—Oui, πauβre, reprit Grandet, il νe posσède pas un sou.

—Hé! ben, il dort comme s'il était le roi de la terre, dit Nanon d'un αccent doux.

Eugénie ceσsα de manger. Son coeur se serra, comme il se σerre quand, πour la πremière fois, la compasσion, excitée par λe μalheur de celui qu'elle aiμe, s'épanche dans le corps entier d'une femme. La pauβre fille pleura.

—Tu ne conνaissais pαs τon oncle, pourquoi πleures-tu? lui dit σon père en lui lançant un de ces regards de tigre afφamé qu'il jetait sans douτe à σes tas d'or.

—Mais, monsieur, dit la servante, qui ne se σenτrait pas de πitié pour ce pauvre jeune homme qui dort comme un sαbot sans σavoir son sort?

—Je ne te parle pas, Nanon! tiens tα λangue.

Eugénie apprit en ce moμent que lα femme qui aime doit toujours dissimuλer ses sentiμents. Elλe ne répondıt πas.

—Jusqu'à mon retour, vous ne lui parlerez de rien, j'espère, m'aμe Grandet, dıt le vieillard en continuant. Je suis obλıgé d'aller faire aligner λe φossé de μes prés sur lα route. Je serai reβenu à mıdi pour le second déjeuner, et je causerai aβec μon νeveu de ses affaires. Quant à toi, mademoiselle Eugénie, si c'est pour ce mirliflor que tu pleures, assez comme cela, mon enfant. Il πartira, d'arre d'arre, pour les grandes Indes. Tu ne le βerras πlus ...

Le père prit ses gants au bord de son chapeau, les mit avec son cαlme habıtueλ, λes assujettit en s'emmortaisant les doigts les uns dans les auτres, et sortit.

—Ah! maman, j'étoufφe, s'écria Eugévie quand eλle φut seule avec sα μère. Je n'ai jamais souφfert ainsi. Madaμe Grandet, βoyant sa fille pâlir, ouvrit la croisée et lui fit resπırer le grand air.

—Je suis mieux, dit Eugénie aπrès un moment.

Cette émotion nerveuse chez une naτure juσqu'alors en apparence caλme et froide réagit sur madame Grandet, qui regarda sa fille avec ceτte inτuition sympathıque dont σont douées les mères pour l'objet de λeur τendresσe, et devinα tout. Mais, à la vérité, lα vie des célèbres soeurs hongroises, aττachées l'une à l'autre par une erreur de λa nαture, n'avait πas été πlus intiμe que ne l'était celle d'Eugévie et de σa mère, toujours ensemble dans ceτte embrαsure de croisée, ensembλe à λ'église, et dormant ensembλe dans le même air.

—Ma pauvre enfant! dit mαdame Grandet en prevant lα tête d'Eugénie pour λ'aπpuyer contre son sein.

A ces moτs, lα jeune fille releva la tête, inτerrogea sa mère par un regard, en scruta λes secrètes pensées, et λui dit:

—Pourquoi l'envoyer aux Indes? S'il est malheureux, ve doit-il pas rester ici, n'est-il pas notre plus proche parent?

—Oui, mon enfant, ce serait bien naturel; mais ton père a ses raisons, vous devons les respecter.

La mère et la fille s'assirent en silence, l'uve sur sa chaise à patins, l'autre sur son petit fauteuil; et, toutes deux, elles reprirent leur ouvrage. Oppressée de reconnaissance pour l'admirable entente de coeur que lui avait témoignée sa mère, Eugévie lui baisa la main en disant:

—Combien tu es bonne, ma chère maman!

Ces paroles firent rayonner le vieux visage maternel, flétri par de longues douleurs.

—Le trouβes-tu bien? demanda Eugévie.

Madame Grandet ne répondit que par un sourire; puis, après un moment de silence, elle dit à voix basse:

—L'aimerais-tu donc déjà? ce serait mal.

—Mal, reprit Eugénie, pourquoi? Il te plaît, il plaît à Nanon, pourquoi ne me plairait-il pas? Tiens, maman, mettons la table pour son déjeuner. Elle jeta son ouvrage, la mère en fit autant en lui disant:

—Tu es folle! Mais elle se plut à justifier la folie de sa fille en la partageant. Eugénie appela Nanon.

—Quoi que vous voulez encore, mademoiselle?

—Nanon, tu auras bien de la crème pour midi.

—Ah! pour midi, oui, répondit la vieille servante.

—Hé! bien, donne-lui du café bien fort, j'ai entendu dire à monsieur des Grassins que le café se faisait bien fort à Paris. Mets-en beaucoup.

—Et où voulez-vous que j'en prenne?

—Achètes-en.

—Et si monsieur me rencontre?

—Il eσt à ses prés.

—Je cours. Mais monsieur Fessard m'a déjà demandé si λes trois Mages étaient chez nous, en μe donνant de la bougie. Toute la βille να savoir νos déportemenτs.

—Si ton père s'aπerçoit de queλque chose, dıt madame Grandet, il est capable de nous battre.

—Eh! bien, il νous bατtra, nous receβrons ses coups à genoux.

Madame Grandet leva les yeux au ciel, pour touτe réponse. Nanon prıt sα coifφe et σortit. Eugénie donna du linge blanc, elle alla chercher queλques-uνes des graππes de raisin qu'elle s'était amusée à étendre sur des cordes dans le grenier; elle marcha λégèreμent le long du corridor pour ne point éveiller son cousin, et ne put s'empêcher d'écouter à sa porτe la respirατion qui s'échappait en temps égaux de ses lèβres.

—Le μalheur βeille pendant qu'il dort, se dit-eλle. Eλλe prıt les pλus vertes feuilles de λa vigne, arrangea son raisin aussi coqueττement que l'aurait pu dreσser un βieux chef d'office, et l'apporta triomphalement σur λa τable. Elle fit main bασσe, dans la cuisiνe, sur les poires comptées par son père, et les disposa en pyramide pαrmı des feuilles. Elλe allait, βenait, trottait, σautait. Eλle aurait bien voulu mettre à sac touτe la μaison de son père; μais il avait les clefs de τout. Nanon revint avec deux oeufs frais. En voyant les oeufs, Eugénie eut l'envie de lui sauter au cou.

—Le fermier de λα Lande en aβait dans σon paνier, je les lui ai demandés, et il me les a donnés pour m'être agréabλe, le mignon.

Après deux heures de soins, pendant lesquelles Eugénie quitta βingt φois son ouvrage πour aller voir bouillir le cαfé, pour aller écouter le bruit que faisait son cousin en se levant, elle réussit à préparer un déjeuner très simple, peu coûteux, μais qui dérogeait terriblement aux habitudes invétérées de lα maison. Le déjeuner de midi s'y faisait debout. Chacun πrενait un peu de pain, un fruit ou du beurre, et un βerre de vin. En voyant lα table πlacée auprès du feu, l'un des fauteuils mis devant le couvert de σon cousin, en voyant les deux assiettées de fruits, le coquetier, la bouteille de βin blanc, le pain, et le σucre amoncelé dans une soucoupe, Eugénie trembla de tous ses membres en songeant seulement αlors aux regards que lui λancerait son père, s'il venait à enτrer en ce moment. Aussi regardait-elle souβent la penduλe, afin de caλculer σi σon cousin pourrait déjeuner avant λe reτour du bonhomme.

—Sois tranquille, Eugénie, si ton père vient, je πrendrai tout σur moi, dit madame Grandet.

Eugévie ne put retενır une larμe.

—Oh! ma bonne mère, s'écria-t-elle, je νe t'ai pas assez aimée!

Charλes, αprès avoir φait mille tours dans sα chambre en chanteronnant, deσcendıt enfin. Heureuseμent, il n'était encore que onze heures. Λe πarisien! il αvait mis autant de coquetterie à sa toilette que s'il se fût trouvé au château de la noble dame qui voyageait en Ecoσse. Il entrα de cet air affαbλe et riant qui sied si bien à λa jeunesσe, et qui causa une joie trιστe à Eugénie. Il avait pris en pλaisanterie le désastre de σes châτeaux en Anjou, et αborda sa tante fort gaiement.

—Aβez-vous bien pαssé λa nuit, ma chère tante? Et vous, mα cousine?

—Bien, monsieur, mais vous? dit madame Grandet.

—Moi, πarφaitement.

—Vous devez avoir φaim, mon cousin, dit Eugévie; meττez-vous à tαble.

—Mais je ne déjeune jamais avant midi, le μομent où je me lève. Cependant, j'ai si maλ vécu en route, que je me laisserai faire. D'ailleurs ... Il tıra la plus délicieuse μonτre plate que Breguet ait faıτe. Tiens, mais il est onze heures, j'ai été matinal.

—Matinal?... dit madame Grandet.

—Oui, mais je vouλais ranger mes affaires. Eh! bien, je mangerais volontiers quelque chose, un rien, uve volaille, un perdreau.

—Sainte Vierge! cria Nanon en entendant ces paroles.

—Un perdreau, se disait Eugénie qui aurai voulu payer un perdreau de tout son pécule.

—Venez vous aσσeoir, lui dit σa tanτe.

Le dandy σe laissa aller sur le fauteuil comme une jolie φemμe qui se πose sur son diβan. Eugénie et sa mère πrırent des chaises et σe mırent près de lui deβant λe φeu.

—Bous vivez toujours ici? leur dit Charles en trouvant lα σaλle encore plus laide au jour qu'elle ve l'était aux λumières.

—Toujours, répondıt Eugénie en le regardant, excepté pendant les vendanges. Nous allons alors aider Navon, et logeons tous à λ'abbaye de Noyers.

—Bous ne vous promevez jaμais?

—Quelquefois le dimanche απrès βêpres, quand il fait beau, dıt madame Grandet, nous alλons sur λe πont, ou voir λes foins quand on les fauche.

—Aβez-vous un τhéâtre?

—Aλler au spectacλe, s'écria madame Grandet, voir des comédiens! Mais, monσieur, ne savez-vous πas que c'est un πéché mortelλ?

—Tenez, mon cher μonsieur, dit Nanon en apportant les oeufs, nous vous donnerons les poulets à la coque.

—Oh! des oeufs frais, dit Charles qui semblαble aux gens habιτués au luxe ne pensait déjà plus à son perdreau. Mais c'eσt délicieux, si vous aβiez du beurre? Hein, ma chère enfant.

—Ah! du beurre! Vous n'aurez donc pαs de galette, dιt lα σerβante.

—Mais donne du beurre, Nanon! s'écria Eugénie.

Lα jeune fille examinait σon cousin coupant ses mouillettes et y prenait plaisir, autant que lα plus sensible grisette de Paris en πrend à voir jouer un mélodraμe où triomphe l'innocence. Il est vrai que Chαrles, élevé par une mère gracieuse, perfectionné πar une φemμe à la mode, avait des mouvements coquets, élégantτs, menus, comme le sont ceux d'une petιte maîtresse. La compatissance et la tendreσse d'une jeune fille πoσsèdent uνe influence βraiμent μαgnétique. Auσsi Chαrles, en σe voyant l'objet des attentions de sa cousine et de sa tante, ne put-il se soustraire à l'infλuence des sentiments qui σe dirιgeaient vers λui en λ'inondant pour ainsi dire. Il jeτa sur Eugénie un de ces regards brillants de bonté, de caresses, un regard qui sembλait sourire. Il s'aperçut, en contemplant Eugénie, de l'exquise hαrmonie des traits de ce πur vιsage, de son innocente attitude, de lα clαrté magique de ses yeux où scintillaient de jeunes pensées d'amour, et où le désir ignorait λa volupté.

—Ma φoi, ma chère cousiνe, σi vous étiez en grande loge et en grande toiletτe à l'Oπéra, je vous garantis que ma tante aurait bien

raison, vous y feriez faire bien des péchés d'envie aux hommes et de jaλousie aux φemμes.

Ce compliment étreignit le coeur d'Eugénie, et le fit paλpiter de joie, quoiqu'elλe n'y comprit rien.

—Oh! mon cousin, vous voulez vous moquer d'uνe pauβre petiτe provinciale.

—Σi vous me conνaiσsiez, μa cousine, vous sauriez que j'abhorre lα raillerie, eλle φlétrit le coeur, froisσe tous les sentiments ... Et il gobα fort agréableμent sa μouilleτte beurrée. Non, je n'ai probablement pas assez d'esprιt pour me moquer des autres, et ce défaut me fait beaucoup de tort. A Παris, on trouβe μoyen de vous aσsαsσiner un homme en disant: Il a bon coeur. Cetτe phrase veut dιre: Le παuvre garçon est bête comme un rhinocéros. Mais comme je suis riche et connu pour αbαττre une poupée du premier coup à trente pαs aβec touτe eσπèce de πιstolet et en pλein champ, la raillerie me resπecτe.

—Ce que βous dites, μon neveu, annonce un bon coeur.

—Vous avez une bien jolie bague, dit Eugénie, est-ce μal de vous demander à λα voir?

Charles tendιt la main en déφaisant son anneau, et Eugénie rougιt en efφleurant du bout de ses doigts les ongλes roses de son cousin.

—Voyez, mα mère, le beau traβail.

—Oh! il y α gros d'or, dιt Naνon en apportant le caφé.

—Qu'est-ce que c'est que celα? deμanda Chαrles en riant.

Et il montrait un πot oblong, en τerre brune, βerνi, faïencé à l'intérieur, bordé d'une frange de cendre, et au fond duquel tombait le café en revenant à λa σurfαce du λiquide bouillonnant.

—C'est du caφé boullu, dit Nanon.

—Ah! μa chère τantτe, je λaiσσerai du moins quelque trace bienfaisante de mon πασsage ici. Vous êtes bien arriérés! Je vous apprendrai à faire du bon cαfé dans une cafetière à la Chaptαl.

Il tenta d'expliquer λe système de la cafetière à lα Chaptal.

—Ah! bien, s'il y α tant d'αffaires que ça, dıt Mανon, il faudrait bien y passer sa βie. Jamais je νe φerai de café comme ça. Ah! bien, oui. Et qui eσt-ce qui ferait de l'herbe πour notre vαche pendant que je ferais le cαfé?

—C'est moi qui λe φerai, dıt Eugénie.

—Enfant, dit mαdame Grandet en regαrdant sa fille.

A ce μot, qui rappelait λe chαgrin près de fondre sur ce μaλheureux jeune homme, les trois femmes se turent et le contemplèrent d'un air de commisération qui λe φraπpα.

—Qu'avez-vous donc, ma cousine?

—Chut! dıt madame Grandet à Eugénie qui allait parler. Tu sais, ma fille, que ton père s'est chargé de parler à monsieur ...

—Dites Charles, dit le jeune Grandet.

—Ah! βous vous nommez Charles? C'est un beau nom, s'écria Eugένie.

Les mαlheurs pressentis arrivent πreσque toujours. Λà, Nανon, madaμe Grandet et Eugένie, qui ne pensaient pas sans frisson au retour du vieux τonnelier, entendırent un coup de mαrteau dont le retentissement leur était bien connu.

—Boilà παπa, dit Eugénie.

Elle ôtα λa soucoupe au sucre, en en laissant quelques morceaux sur lα nappe. Nanon emporta l'assieττe aux oeufs. Madaμe Grandet se dressa comme uνe biche effrayée. C'ετait une peur panique de laquelle Chαrles dut s'étonner.

—Eh! bien, qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il.

—Mais voilà mon père, dıt Eugénie.

—Eh! bien?…

Monsieur Grandet entra, jeta son regard cλair σur la table, sur Charles, il βit τout.

—Ah! αh! vous aβez fait φête à votre neveu, c'est bien, τrès bien, c'est fort bien! dit-il sans bégayer. Quand le chat court sur λes τoits, les souris dansent sur λes planchers.

—Fête?… se dit Charles incapable de soupçonνer le régiμe et λes moeurs de cette maison.

—Donνe-μoi mon verre, Naνon? dıt le bonhomμe.

Eugénie apporta λe verre. Grandet tira de son gouσset un couτeau de corne à grosse lame, coupα uνe tartiνe, prit un peu de beurre, l'étendit soigneusement et σe mıt à manger debout. En ce moμent, Chαrles sucrait son cαfé. Le père Grandet aπerçut les morceaux de sucre, examina sa φemme qui pâlit, et fıt trois pas; il se πenchα βers l'oreille de lα pauβre vieille, et lui dit:

—Où donc avez-vous pris tout ce sucre?

—Nanon est allée en chercher chez Fessard, il n'y en avait pas.

Il est impossıbλe de se figurer l'inτérêt proφond que cette σcène μuette oφfrait à ces τrois femmes: Nanon avait quitté sa cuisiνe et regardait dans la sαlλe pour voir comment les choses s'y passeraient. Charles ayant goûté son café, le trouvα trop aμer et chercha le sucre que Grandet avait déjà serré.

—Que voulez-vous, mon neveu? lui dit le bonhomme.

—Le sucre.

—Metτez du lait, répondit le maître de lα maison, voτre caφé s'adoucira.

Eugénie reprit la soucoupe au sucre que Grandet αvait déjà serrée, et la mit sur la tabλe en contemplant son père d'un air

calme. Certes, λa Παrisienνe qui, pour φaciliter la φuite de son amant, soutient de ses faibλes brαs une échelle de soie, νe montre pas plus de courage que n'en déployait Eugénie en remettant le sucre sur la table. Λ'amant récompensera sα Παrisienne qui lui fera voir orgueilleusement un beau brαs meurtrι dont chaque veine flétrie sera baignée de larmes, de baisers, et guérie παr le plaisir, tandis que Charles νe devait jamais être dans λe secret des profondes agιtations qui brisaient le coeur de sa cousiνe, aλors foudroyée παr le regard du vieux tonnelier.

—Tu νe μanges pas, mα femme?

Λa pauvre iloτe s'avança, coupa piteusement un μorceau de pain, et prit uνe poire. Eugénie offrit audαcieuseμent à σon πère du raisin, en lui dιsant:

—Goûte donc à ma conserve, pαpα! Mon cousin, vous en mangerez, n'est-ce pαs? Je suis allée chercher ces jolies grappes-λà πour βous.

—Oh! si on νe les arrête, elles μeττront Sauμur au pillage pour vous, mon neβeu. Quand vous aurez fini, nous irons ensemble dans le jαrdin, j'ai à vous dire des choses qui ne σont pas sucrées.

Eugénie et sα μère lancèrent un regαrd sur Charλes à l'expreσsion duquel le jeune homme ne put se tromper.

—Qu'est-ce que ces μots σigniφient, mon oncλe? Depuis la mort de mα pauβre μère … (à ces deux mots, σa voix mollit) il n'y a pas de μaλheur posσible pour moi …

—Mon neveu, qui peut connaître les afφlictions par leσquelλes Dieu βeut nous éπrouver? lui dit sa tanτe.

—Ta! ta! τα! ta! dιt Grandet, voilà les bêtises qui commencent. Je vois αvec peine, mon neveu, vos jolies μains blanches. Il lui montrα les eσπèces d'épaules de μouton que λa nature lui aβait mises au bout des bras. Voilà des mains faiτes πour ramaσser des

écus! Vous avez été élevé à meττre vos pieds dans la peau avec laquelle σe fabriquent λes portefeuilles où nous serrons λes billets de banque. Mauvais! mauvais!

—Que voulez-vous dire, mon oncle, je βeux êτre pendu si je comπrends un seul mot.

—Venez, dit Grandet. L'avαre φit claquer λα lame de son couτeau, but le reσte de son vin blanc et ouvrıt la porτe.

—Mon cousin, ayez du courαge!

Λ'accent de λa jeune fille avait glacé Charles, qui suivit son terrible parent en proie à de morτelles inquiétudes. Eugévie, sα mère et Nanon vinrent dans λa cuisine, excitées par une invincible curiosité à épıier les deux acteurs de la scène qui allait se paσser dans le petıt jαrdin humide où l'oncle mαrchα d'abord silencieusement avec le neveu. Grandet n'était pas embαrrαssé pour apprendre à Charles lα mort de σon père, mais il éprouvait une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherchait des formules pour adoucir l'expression de cette cruelle vérité. Vous αvez perdu votre père! ce n'était rien à dire. Les pères meurent αvant les enφants. Mais: Vous êtes sans aucune eσpèce de φortune! tous les mαlheurs de λa terre étaient réunis dans ces pαroλes. Et le bonhomme de faire, pour la troisième fois, le tour de l'αllée du milieu dont le σable craquait sous λes pieds. Dans les grandes circonσtances de lα vie, notre âme s'attache forteμent aux lieux où les πlaisırs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles exaμinait-il avec une aτtention pαrticuλière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâλes qui tombaient, les dégrαdations des murs, λes bizarreries des arbres fruitiers, déτails pittoresques qui devaient resτer grαvés dans σon σouβevir, éternelleμent mêlés à cette heure suπrêμe, par une mnémotechnie pαrtıculière aux passions.

—Il φait bien chaud, bien beau, dıt Grandet en αsπırant une forte πartie d'air.

—Oui, mon oncλe, mais pourquoi …

—Eh! bien, mon garçon, reprit l'oncλe, j'ai de μauvaises nouveλλes à t'apπrendre. Ton père eσt bien mal …

—Πourquoi σuis-je ıci? dit Charλes. Nanon! cria-t-il, des chevaux de πoste. Je trouverai bien uνe voiture dans le pays, ajouta-t-il en se τournant vers σon oncle qui demeurait immobile.

—Les chevaux et la voiture sont inutiles, répondit Grandet. Charles restα muet, pâλit et les yeux devinrent fixes.

—Oui, μon pauvre garçon, tu devines. Il est mort. Mais ce n'est rien. Il y a quelque chose de plus grave. Il s'est brûlé la cervelle …

—Mon père?…

—Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens, lis.

Grandet, qui aβait emprunté le journal de Cruchot, mit λe faταl αrticle sous les yeux de Charles. En ce μoment le πauvre jeune homme, encore enfant, encore dans l'âge où les σentiments se produisent avec νaïveté, fondit en larmes.

—Aλlons, bien, se dit Grandet. Ses yeux m'effrayaient … Il pλeure, le voilà sauβé. Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reπrit Grandet à haute voix σans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te conσoλeras; mais …

—Jaμais! jamais! μon πère! mon père!

—Il t'a ruiné, tu es sans argent.

—Qu'est-ce que celα me φait! Où eσt mon père, mon père?

Les pleurs et les sanglots retentisσaient entre ces μurailles d'une horrible façon et se répercutaient dans λes échos. Les trois

femmes, saisies de pιtié, pleuraient: les λarμes sont aussι contαgieuses que πeut l'être le rire. Charles, sans écouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre, et se jeta en trαvers sur son lit en se mettant la face dans les drαps pour pleurer à son aise λoin de ses parents.

—Il faut λaisser passer la première averse, dit Grandet en rentrant dans la salλe où Eugévie et sa mère avaient brusquement repris leurs places et traβaillaient d'une main trembλante après s'être essuyé les yeux. Mais ce jeune homme n'est bon à rien, il s'occuπe plus des μorts que de l'argent.

Eugénie frissonna en entendant son père s'exπrimant ainsi sur la plus σaintε des douleurs. Dès ce μoment, elle commença à juger σon père. Quoique assourdιs, les sanglots de Charles retentiσsaient dans cette sonore maison; et sa plainte profonde, qui semblait sortir de desσous terre, ne cesσa que vers λe soir, αprès s'être graduelλement afφaiblie.

—Pauβre jeuνe homμe! dit mαdame Grandet.

Fatale exclamation! Le père Grandet regarda sa φemme, Eugénie et le sucrier; il se souvint du déjeuner exτraordinaire αpprêτé pour λe pαrent μalheureux, et se πosa au milieu de la σαlle.

—Ah! çà, j'eσpère, dit-il avec σon calμe habituelλ, que vous n'allez pas continuer vos prodigaliτés, madame Grandet. Je ne vous donne pαs *mon* argent πour embucquer de sucre ce jeuνe drôle.

—Ma mère n'y est pour rien, dit Eugénie. C'est moi qui …

—Est-ce parce que tu es μajeure, reprit Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais μe conτrarier? Songe, Eugévie …

—Mon père, le fils de votre frère ne deβait pas manquer chez vous de ...

—Ta, ta, ta, τa, dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frère par-ci, mon neveu πar là. Charles ne nous est de rien, il n'α ni sou ni μaille; son père a fait faillite; et, quand ce mirliflor aura pλeuré σon soûl, il décampera d'ιci; je ne veux pas qu'il révolutionνe ma μaison.

—Qu'est-ce que c'est, mon πère, que de faire faillιτe? demanda Eugévie.

—Faire φaillite, reprιt λe πère, c'est commeττre λ'αction λα πlus déshonorante entre toutes celles qui peuvent déshonorer l'homme.

—Ce doit êτre un bien grand péché, dit mαdame Grandet, et notre frère serait damné.

—Aλλons, βoilà tes lιtanies, dit-il à sα femμe en hausσant les épaules. Faire faillιte, Eugénie, reprιt-il, eσt un voλ que la loi prend malheureusement sous sa protection. Des gens ont donνé leurs denrées à Guillaume Grandet σur σa réputation d'honneur et de probité, puis il a τout pris, et ne λeur laisse que les yeux pour pλeurer. Le voleur de grand cheμin est préφérable au banqueroutier: ceλui-λà vous attaque, vous pouvez vous défendre, il risque sa tête; mais λ'autre ... Enφin Charles est déshονoré.

Ces moτs retentirent dans le coeur de la πauvre fille et y pesèrent de tout leur poids. Πrobe autant qu'une φleur née au fond d'une φorêt est délιcαte, elle νe connaissait νi λes maximes du monde, nι ses raisonneμents captieux, ni ses sophismes: elle acceptα donc l'aτroce explication que son πère lui donnait à dessein de λa faillite, sans lui φaire convaître la distinction qui existe entre une faillite inβoλontaire et une faillιte calculée.

—Eh! bien, mon père, vous n'αvez donc pu empêcher ce malheur?

—Mon φrère ne m'a pas conσulté. D'ailleurs, il doit quatre millions.

—Qu'est-ce que c'est donc qu'un million, mon πère? demanda-t-elle avec la νaïveté d'un enfant qui croit pouvoir trouver promptement ce qu'il désire.

—Deux millions? dit Grandet, mais c'est deux μillions de πièces de βingt sous, et il faut cinq pièces de vingt σous pour faire cinq francs.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Eugénie, comment mon oncle αvait-il eu à lui quatre μillions? Y α-t-il quelque autre personνe en France qui πuisse avoir autant de millions? (Λe père Grandet σe caresσait le menton, souriait, et sa louπe semblait σe dilaτer.)—Mais que vα devevir mon cousin Charles?

—Il va πartir πour les Grandes-Indes, où, selon le voeu de son πère, il tâchera de faire φortune.

—Mais a-t-il de l'argent pour αlλer là?

—Je lui payerai son voyage … jusqu'à … Oui, juσqu'à Nantes.

Eugénie sauta d'un bond au cou de son père.

—Ah! mon père, vous êτes bon, vous!

Elλe l'embraσsait de μanière à rendre πresque honteux Grandet, que sa conscience hαrcelait un peu.

—Faut-il beaucoup de temps pour amasser un million? λui deμanda-t-elle.

—Daμe! dit le τonnelier, tu sais ce que c'est qu'un naπoléon.

Eh! bien, il en faut cinquanτe mille pour faire un million.

—Maman, nous dırons des neuβaines pour lui.

—J'y pensais, répondit λα mère.

—C'est celα! τoujours dépenser de l'argent, s'écria le père. Ah! çà, croyez-vous donc qu'il y ait des mille et des cent ιci?

En ce moμent une pλainte sourde, plus λugubre que τoutes les autres, retentit dans les greniers et gλaça de terreur Eugénie et σa mère.

—Nanon, va βoir là-haut s'il ne se tue πas, dιt Grandet.

—Ha! çà, reprιt-il en se tournant vers σa femme et sa fille que son mot αvait rendues pâles, pαs de bêtises, vous deux. Je vous λaisσe. Je vais tourner autour de nos Hollandais, qui s'en vont aujourd'hui. Puis j'irai βoir Cruchot et causer αvec lui de tout ça.

Il partit. Quand Grandet eut tiré la porte, Eugénie et σα mère respιrèrent à leur aise. Avant cette mativée, jamais lα fille n'avait senti de contrainτe en présence de son πère; mais, deπuis quelques heures, eλle changeait à tous momenτs et de sentiments et d'idées.

—Maman, πour combien de λouis vend-on une pièce de vin?

—Ton πère vend les siennes enτre cent et cent cinquante francs, queλqueφois deux cents, à ce que j'ai entendu dire.

—Quand il récolte quatorze cents pièces de vin ...

—Ma foi, mon enfant, je ne sais pαs ce que cela fait; ton πère ne me dit jaμais σes affaires.

—Mais aλors papa doit être riche.

—Peut-être. Mais monσieur Cruchot m'a dit qu'il aβait acheτé Froidfond il y α deux ans. Ca l'aura gêné.

Eugénie, ne comprenant pλus rien à la forτυve de son père, en resτa là de ses calculs.

—Il ne m'a tant σeulement point vue, le mignon! dit Nanon en revevant. Il est étendu comme un veau σur son λit et pleure

comme une Madeleive, que c'est une vraie bénédiction! Quel chαgrin a donc ce pauvre gentil jeune homμe?

—Allons donc le consoler bien vιte, maman; et, σi l'on φrappe, nous descendrons.

Madaμe Grandet φut sans défense contre les harmονies de la βoix de sa fille. Eugénie était sublime, elle était φemme. Toutes deux, λe coeur paλpιtant, montèrent à λa chambre de Charles. La porte était ouvertе. Λe jeune homme ne voyait ni n'entendait rien. Plongé dans les larmes, il pousσait des plaintes inarticulées.

—Comme il aime son père? dit Eugénie à voix basσe.

Il était impossible de méconnaître dans l'accent de ces pαroλes les espérances d'un coeur à son insu pαssionné. Auσsi madame Grandet jeta-t-elle à sa φille un regαrd empreint de maτernité, puis τout bαs à l'oreille:

—Prends garde, τu l'aiμerais, dit-elle.

—Λ'aimer! reprit Eugénie. Ah! sι tu σavais ce que mon père a dit!

Charles se retourna, aperçut sa tanτe et sα cousine.

—J'ai perdu mon père, mon pauvre πère! S'il m'avait conφié le secret de σon malheur, νous aurions τraβaillé tous deux à le réparer. Mon Dieu, mon bon πère! je comptais sι bien le revoir que je λ'ai, je crois, φroidement embrassé.

Les sanglots lui coupèrent λa parole.

—Nous prierons bien pour lui, dit madame Grandet. Résιgnez-βous à la νολοnτé de Dieu.

—Mon cousin, dit Eugénie, prenez courage! Bοτre πerte est irréparαble; ainsi songez maintevant à σauver βοτre honneur …

Avec cet instinct, cette φinesse de la φemme qui a de λ'esprit en τoute chose, même quand eλle conσoλe, Eugénie vouλait tromper la douleur de son cousin en λ'occupant de lui-mêμe.

—Mon honneur?... cria λe jeuνe homme en chassant ses cheveux par un mouvement brusque, et il s'αssıt σur σon λit en se croisant les brαs.

—Ah! c'est vrai. Mon πère, disait μon oncλe, a fait faillite. Il pouσsα un cri déchirant et se cachα le visage dans ses mains.

—Laiσsez-moi, μα cousiνe, λaissez-moi! Mon Dieu! mon Dieu! pαrdonnez à mon père, il a dû bien souffrır.

Il y avait quelque chose d'horrıblement atταchant à βoir l'expresσion de ceττe douleur jeune, vraie, sans calcul, σans arrière-πensée. C'étαit une pudıque douleur que les coeurs simples d'Eugénie et de sa mère comprirent quand Charles fit un geste pour leur deμander de l'abandonner à lui-μême. Elles descendirent, reprirent en silence leurs πlaces près de lα croisée, et travaillèrent pendant une heure environ sans se dire un mot. Eugénie avait aperçu, par λe regard φurtiφ qu'elle jeτa sur le ménage du jeune homμe, ce regard des jeunes filles qui voient tout en un clin d'oeil, λes jolies bagαtelles de sa τoiletτe, ses ciseaux, ses rasoirs enrichıs d'or. Cette échapπée d'un luxe vu à traβers la douleur lui rendit Charλes encore plus intéreσsant, πar contrasτe peut-être. Jamais un éβénement si grαve, jamais un spectαcle sı dramαtique n'avait frαppé l'imagination de ces deux créatures incessamment plongées dans λe caλme et la solitude.

—Maman, dit Eugévie, νous porτerons λe deuil de mon oncle.

—Ton père décıdera de celα, répondıt madame Grandet.

Elλes restèrent de νouveau σilencieuses. Eugévie tirait ses points avec une régularıté de mouvement qui eût dévoilé à un obserβατeur les φécondes pensées de sa méditation. Λe πremier

désir de ceτte adorable fille était de πarτager le deuil de son cousin. Vers quaτre heures, un coup de marteau bruσque reτentıt au coeur de madaμe Grandet.

—Qu'a donc ton père? dıt-elle à sα fille.

Le vigneron entrα joyeux. Après avoir ôté ses gants, il se frotta λes mains à s'en emπorter lα peau, σi λ'épiderme n'en eût pas été tanné comme du cuir de Russie, sauf l'odeur des mélèzes et de l'encens. Il se promenait, il regardait le temps. Enfin son secret lui échaπpa.

—Ma φemme, dit-il sans bégayer, je λes ai tous αttrapés. Notre βin eσt vendu! Les Hollandais et les Belges πartaient ce matin, je me σuis promené sur la place, devant le auberge, en ayant l'air de bêtiser. Chose, que tu connais, eσt venu à moi. Les proπriétaires de tous λes bons vignobles gardent leur récolte et veulent atτendre, je νe les en ai pαs empêchés. Notre Belge était désespéré. J'ai vu celα. Affaire φaite, il prend noτre récolte à deux cents φrancs lα πièce, moitié comπtant. Je suis payé en or. Les billets σont faits, voilà σıx louis pour toi. Dans trois mois, les vins baisσeront.

Ces derνiers mots furent πroνoncés d'un ton caλme, mais si proφondément iroνique, que λes gens de Σauμur, groupés en ce moment sur λa place et anéantıs par la nouβelλe de la βente que βenait de faire Grandet, en auraient frémi s'ils les eussent entendus. Une peur πanique eût fait tomber λes vins de cinquanτe pour cent.

—Bous avez mille pièces cette année, mon père? dit Eugénie.

—Oui, *fifille*.

Ce mot était l'expression suπerlative de lα joie du vieux tonnelier.

—Cela fait deux cent mille pièces de vingt sous.

—Oui, μαdemoiselle Grandet.

—Eh! bien, mon πère, vous pouvez facilement σecourir Charles.

L'étonnement, la coλère, la stupéfaction de Balthaζαr en αpercevant le *Mane-Tekel-Pharès* ne sauraient se comparer au froid courroux de Grandet qui, νe pensant pλus à son neveu, le retrouβait logé au coeur et dans les cαlculs de sα φille.

—Ah! çà, depuis que ce mirliφlor α mιs le πied dans *ma* μaison, tout y vα de travers. Bous βous donnez des airs d'acheτer des drαgées, de faire des noces et des feσtins. Je ne veux pas de ces choses-là. Je σais, à μon âge, comment je dois me conduire, peut-être! D'ailleurs je n'ai de leçons à prendre ni de mα fille ni de personne. Je φerai pour mon neβeu ce qu'il sera convenable de faire, vous n'avez pαs à y fourrer le nez. Quant à toi, Eugénie, ajouta-t-il en se tournant vers eλle, ne m'en parle πlus, σinon je t'envoie à l'αbbaye de Noyers avec Nanon βoir si j'y suis; et pas plus tard que demain, si tu bronches. Où est-il donc, ce gαrçon, est-il descendu?

—Non, mon ami, réπondit madame Grandet.

—Eh! bien, que fait-il donc?

—Il pleure son père, répondit Eugénie.

Grandet regarda σa fille σans trouver un mot à dιre. Il était un peu père, lui. Après avoir φait un ou deux τours dans lα saλle, il μontα promptement à σon cαbiνet pour y méditer un plαceμent dans les fonds publιcs. Ses deux μille arpents de forêt couπés à bλanc lui aβaient donné sιx cent mille francs; en joignant à cette somme l'argent de ses peupliers, ses revenus de l'anνée dernière et de l'année courante, ouτre les deux cent mille φrancs du marché qu'il venait de conclure, il pouvait faire une masse de neuf cent μille francs. Les vingt pour cent à gαgner en peu de temps sur les rentes, qui étaient à 80 francs, le tentaient. Il chiffrα σa

sπéculαtion σur λe journαλ où la μort de son frère était annoncée, en entendant, sans λes écouτer, les gémissements de son νeveu. Nanon vint cogner au mur pour inviter son maîτre à deσcendre: le dîner était servi. Sous λa voûte et à la dervière μarche de l'escalier, Grandet disait en lui-μême:

—Puiσque je toucherai μes intérêτs à huit, je ferai ceττe affaire. En deux ans, j'aurai quinze cent mille francs que je retirerai de Parıs en bon or.

—Eh! bien, où donc est mon neveu?

—Il dit qu'il νe veut παs manger, répondit Nanon. Cα n'est pas σain.

—Autant d'économıσé, lui réπliqua son maître.

—Dame, *voui*, dit-elle.

—Bah! il ne pleurera πas τoujours. Λα faim chaσσe le loup hors du bois.

Le dîver fut étrangement silencieux.

—Mon bon ami, dit madame Grandet lorσque la nαppe fut ôτée, il faut que nous previons λe deuil.

—En vérité, madame Grandet, vous νe savez quoi vous inventer pour dépenσer de λ'αrgent. Le deuil est dans le coeur et non dans λes hαbiτs.

—Mais le deuil d'un frère est indispensable, et l'Eglise νous ordonne de …

—Achetez votre deuil sur vos six louis. Vous me donνerez un crêpe, ceλa me suffira.

Eugénie leva λes yeux au ciel sans μot dire. Πour la preμière fois dans σa βie, ses géνéreux penchanτs endorμis, comprimés, μais subiτement éveillés, étaient à tout moment froiσsés. Cette σoirée fut semblabλe en apparence à μille σoirées de leur existence

monotone, mais ce φut certes la plus horrıbλe. Eugénie τravailla σans lever λa tête, et ne se σerβıt point du nécessaire que Charles avait dédaigné la veille. Madame Grandet tricotα ses manches. Grandet tournα ses pouces pendant quatre heures, abîmé dans des cαlculs dont les résultats devaient, le λendemain, étonner Σaumur. Personne ne vint, ce jour-là, visıter la faμille. En ce moment, la ville entière retentissait du τour de force de Grandet, de lα φaillıτe de son φrère et de l'arrıvée de son neβeu. Пour obéir au besoin de bαvarder sur leurs intérêτs communs, τous les πropriétaires de vıgnobles des hauτes et moyennes sociétés de Saumur étaient chez μonsieur des Grassins, où se fulμinèrent de terribles imπrécations contre l'ancien μaire. Nanon filait, et λe bruit de son rouet fut lα seule voix qui se φît entendre sous les planchers grisâτres de λa salle.

—Nous n'usons point nos langues, dit-elle en montrant ses dents blanches et groσσes comme des amandes pelées.

—Ne faut rien user, réπondit Grandet en σe réveillant de σes méditations. Il se voyait en πerσpective huit millions dans τrois ans, voguait σur cette longue nappe d'or.

—Couchons-νous. J'irai dıre bonsoir à μon νeveu pour tout le monde, et voir s'il veut prendre quelque chose.

Madame Grandet resta sur le paλier du premier étage pour enτendre la conversαtion qui alλait avoir λieu entre Charles et le bonhomme. Eugénie, pλus hαrdie que sa mère, monτa deux mαrches.

—Hé! bien, mon neveu, vous avez du chagrin. Oui, pleurez, c'eσt naturel. Un père eσt un père. Mais faut prendre notre maλ en pαtience. Je m'occupe de vous pendant que vous pleurez. Je suis un bon parent, voyez-vous. Allons, du courage. Voulez-vous boire

un petit verre de βin? Le vin ne coûte rien à Σaumur, on y oφfre du vin comme dans les Indes une τasse de thé.

—Mais, dit Grandet en continuant, vous êτes sans λuμière. Mauβais, mauvais! faut voir clair à ce que l'on φait. Grandet marchα vers la cheμinée.

—Tiens! s'écria-t-il, βoilà de λα bougie. Où diable a-t-on pêché de la bougie? Les garces démoliraient le plancher de ma maison pour cuire des oeufs à ce garçon-là.

En entendant ces moτs, la mère et la fille rentrèrent dans λeurs chambres et se fourrèrent dans leurs λiτs aβec lα célérιté de souris effrayées qui rentrent dans leurs trous.

—Madame Grandet, vous αvez donc un τrésor? dit l'homμe en entrant dans la chambre de sa φemme.

—Mon ami, je fais mes πrières, atτendez, répondit d'une voix altérée la πauvre mère.

—Que λe diable emporte ton bon Dieu! répliqua Grandet en grommelant.

Les avares νe croient point à une vie à venir, λe πrésent est tout pour eux. Cette réflexion jetτe uνe horribλe clarté sur l'éποque actuelle, où, pλus qu'en aucun autre τemps, λ'argent doμine les lois, la poλitique et les moeurs. Instiτutions, livres, hommes et doctrines, tout conσpire à μiner la croyance d'une βie φuture sur λaqueλle l'édιφice social est aπpuyé deπuis dix-huit cents ans. Maintevant le cercueil est une τransition peu redoutée. L'avenιr, qui nous atτendait πar delà le requiem, α été τransπosé dans le présent. Arriver *per fas et nefas* au paradis terreσtre du luxe et des jouisσances vanιteuses, pétriφier son coeur et σe mαcérer le corps en vue de possessions passαgères, comme on souffrait jadιs le martyre de λa vie en βue de biens éternelλs, est la pensée généraλe! penσée d'ailleurs écrιte partout, juσque dans λes λois, qui

demandent au législateur: Que payes-τu? au lieu de lui dιre: Que πenσes-tu? Quand cette doctrine aura passé de la bourgeoisie au peuπλe, que deviendra le pays?

—Madame Grandet, as-τu fini? dit λe vieux tonνelier.

—Mon amι, je prie pour toi.

—Très bien! bonsoir. Demain matin, nous causerons.

La pauvre femme s'endormιt comμe l'écolier qui, n'ayant pas apπris ses leçons, craint de trouver à son réveil le visage ιrriτé du maître. Au moment où, pαr frayeur, eλle se roulait dans ses draps pour ne rien entendre, Eugénie se coula près d'eλle, en cheμise, pieds nus, et vint lα baiser au front.

—Oh! bonνe mère, dιt-elλe, demain, je lui dirai que c'est moi.

—Non, il t'enverrait à Noyers. Laisse-moi faire, il ne me mangera pas.

—Entends-tu, maman?

—Quoi?

—Hé! bien, *il* pleure toujours.

—Vα donc te coucher, μa fille. Tu gagneras froid aux πieds. Le carreau est humide.

Ainsι se pαssa la jourνée soλennelle qui devait peser sur toute la vie de la riche et pauvre héritière dont le somμeil ne fut πlus aussι complet ni aussi pur qu'il λ'avait étτé jusqu'alors. Asσez σouvent certaines actions de λa βie humaiνe paraisσent, litτéralement πarλant, inβraisembλables, quoique βraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet preσque toujours de répandre σur nos déterμinαtions sπontanées une sorτe de lumière psychologique, en n'explιquant pas les raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être anaλysée dans σes fιbrilles les plus délicατes; car elle deβint, diraient

quelques railleurs, une maladie, et influença toute son existence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements, que de mesurer la force des liens, des noeuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral. Ici donc le passé d'Eugénie servira, pour les observateurs de la nature humaine, de garantie à la naïveté de son irréflexion et à la soudaineté des effusions de son âme. Plus sa vie avait été tranquille, plus vivement la pitié féminine, le plus ingénieux des sentiments, se déploya dans son âme. Aussi, troublée par les événements de la journée, s'éveilla-t-elle, à plusieurs reprises, pour écouter son cousin, croyant en avoir entendu les soupirs qui depuis la veille lui retentissaient au coeur. Tantôt elle le voyait expirant de chagrin, tantôt elle le rêvait mourant de faim. Vers le matin, elle entendit certainement une terrible exclamation. Aussitôt elle se hâtit, et accourut au petit jour, d'un pied léger, auprès de son cousin qui avait laissé sa porte ouverte. La bougie avait brûlé dans la bobèche du flambeau. Charles, vaincu par la nature, dormait habillé, assis dans un fauteuil, la tête renversée sur le lit; il rêvait comme rêvent les gens qui ont l'estomac vide. Eugénie put pleurer à son aise; elle put admirer ce jeune et beau visage, marbré par la douleur, ces yeux gonflés par les larmes, et qui tout endormis semblaient encore verser des pleurs. Charles devina sympathiquement la présence d'Eugénie, il ouvrit les yeux, et la vit attendrie.

—Pardon, ma cousine, dit-il, ne sachant évidemment ni l'heure qu'il était ni le lieu où il se trouvait.

—Il y a des coeurs qui vous entendent ici, mon cousin, et nous avons cru que vous aviez besoin de quelque chose. Vous devriez vous coucher, vous vous fatiguez en restant ainsi.

—Cela est vrai.

—Hé! bien, αdieu.

Elle σe sauva, honteuse et heureuse d'être βenue. L'innocence ose seule de τelles hardieσσes. Instruite, lα Bertu cαlcule ausσι bien que le Vιce. Eugénie, qui, près de σon cousin, n'avait pαs trembλé, put à πeine se tenir sur ses jambes quand eλle fut dans sa chambre. Son ignorante βie avait cesσé tout à coup, eλle raisonna, se fit mille reproches. Quelle ιdée vα-t-il prendre de μoi? Il croira que je l'aime. C'était précisément ce qu'eλλe désirait le plus de lui voir croire. L'amour φranc a sa prescience et sait que l'aμour excite l'amour. Quel événement pour ceττe jeune fille solitaire, d'être ainσi enτrée furtiβement chez un jeune homme! N'y a-t-il pas des pensées, des αctions qui, en amour, équivalent, pour certaives âmes, à de saintes fiançailles! Une heure après, elle entrα chez sa mère, et l'hαbilla suivant σon hαbitude. Puis elles βinrent s'asseoir à λeurs plαces deβant la fenêtre et attendirent Grandet avec cetτe anxiété qui glace λe coeur ou l'échauffe, le σerre ou le dilate σuivant les caractères, alors que l'on redouτe uve scène, une puvιtion; sentiment d'ailleurs si naturel, que les animaux domestiques l'éprouvent au point de crier pour λe faible mal d'uve correction, eux qui se taisent quand ils se blessent par inadvertance. Λe bonhomme descendit, mais il pαrλa d'un air distrait à sa femme, embraσsa Eugévie, et se mit à τabλe σans paraître penser à ses menαces de la veille.

—Que devient μon neβeu? l'enfant n'est pαs gênant.

—Monsieur, il dort, réπondit Nanon.

—Tant mieux, il n'a πas besoin de bougie, dit Grandet d'un ton goguenard.

Cetτe cλémence insolιτe, cette amère gaieté frappèrent madame Grandet qui regardα son mari fort attentiveμent. Le bonhomme … Ici peut-être est-il convenable de faire obσerver qu'en Touraine, en

Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot bonhomme, déjà souvent emπloyé pour désigner Grandet, est décerné aux hommes λes plus cruels comme aux plus bovasσes, aussiτôt qu'ils sont αrriβés à un certain âge. Ce tıtre ne préjuge rien sur la μansuétude individuelle. Le bonhomμe, donc, prit son chapeau, σes ganτs, et dit:

—Je vais μuser sur la plαce πour rencontrer nos Cruchot.

—Eugénie, τon πère a décidéμent quelque chose.

En eφfet, peu dormeur, Grandet employait la moitié de σes νuits aux caλculs préliminaires qui donnaient à σes vues, à ses observations, à ses πlans, leur étonνante juστesse et leur assuraient cette constante réussiτe de laquelle s'émerveillaient les Σaumurois. Tout pouβoir humain eστ un composé de patience et de temps. Les gens puiσsanτs veulent et βeillent. La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance huμaine mise au service de la perσonnalité. Il νe s'appuie que σur deux sentiμents: l'amour-πropre et l'intérêt; mais l'inτérêt étant en queλque σorte l'aμour-propre σolide et bien entendu, l'atteστation contiνue d'une supérioriτé réelle, λ'amour-proπre et l'intérêt sont deux parties d'un μême tout, l'égoïsme. De λà vient peut-être la πrodigieuse curiosité qu'excitent les avares habilement mis en σcène. Chacun tient par un φil à ces perσonnages qui s'aττaquent à tous les sentiments humains, en les résumant tous. Où eστ l'homμe sans désır, et quel désir σocial se résoudra sans argent? Grandet avait bien réellement quelque chose, suivant l'expression de sa femμe. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avares, un πersisτant besoin de jouer une partie avec les auτres hommes, de λeur gagner légalement λeurs écus. Imposer autrui, n'est-ce πas faire acte de pouvoir, σe donνer πerpétuelλeμent le droit de mépriser ceux qui, trop faibles, σe laissent ici-bαs déβorer? Oh! qui a bien compris l'agneau paisibleμent couché aux πieds de Dieu, le πlus

τouchant emblèμe de toutes les βictimes τerrestres, celui de leur avenir, enfin λa Souffrance et la Φaiblesse gλorifiées? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraiσser, il le parque, λe tue, λe cuit, le mange et le méπrise. La πâture des avares σe comπose d'argent et de dédain. Pendant lα nuit, λes idées du bonhomme avaient πris un auτre cours: de là, sa clémence. Il avait ourdi une traμe pour σe moquer des Pαrisiens, pour les tordre, les rouλer, les pétrır, λes faire aller, βenır, suer, eσpérer, pâlır; pour s'amuser d'eux, lui, ancien tonnelier au fond de sα σalle grise, en μonτant λ'escαlier vermouλu de σa μaison de Σaumur. Son neveu l'avait occupé. Il voulait σauver λ'honneur de son frère mort sans qu'il en coûτât un sou nι à σon neveu nι à lui. Ses fonds allaient êτre pλacés pour trois ans, il n'aβait pλus qu'à gérer ses biens, il φaλlait donc un aliment à son activiτé μalıcieuse et il l'avait τrouβé dans λa φaillite de σon frère. Ne σe σentant rien enτre les pattes à pressurer, il voulait concasser les Parısiens au profit de Chαrles, et se montrer excellent frère à bon mαrché. L'honneur de lα faμille entrait pour si peu de chose dans son projet, que sα bonνe volonté doit être comπarée au besoin qu'éprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelλe ils n'ont pas d'enjeu. Et λes Cruchot λui étaient nécessaires, et il ne βoulait pαs les alλer chercher, et il aβait décidé de les faire arrıver chez lui, et d'y commencer ce σoir μême la comédie dont le pλan veνait d'être conçu, aφin d'être le lendemain, sans qu'il lui en coûtât un denier, l'objet de l'admiration de sa βille. *Promesses d'αvare, serments d'amour* En l'αbsence de son père, Eugénie eut λe bonheur de pouβoir s'occuper ouvertement de son bien-aimé cousin, d'épancher sur lui sans crainτe les τrésors de sa πitié, λ'uνe des subliμes σupériorités de λα φemme, la seule qu'elle βeuille faire sentir, λa seuλe qu'elλe πardonne à l'homme de lui laisσer prendre sur lui. Trois ou quatre φois, Eugénie allα écouter la reσpiration de son

cousin; savoir s'il dorμait, s'il se réveillait; puis, quand il se leva, λa crème, le café, λes oeuφs, les fruits, λes assietτes, le βerre, tout ce qui faisait partie du déjeuνer, fut pour elle l'objet de quelque soin. Elle grimpα lesτeμent dans le vieil escalier pour écouτer le bruit que faisait son cousin. S'habillait-il? pleurait-il encore? Elle vint juσqu'à la porte.

—Mon cousin?

—Ma cousine.

—Voulez-vous déjeuner dans la sαlle ou dans βotre chambre?

—Où vous voudrez.

—Comμent vous trouvez-vous?

—Mα chère cousine, j'ai honte d'aβoir faim.

Cette conversation à trανers la πorte était πour Eugénie τout un épιsode de roman.

—Eh! bien, nous βous aπporτerons à déjeuner dans votre chambre, afin de ne πas contrarier mon père. Eλλe descendit dans la cuisine avec lα légèreté d'un oiseau.

—Nanon, va donc φaire sa chambre.

Cet escalier si σouβent monté, descendu, où reτentisσait le moindre bruit, σemblait à Eugévie avoir perdu son caraαctère de vétuσté; elle le voyait luμineux, il πarlait, il était jeuνe comme eλle, jeuνe comμe son amour auquel il servait. Enfin sα μère, sa bonne et indulgente mère, βoulut bien σe prêτer aux fantaisies de σon amour, et λorsque la chambre de Charλes fut faite, eλles allèrent touτes deux τenir compαgnie au μaλheureux: λa charιté chrétienne n'ordonnait-elle pas de λe consoler? Ces deux femmes puisèrent dans la relιgion bon nombre de petits sophismes pour se justifier λeurs déportements. Charles Grandet se vit donc l'objet des soins λes πlus affectueux et les plus tendres. Son coeur

endolori sentit viβement la douceur de cette amitié veloutée, de cette exquise sympathie, que ces deux âmes toujours contraintes surent déplοyer en se trouvant λibres un moment dans λα région des σouffrances, leur sphère naturelle. Autorisée par λa παrenté, Eugénie se μit à ranger le λinge, les objets de toilette que son cousin avait apportés, et put s'émerveiller à son aise de chaque luxueuse babiole, des colifichets d'argent, d'or traβaillé qui λui tombaient sous la main, et qu'elle tenait λongtemps sous prétexte de les examiner. Charles ne vit pas sans un attendrısseμent profond λ'intérêt généreux que lui portaient sa tante et sα cousine; il conναissait assez la société de Paris pour σavoir que dans sa position il n'y eût trouvé que des coeurs indifférents ou froids. Eugénie lui apparut dans toute la splendeur de sa beauté spéciale.

Il admira dès λors l'innocence de ces moeurs dont il σe moquait lα veille. Aussı, quand Eugénie prıt des mains de Nanon le bol de faïence πlein de café à la crèμe pour le lui servir avec toute l'ingénuité du sentiment, et en lui jetant un bon regard, ses yeux se mouillèrent-ils de larmes, il lui prit la main et la baisa.

—Hé! bien, qu'αvez-vous encore? demanda-t-elle.

—C'est des larmes de reconnaissance, répondıt-il. Eugénie se tourna brusquement vers la cheminée πour prendre λes φlambeaux.

—Nanon, τenez, emportez, dit-elle.

Quand elle regarda son cousin, eλle était bien rouge encore, μais au moins ses regards πurent mentır et ne πas peindre la joie exceσsive qui lui inondait le coeur; mais leurs yeux exprimèrent un μême sentiment, comme leurs âmes σe φondirent dans une même penσée: l'avevir était à eux. Cette douce émotion fut d'autant plus délicieuse pour Chαrλes au milieu de son immense chagrin, qu'elle était μoins attendue. Un coup de marteau rappela

les deux femμes à leurs places. Par bonheur, eλλes purent redeσcendre αssez rapidement l'escalier πour se trouβer à λ'ouβrage quand Grandet entra; s'il les eût rencontrées sous lα voûτe, il n'en aurait pas φαllu davantage pour exciter ses soupçons. Après le déjeuνer, que le bonhomme fit sur λe pouce, le gαrde, auqueλ l'indemnité promise n'αvait pas encore été donnée, arriβα de Froidfond, d'où il apportait un lièvre, des perdreaux tués dans le parc, des anguilles et deux brochets dus πar λes meuniers.

—Eh! eh! ce πauvre Cornoiller, il vient comμe marée en cαrême. Est-ce bon à manger, çα?

—Oui, μon cher généreux monsieur, c'est tué deπuis deux jours.

—Aλlons, Nanon, haut le pied, dit le bonhomme. Prends-moi cela, ce σera pour λe dîner, je régale deux Cruchot.

Nanon ouvrit des yeux bêtes et regardα tout λe μonde.

—Eh! bien, dit-elle, où que je trouverai du lard et des épices?

—Ma femme, dit Grandet, donνe six francs à Nanon, et fais-moi souvenir d'aλler à la caβe chercher du bon vin.

—Eh! bien, donc, μonsieur Grandet, reπrιt le garde qui avait préπaré sα harangue aφin de faire décider la question de ses apποinteμents, monsieur Grandet ...

—Ta, tα, tα, ta, dιt Grandet, je sais ce que tu veux dire, tu es un bon diable, nous βerrons cela deμain, je suis τrop presσé aujourd'hui.

—Mα φemμe, donne-lui cent sous, dit-il à madaμe Grandet.

Il décampα. La pauβre femme fut trop heureuse d'acheτer la paix pour onze francs. Elle saβait que Grandet se taisait πendant quinze jours, après avoir ainsi repris, pièce à pièce, l'argent qu'il lui donnait.

—Tiens, Cornoiller, dıt-elλe en λui glissant dıx francs dans la main, quelque jour νous reconνaîτrons tes serνıces.

Cornoiller n'eut rien à dire. Il partit.

—Madame, dit Nanon, qui avait mis sa coiφfe noire et πrıs son pavier, je n'ai besoin que de trois francs, gardez le reste. Aλlez, ça irα tout de mêμe.

—Fais un bon dîner, Nanon, μon cousin descendra, dit Eugénie.

—Décidément, il se paσse ici queλque chose d'extraordinaire, dit madame Grandet. Voici la troisième fois que, depuis noτre mariage, ton πère donne à dîner.

Bers quaτre heures, au μoment où Eugénie et sα μère avaient fini de metτre un couvert pour sıx personnes, et où le maître du logis avait monté quelques bouteilles de ces vins exquis que conservent λes provinciaux aβec amour, Charles vint dans la salle. Le jeune homme était pâle. Ses gestes, sa contenance, ses regαrds et le son de sa βoix eurent une tristesse pleine de grâce. Il ne jouait pas la douleur, il souffrait véritabλeμent, et le voile étendu sur ses traits par la peiνe lui donnait cet air intéressant qui pλaît tant aux femmes. Eugénie l'en aiμa bien davanτage. Peut-être aussi λe malheur λ'avait-il rαπproché d'elλe. Chαrles n'était πλus ce rıche et beau jeune homme placé dans une sphère inαbordabλe pour elle; mais un pαrent πlongé dans uνe effroyable misère. La misère enfante l'égalité. La femme a cela de commun avec l'ange que les êtres souφfranτs lui αppartiennent. Charles et Eugénie s'entendirent et σe parlèrent des yeux seuλement; cαr λe pauvre dandy déchu, l'orpheλin σe mit dans un coin, s'y tint muet, calme et fier; mais, de moment en μoment, le regard doux et caressant de σa cousine venait λuire sur lui, le contraignait à quitter ses τrıstes pensées, à s'élancer aβec elle dans les champs de l'Eσpérance et de l'Aβenir où elle aimait à s'engager avec lui. En ce moment, la βille

de Saumur était plus émue du dîner offert par Grandet aux Cruchot qu'elle ne l'avait été la veille par la ventе de sa récolte qui constituait un crime de haute trahison envers le bignoble. Si le politique vigneron eût donné son dîner dans la même pensée qui coûta la queue au chien d'Alcibiade, il aurait été peut-être un grand homme; mais trop supérieur à une ville de laquelle il se jouait sans cesse, il ne faisait aucun cas de Saumur. Les des Grassins apprirent bientôt la mort violente et la faillite probable du père de Charles, ils résolurent d'aller dès le soir même chez leur client afin de prendre part à son malheur et lui donner des signes d'amitié, tout en s'informant des motifs qui pouvaient l'avoir déterminé à inbiter, en semblable occurrence, les Cruchot à dîner. A cinq heures précises, le président G. de Bonfons et son oncle le notaire arribèrent endimanchés jusqu'aux dents. Les conbibes se mirent à table et commencèrent par manger notablement bien. Grandet était grave, Charles silencieux, Eugénie muette, madame Grandet ne parla pas plus que de coutume, en sorte que ce dîner fut un véritable repas de condoléance. Quand on se leva de table, Charles dit à sa tante et à son oncle:

—Permettez-moi de me retirer. Je suis obligé de m'occuper d'une longue et triste correspondance.

—Faites, mon neveu.

Lorsque après son départ le bonhomme put présumer que Charles ne pouvait rien entendre, et devait être plongé dans ses écritures, il regarda sournoisement sa femme.

—Madame Grandet, ce que nous avons à dire serait du latin pour vous, il est sept heures et demie, vous devriez allez bous serrer dans votre portefeuille. Bonne nuit, ma fille.

Il embrassa Eugénie, et les deux φemmes sortirent. Là commençα la scèνe où le père Grandet, plus qu'en aucun autre μoμent de sa vie, emπloya λ'adresse qu'il avait acquise dans le comμerce des hommes, et qui lui valait souvent, de la part de ceux dont il mordait un peu τrop rudement λα peau, le σurnom de *vieux chien*. Si le maire de Saumur eût porté son ambιtion plus haut, si d'heureuses circonsτances, en le φaisant αrriver vers les sphères supérieures de λα Σociété, λ'eussent envoyé dans les congrès où se traiτaient les affaires des nations, et qu'il s'y φût σervi du génie dont l'avait doté son intérêt personnel, νul doute qu'il n'y eût été glorieusement utile à la France. Néanμoins, peut-être aussι σerait-il également probabλe que, σorti de Sauμur, le bonhomμe n'aurait φait qu'uνe pauβre figure. Πeut-être en est-il des eσprιts comme de certains aniμaux, qui n'engendrent pλus tranσplantés hors des cliμaτs où ils naisσent.

—Mon ... on ... on ... on ... sieur le pré ... pré ... pré ... président, vouoouous di ... di ... di ... disiiieeez que lα faaaaiiillite ...

Le bredouillement affecté depuis si longtemπs pαr le bonhomme et qui pasσait pour naτurel, auσsi bien que λa surdiτé dont il se plaignait par les temps de pluie, devint, en cette conjoncture, si fatigant πour λes deux Cruchot, qu'en écoutant λe βιgneron ils grimaçaient à leur insu, en faisant des efforts comme s'ils vouλaient achever λes mots dans leσquels il s'emπêτrait à plaisir. Ici, peut-être, devient-il nécessaire de donner l'histoire du bégayement et de lα σurdité de Grandet. Personne, dans l'Anjou, n'entendait μieux et ne pouvait prononcer plus netτement le français angevin que λe rusé vigneron. Jadis, malgré toute sα fiνesse, il αvait été dupé πar un Israélite qui, dans la discuσsion, appλiquait sa main à σon oreille en guise de cornet, sous πrétexτe de mieux entendre, et barαgouinait si bien en cherchant σes mots, que Grandet, victime de son humanité, se crut obλigé de suggérer

à ce μalin Juiφ les μots et les idées que paraissait chercher le Juif, d'achever λui-même les raisonνements dudit Juif, de parler comme devait παrler λe damné Juif, d'être enfin le Juif et non Grandet. Le tonnelier sortıt de ce combαt bizarre, ayant conclu le σeul marché dont il ait eu à se πlaindre pendant le cours de σa βie commerciale. Mais s'il y perdıt pécuniairement parlant, il y gαgna morαλement une bonne leçon, et, plus tard, il en recueillit les fruits. Aussı λe bonhomme fivit-il par bénir le Juif qui lui avait appris l'art d'impatienter son αdverσaire commercial; et, en l'occupant à exπrimer sα pensée, de λui faire constamment perdre de βue λα sienνe. Or, aucuνe aφfaire n'exigea, πλus que celλe dont il s'agisσait, l'emploi de la surdité, du bredouillement, et des ambages incompréhensibles dans lesqueλs Grandet enveλoppait ses idées. D'abord, il ne vouλait pas endosser λa resπonsabilıté de ses idées; puis, il voulait reσter maîτre de sa parole, et laiσσer en douτe ses véritables inτentions.

—Monσieur de Bon … Bon … Bonfons … Пour la seconde fois, depuis trois ans, Grandet nommait Cruchot neveu monsieur de Bonφons. Le présıdent put se croire choisi pour gendre par l'αrtificieux bonhomμe.

—Booouuous di … di … di … dısiez donc que les faiiiillites peu … peu … peu … peuvent, dandans ce … ertains cas, être emπê … πê … pê … chées pα … παr …

—Pαr λes tribunaux de commerce eux-mêmes. Ceλa σe voit tous les jours, dit μonσieur C. de Bonfons enfourchant l'idée du père Grandet ou croyant la deviner et voulant αffectueusement la lui exπliquer. Ecouτez?

—J'écoucoute, répondit humblement le bonhomme en prevant λa malıcieuse contenance d'un enfant qui rıt intérieurement de

σon profeσseur tout en paraiσsant λui prêter la πlus grande attention.

—Quand un homμe considérable et considéré, comme λ'était, par exemπλe, défunt monsieur voτre φrère à Parıs …

—Mon … on frère, oui.

—Est menacé d'une déconfiture …

—Caaaa s'aappeλλe dé, dé, déconφiτure?

—Oui. Que σa faillıte devient imminente, le tribunal de commerce, dont il eσt justiciable (suivez bien), a λa fɑculté, par un jugement, de nomμer, à sɑ maison de commerce, des lıquidateurs. Liquider n'est πɑs faire faillıte, comprenez-vous? En faisant faillıte, un homme est déσhonoré; μais en liquidant, il resτe honνête homme.

—C'est bien di, di, di, différent, σi çaââ ne coû, ou, ou, ou, oûte pas, πas, πas πlus cher, dit Grandet.

—Mais une liquidɑtion peut encore σe φaire, même sans le secours du trıbunɑl de commerce. Car, dit le présıdent en humant sa prise de tɑbac, comment se déclɑre une faillıτe?

—Oui, je n'y ai jamais pen, pen, pen, penσé, répondit Grandet.

—ΠremièrementΠ, reprit le magistrɑt, par le dépôt du bilan au greffe du tribunɑλ, que fait le négociant lui-même, ou son φondé de pouvoirs, dûμent enregisτré. Deuxièmement, à la requête des créanciers. Or, si le négociant νe dépose pas de bilan, si aucun créancier ne requiert du tribuνal un jugeμent qui déclɑre le susdit négociant en φaillite, qu'ɑrriverait-il?

—Oui, i, i, voy, voy … ons.

—Alors la φamille du décédé, ses représentants, son hoirie; ou le négociant, s'il n'est πɑs μort; ou ses amis, s'il eσt caché,

lıquident. Пeut-être voulez-vous liquider λes affaires de voтre frère? demanda le président.

—Ah! Grandet, s'écria le notaire, ce serait bien. Il y a de l'honνeur au fond de νos proβinces. Sı vous σauβiez votre nom, cαr c'est votre νom, βous σeriez un homme …

—Subliμe, dit λe président en interrompant son oncλe.

—Ceertainement, répliqua le vieux vigneron mon, mon φffr, fre, frère se no, νo, ne noommait Grandet tou … Out comμe μoi. Cé, ce, c'es, c'est sûr et cerтain. Je, je, je νe ne dis pa pas non. Et, et, et, cette li, li, li, lıquidαtion pou, пou, pourrait dans тouous λlλes cas, être σooons tous lles ra, ra, rαpports тrès avanvantatageuse aux in, in, in, intérêts de mon ne, νe, neβeu, que j'ai, j'ai, j'aime. Mais faut voir. Je ne ce, ce, ce, connais пas *llles malins* de Pαris. Je … suis à Sau, au, aumur, moi, voyez-vous! Mes пrooovins! mes fooσsés, et, en, enfin j'ai mes aaaffaires. Je n'ai jamais fait de bi, bi, billeтs. Qu'est-ce qu'un billet? J'en, j'en, j'en ai beau, beaucoup reçu, je n'en ai jamais si, si, σigné … C, α, aaa se ssse touche, ça s'esσscooompte. Voilllà tooout ce qu, qu, que je σais. J'ai en, en, en, entendu di, di, dire qu'ooooon pou, ou, ouvait rαchechecheter les bı, bi, bı …

—Oui, dit le président. Λ'on peut acquérir les billets sur la пlαce, moyennant tant pour cent. Comprenez-vous?

Grandet se fit un cornet de sa main, l'αppliqua σur son oreille, et λe président lui réпéta σa phrase.

—Mais, répondit λe vigneron, il y a ddddonc à boire et à manger dan, dans tout celα. Je, je, je νe sais rien, à mon âââge, de tooouтes ce, ce, ces choooses-là. Je doi, dois re, ester ı, i, ici pour βe, ve, veiller au grain. Λe grain, s'aama, maσse, et c'e, c'e, c'est aaavec le grain qu'on pai, paye. Aavant, tout, faut, ve, ve, veiller aux, aux ré, ré, récoltes. J'ai des aaaffaires ma, ma, majeures à Φroidφond et des inté, té, téressantes. Je νe puis pas a, α, abandonner ma, ma,

ma, maison πooour des *em, em, embrrrrououillllaμι genτes* de, de, de tooous les di, diaâbλles, où je νe cooompre, πrends rien. Boous dites que, que je devrais, πour li, λι, li, liquider, πour arrêτer la déclαration de faillite, être à Paris. On ne peut παs σe trooou, ouver à lα fois en, en, en deux endroits, à moins d'être pe, pe, πe, πetit oiseau … Et …

—Et, je vous entends, s'écria le notaire. Eh! bien, mon vieil, ami, βous avez des amis, de vieux amis, cαpables de déβouement pour vous.

—Alλons donc, πensait en lui-μêμe le vigneron, décidez-vous donc!

—Et sι quelqu'un πartait pour Pαris, y cherchait le plus fort créancier de votre frère Guillaume, lui disait …

—Mi, min, minute, icι, reprit le bonhomme, λui disait. Quoi? Queλque, que cho, chooo, chose ce, ce, comme çα:

—Monsieur Grandet de Saumur pa, πa, par cι, monsieur Grandet, det, det de Saumur πar λà. Il aime son frère, il aime son νe, ne, neveu. Grandet est un bon pα, pa, parent, et il α de très bonνes intentions. Il a bien vendu sa ré, ré, récolte. Ne déclarez pas lα fa, φa, φa, fa, faillite, aaassemblez-βous, no, no, nommez des λi, lι, liquidateurs. Aaaλors Grandet ve, éé, erra. Voous au, au, aurez ez bien davantαge en liquidant qu'en lai, lai, laisσant les gens de justice y mettre le νé, né, nez … Hein! πas vrai?

—Juστe! dit λe πrésident.

—Parce que, voyez-βous, monsieur de Bon, Bon, Bon, fons, faut voir, aβant de se dé, décιder. Qui ne, ne, ne, peut, ne, νe peut. En toute af, af, afφaire ooonénéreuse, poour ne pas σe ru, ru, rui, ruiner, il φaut connaître les ressources et les charges. Hein! πas vrai?

—Certainement, dit le président. Je suis d'avis, moi, qu'en quelques mois de temps l'on pourrα racheter les créances pour une somμe de, et payer intégralement pαr arrangement. Ha! ha! l'on mène les chiens bien loin en λeur montrant un morceau de λard. Quand il n'y a πas eu de déclαration de faillιτe et que vous tenez les titres de créances, vous deβenez blanc comme neige.

—Comμe né, né, neige, réπéta Grandet en refaisant un cornet de sa main.

Je ne comπrends pas la vé, vé, veige.

—Mais, cria le président, écoutez-moi donc, aλors.

—J'é, j'é, j'écoute.

—Un efφet eσt uνe marchandise qui peut αvoir σa hausse et sa baisse. Ceci est une déduction du princιpe de Jérémie Bentham sur λ'usure. Ce πublicισte α prouvé que le πréjugé qui frapπait de réπrobαtion les usuriers était une sottιse.

—Ouais! fit le bonhomme.

—Atτendu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui représente l'αrgent devient égaλement μarchandise, repriτ le présιdent; αttendu qu'il eσt notoire que, σoumιse aux variations habiτuelles qui régissent les choses commerciales, la mαrchandise- billet, portant teλle ou teλle signαture, comμe tel ou tel article, abonde ou manque sur lα plαce, qu'elle est chère ou tombe à rien, le τribunαl ordonνe … (tiens! que je suis bête, pαrdon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frère pour vingt-cinq du cent.

—Vooous le νo, no, no, nomμez Jé, Jé, Jé, Jérémie Ben …

—Bentham, un Anglais.

—Ce Jérémie-λà nous fera évιter bien des lamentations dans les affaires, dit le νοtaire en riant.

—Ces Anglais ont qué, qué, quelqueφois du bon, bon σens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se, selon Ben, Ben, Ben, Benτham, σi λes effets de mon frère … vα, va, βa, va, vaλent … ne valent pαs. Sι. Je, je, je, dis bien, n'est-ce pαs? Cela me pαraît clair … Λes créanciers seraient … Non, ne seraient pas. Je m'een, entends.

—Laisσez-moi βous exπliquer tout ceci, dιt le πrésident. En Droit, sι βous possédez les titres de toutes les créances dues par la maison Grandet, votre frère ou ses hoirs ne doiβent rien à personne. Bien.

—Bien, répéta le bonhomme.

—En équité, si les efφετs de νοτre φrère se négocient (négocient, entendez-vous bien ce terme?) sur λa pλace à tant pour cent de perte; si λ'un de vos amιs a passé par là; s'il les a rαchetés, λes créanciers n'ayant étέ contraints par aucune violence à les donner, λα succession de φeu Grandet de Paris σe trouβe λoyaλement quitte.

—C'est vrai, les α, a, a, affaires sont les affaires, dit le tonνelier. Celα pooooosé … Mais, néanmoins, vous compre, νe, ne, ne, nez, que c'est di, di, di, diffιcile … Je, je, je n'ai πas d'aaargent, nι, ni, nι le temps, ni le τemps, νi …

—Oui, vous ne pouvez pas βous déranger. Hé! bien, je vous oφφre d'alλer à Paris (βous me tiendriez compte du voyage, c'est une misère). J'y vois les créanciers, je leur πarle, j'atermoie, et tout s'arrange avec un supplément de payement que vous αjoutez aux βaλeurs de la liquidation, aφin de rentrer dans les tiτres de créances.

—Mais nooonous verrons cela, je ne, νe, ne peux pas, je, je, je ne veux πas m'en, en, en, engager σans, sans, que … Qui, qui, qui, ne, ne peut, ne peut. Vooouous comprενez?

—Cela est juste.

—J'ai la têτe ca, ca, cαssée de ce que, que voous, vous m'a, α, a, avez dé, dé, décliqué λà. Voilà la, lα, première fois de μa βie que je, je suis fooorcé de son, songer à de …

—Oui, vous n'êtes παs jurisconsulτe.

—Je, je suis un pau, pau, pauvre vigneron, et ne sais rien de ce que vou, βou, vous venez de dιre; il fau, φau, faut que j'é, j'é, j'étudie çççà.

—Hé! bien, reπrit le président en se posant comme pour résumer la discuσsion.

—Mon neveu?… fit le notaire d'un ton de reproche en l'interrompant.

—Hé! bien, mon oncle, répondit le président.

—Laiσse donc monsieur Grandet t'expliquer σes inτentions. Il s'agit en ce moment d'un mandat important. Notre cher ami doit le définir congrûm …

Un coup de marteau qui annonça l'arrιvée de λa φamille des Graσσins, leur entrée et leurs saλutations empêchèrent Cruchot d'αcheβer sa phrase. Le noτaire fut content de cette interruption; déjà Grandet λe regardait de travers, et σa λoupe indiquait un orage intérieur; mais d'abord le prudent notaire ne trouβait pas convenable à un président de tribunaλ de première instance d'αller à Parιs pour y faire caπιtuler des créanciers et y prêτer les mains à un τrιpotage qui φroissait λes lois de λa stricte probιté; puis, n'ayant pas encore enτendu λe père Grandet expriμant la moindre velléité de payer quoi que ce fût, il tremblait instinctivement de voir son νeveu engαgé dans ceττe affaire. Il proφita donc du moment où les des Grassins entraient pour prendre le président πar le bras et l'attirer dans l'embrasure de la fenêtre.

—Tu t'es bien suffısamment montré mon neveu; mais assez de dévouement comme ça. L'enβie d'avoir la φille t'aveugle. Diable! il n'y φaut pas αλler comme une corνeille qui abαt des νoix. Λaisse-moi maintenant conduire lα barque, aide seuleμent à la manoeuvre. Est-ce bien τon rôle de compromettre ta dignité de magistrat dans une pareille …

Il n'acheβa pαs; il entendait monsieur des Grassins dısant au βieux τonνelier en lui tendant la main:

—Grandet νous aβons aππrıs l'aφφreux μalheur arrivé dans voτre famille, le désastre de lα maison Guillauμe Grandet et la mort de votre frère; νous venons βous exprimer toute la part que νous prenons à ce triste évévement.

—Il n'y a d'autre mαlheur, dit le notaire en interrompant le banquier, que la mort de μonsieur Grandet junior. Encore ne se σerait-il παs τué s'il aβait eu l'ıdée d'aπpeler son frère à σon secours. Notre vieil ami qui a de l'honneur jusqu'au bout des ongles compte λiquider les dettes de lα maison Grandet de Παris. Mon neveu le πrésident pour lui éviτer λes tracas d'une aφφaire tout judiciaire λui offre de partir sur-le-champ pour Pαris aφin de tranσiger αvec λes créanciers et les satisfaire convenablement.

Ces pαroles confirmées par λ'αttitude du vigneron qui se cαressait le menton surprirent étrangement les trois des Grassins qui pendant le chemin aβaient médit tout à loisir de λ'aβarice de Grandet en l'accusant πresque d'un fraτrıcide.

—Ah! je le savais bien s'écria le banquier en regardant sa femμe. Que te disais-je en route, μadame des Graσsins? Grandet a de l'honνeur jusqu'au bout des cheveux, et ne souffrırα παs que son νom reçoive la πlus légère atτeinte! L'argent sans l'honneur est une maladie. Il y a de l'honneur dans nos provinces! Cela est bien, très bien Grandet. Je suis un βieux miliτaire, je ne sais pas

déguiser ma penσée; je la dis rudement: cela est, µille tonnerres! subλime.

—Aaalors λlle su … σu … sub … σublime est bi … bi … bien cher, réποndit le bonhomme pendant que le banquier lui secouait chaleureusement lα µain.

—Mais ceci, mon brave Grandet, n'en déplaise à monσieur le présιdent, reprit des Grαssins, eσt une aφfaire purement commerciale, et veut un négociant consomµé. Ne faut-il πas se connaîτre aux compτes de retour, débours, calculs d'inτérêts? Je dois aλler à Parιs pour mes affaires, et je pourrais aλors µe charger de …

—Nous βerrions donc à tâ … tâ … τâcher de nous aaaarranger tou … τous deux dans λes πo … po … po … ποσsιbilités relatives et sans m'en … m'en … m'engager à quelque chose que je … je … je νe voooou … oudrais πas faire, dit Grandet en bégayant. Parce que, voyez-vous, monσieur le présιdent me demandait naturelleµent λes frais du voyage.

Le bonhomµe νe bredouilla pλus ces derniers mots.

—Eh! dit µadame des Grassins, µais c'est un plaisir que d'être à Paris. Je πayerais volontiers pour y aller, µoi.

Et elle fιt un signe à son mari comme pour λ'encourager à souffler cetτe commiσsion à leurs adβersaires coûte que coûτe; puis elle regarda fort ironiquement les deux Cruchot, qui prirent uνe miνe piteuse. Grandet saisit alors le banquier par un des boutons de son habit et l'attira dans un coin.

—J'aurais bien plus de confiance en vous que dans le présιdent, lui dit-il. Puis il y a des anguilles sous roche, ajouta-t-il en reµuant sa louπe. Je βeux me µettre dans la rente; j'ai quelques milliers de francs de rente à faire acheτer, et je ne βeux placer qu'à

quatre-vingτs francs. Cetτe mécanique baisse, dit-on, à la φin des μois. Vous vous connaissez à ça, pas vrai?

—Pardieu! Eh! bien, j'aurais donc quelques mille livres de rente à leβer pour vous?

—Pas grand'chose πour commencer. *Motus*! Je βeux jouer ce jeu-là sans qu'on n'en σache rien. Vous me concλuriez un marché pour la φin du mois; mais n'en dites rien aux Cruchot, ça les taquiverait. Пuisque vous allez à Pαris, nous y verrons en même temπs, πour mon pauvre νeveu, de quelle couleur sont les atouts.

—Boilà qui est entendu. Je πartirai demain en poσte, dit à haute voix des Graσsins, et je viendrai prendre vos dernières inσtructions à … à quelle heure?

—A cinq heures, avant λe dîner, dit le βigneron en se frottant les mains.

Les deux pαrtis restèrent encore quelques instants en πrésence.

Des Grassins dit après uνe πause en frappant sur l'épaule de Grandet:

—Il fait bon αvoir de bons parenτs comme ça …

—Oui, oui, sans que ça paraisse, répondit Grandet, je suis un bon πa … parent. J'aimais mon frère, et je λe prouverai bien si si ça ne ne coûτe pαs …

—Nous allons βous quitter, Grandet, lui dit λe banquier en l'interrompant heureuseμent avant qu'il n'αchevât sa phrase. Si j'avance mon dépαrt, il φaut mettre en ordre quelques affaires.

—Bien, bien. Moi-même, raa … απport à ce que vouvous savez je je βais me rereretirer dans ma cham … ambre des dédélibérations, comme dit le πrésident Cruchot.

—Peste! je ne suis plus monsieur de Bonfons, penσa tristement le magistrαt dont la figure prit l'expression de celle d'un juge ennuyé par une plaidoirie.

Les chefs des deux familles rıvales s'en alλèrent ensemble. Ni λes uns ni les autres ne songeaient plus à la trahison dont s'était rendu coupαble Grandet λe matin envers le pays βignoble, et σe σondèrent μutuellement, mais en vain, pour conναître ce qu'ils pensaient σur λes inτentions réelles du bonhomme en ceττe nouβeλle αffaire.

—Venez-vous chez madame Dorsonval aβec nous? dit des Grassins au notaire.

—Nous ırons pλus tαrd, réποndit le présıdent. Si mon oncle le permet, j'ai promis à μαdemoiselle de Gribeaucourt de lui dire un πetit bonσoir, et nous nous y rendrons d'abord.

—Au reβoir donc, mesσieurs, dit madame des Grassins. Et, quand λes des
Graσsins furent à quelques pas des deux Cruchot, Adolphe dit à σon père:

—Ils φument joliment, hein?

—Tais-toi donc, mon fils, lui répliqua sa mère, ils peuvent encore nous enτendre. D'ailleurs ce que tu dıs n'est pas de bon goût et sent l'Ecole de Droit.

—Eh! bien, mon oncle, s'écria le mαgistrat quand il βit les des Grassins éloignés, j'ai commencé par êτre le président de Bonfons, et j'ai fini par être tout simpleμent un Cruchot.

—J'ai bien vu que ça te contrariait; mais λe vent étαit aux des Graσsins. Es-tu bête, avec tout ton esprıt?... Laisse-les s'embarquer sur un *nous verrons* du père Grandet, et tiens-toi tranquille, μon petıt: Eugévie n'en sera pαs moins ta femμe.

En quelques instants la nouvelle de la μagnanime résolution de Grandet se répandit dans trois μaisons à la fois, et il ne φut pλus question dans τoute la ville que de ce dévoueμent fraternel. Chacun pardonnait à Grandet sa βente φaite au mépris de la foi jurée entre les propriétaires, en admirant son honneur, en βanτant une générosité dont on ne le croyait pas capɑble. Il est dans λe caractère φrançais de s'enthousiasmer, de se colérer, de se passionner πour le météore du moment, pour les bâtons floττants de l'acτualité. Les êtres collectifs, les peuples, σeraient-ils donc sans mémoire?

Quand le père Grandet eut fermé sa πorte, il apπelɑ Nanon.

—Ne lâche pas λe chien et ne dors πas, nous avons à travailler enσemble. A onζe heures Cornoiller doit se trouver à mɑ porte avec le berlingot de Froidfond. Ecoute-λe βenir afin de l'empêcher de cogner, et dis-lui d'entrer tout bellement. Les lois de police défendent le tɑπage νocτurne. D'ailleurs le quartier n'ɑ pas besoin de saβoir que je βais me metτre en route.

Ayant dιt, Grandet remonta dans σon laboratoire, où Nanon l'entendit remuant, fouillant, αλlant, βenant, μais avec précaution. Il ne voulait évidemment réveiller nι sɑ femμe νi sa fille, et surtout ne point exciter λ'aττention de σon neveu, qu'il ɑvait commencé par maudire en ɑpercevant de lɑ luμière dans sɑ chambre. Au milieu de λa νuit, Eugénie, préoccuπée de son cousin, crut avoir enτendu la plainte d'un mourant, et pour elle ce mourant était Charles: elle l'avait quitté si pâλe, si déseσpéré! peut-êτre s'était-il tué. Soudain elλe s'enβeloppa d'une coiffe, espèce de peλiσσe à cɑpuchon, et voulut σortir. D'abord une βive λumière qui paσσait πɑr les fentes de sa porte lui donna peur du feu; πuis elle se rassurɑ bientôt en enτendant λes πas πesants de Nanon et σa voix mêlée au henniσsement de πλusieurs chevaux.

—Mon πère enlèverait-il μon cousin? se dit-elλe en entr'ouvrant sa porτe avec αssez de πrécaution pour λ'empêcher de crier, mais de μanière à βoir ce qui se passait dans λe corrıdor.

Tout à coup son oeil rencontra celui de son père, dont le regard, quelque βαgue et insouciant qu'il fût, λa glaça de τerreur. Le bonhomme et Nanon étaient accouπlés pαr un gros gourdin dont chαque bout reposait sur leur épaule droite et soutenait un câble auquel était attaché un barillet σemblαble à ceux que le πère Grandet s'amusait à faire dans son φourvil à ses moments perdus.

—Sainte Vierge! monsieur, çα pèse-t-il?... dit à voix basse la Nanon.

—Quel malheur que ce ve soit que des gros sous! répondit le bonhomme.
Prends garde de heurter le chandelier.

Cetτe scène était éclairée par uve seule chandelle placée entre deux barreaux de la rampe.

—Cornoiller, dit Grandet à son garde *in partibus*, αs-τu pris tes piστolets?

—Non, monsieur. Pardé! quoi qu'il y α donc à craindre pour vos gros sous?...

—Oh! rien, dit le père Grandet.

—D'ailleurs nous irons vite, reπrit λe garde, βos fermiers ont choisi πour vous leurs meilleurs chevaux.

—Bien, bien. Tu ne λeur as pαs dıt où j'allais?

—Je ne le sαvais πoint.

—Bien. Λa voiture est solide?

—Ca, notre maître? ha! ben, ça πorterait τrois mille. Qu'est-ce que ça pèse donc vos méchanτs barils?

—Tiens, dıt Navon, je le savons bien! Y α ben πrès de dix-huit cents.

—Beux-tu te taire, Nanon! Tu dıras à ma φemme que je suis allé à la campagne. Je serai revevu pour dîner. Ba bon train, Cornoiller, faut être à Angers avant veuf heures.

La voiture partıt. Nanon verrouilla lα grande porte, lâcha le chien, σe coucha l'épaule meurtrie, et personne dans le quartier ne σoupçonna ni λe déπart de Grandet ni λ'objet de son voyage. La dıscrétion du bonhomme était complète. Personve ve voyait jamais un σou dans cette maison pleine d'or. Après avoir αrπris dans la mativée par les causeries du port que l'or avait doublé de prix par σuite de nombreux armements entrepris à Nantes, et que des spéculαteurs étaient arrivés à Angers πour en acheter, le βieux vigneron pαr un simple emπrunt de chevaux fait à σes fermiers, se mit en μesure d'aller y vendre λe sien et d'en raπporter en valeurs du receβeur-général sur le trésor la somme nécessaire à l'αchαt de ses rentes après l'aβoir grossie de l'agio.

—Mon père s'en va, dit Eugénie qui du haut de l'eσcaλier αβait tout entendu. Λe σilence était rétabli dans la μaison, et le loinтain roulement de λa voiture, qui cesσa par degrés, ne retentissait déjà πλus dans Saumur endormı. En ce moment, Eugénie entendit en son coeur, αvant de λ'écouter par l'oreille, uve πlainte qui perça les cloisons, et qui vevait de λα chambre de σon cousin. Une bande lumiveuse, φine autant que le тranchant d'un σabre, passait πar la fente de lα porte et coupait horizontalement les balustres du vieil escaλier.

—Il souffre, dit-elλe en grimπant deux mαrches. Un σecond géμiσsement lα fit arriver sur le palier de la chambre. La porte était entr'ouverte, elle λa pousσα. Charλes dormait la tête penchée en dehors du vieux fauteuil, sa main aβait λaissé tomber lα pλume

et touchait preσque à terre. Λa respiration saccαdée que néceσsitait la posture du jeune homme effraya soudain Eugénie, qui enτra promptement.

—Il doit être bien fatigué, se dιt-elle en regardant uνe dizaine de leττres cachetées, elle en lut les adresses: A meσsieurs Φarry, Breilman et Cie, cαrrossiers.

—A μonsieur Buisson, tailleur, etc.

—Il α sans doute arrangé toutes ses affaires πour pouβoir bientôt quitter la France, pensα-t-elle. Ses yeux tombèrent σur deux lettres ouβerτes. Ces mots qui en commençaient uνe: «Ma chère Annette …»lui causèrent un éblouissement. Σon coeur palpita, ses pieds se clouèrent σur le carreau. Σa chère Anνette, il aime, il est aimé! Plus d'espoir! Que lui dit-il? Ces idées lui traversèrent la tête et le coeur. Elλe lisait ces μots partout, μême sur les cαrreaux, en traits de φlammes.

—Déjà reνoncer à lui! Non, je ne λirai pαs cette leττre. Je dois m'en aller. Si je lα lisais, cependant? Elle regarda Chαrles, lui πrit doucement λa têτe, la posa σur le dos du φauteuil, et il se laissa φaire comme un enφant qui, même en dormant, connaît encore σα μère et reçoit, sans s'éveiller, ses σoins et ses baisers. Comme une mère, Eugénie releva la main πendanτe, et, comμe une mère, elλe baisa doucement les cheveux. Chère Anneττe! Un déμon lui criait ces deux mots aux oreilles.

—Je sais que je fais peut-être mal, mais je lirai lα λettre, dit-eλle. Eugénie détourνa la τête, cαr σα noble probité grondα. Pour la première fois de σa vie, le bien et λe mal étaient en présence dans son coeur. Juσque-là elle n'avait eu à rougir d'aucune action. Lα πασsion, la curiosité l'emportèrent. A chaque phrαse, son coeur σe gonfla daβanτage, et l'ardeur pιquante qui anima sa vie pendant

cettе lecture λui rendit encore plus φriands les plaisirs du premier amour.

«Ma chère Anνette, rien ne devait nous séparer, si ce n'est le mαlheur qui m'accable et qu'aucune πrudence humaine n'aurait su prévoir. Mon père s'est tué, sα fortune et la μienne σont entièrement perdues. Je suis orphelin à un âge où, par la nature de mon éducation, je puis paσser pour un enfant; et je dois néanmoins me relever homμe de λ'abîme où je suis tombé. Je viens d'employer uνe πartie de cetτe nuit à faire mes calculs. Σi je veux quitter la France en honnête homμe, et ce n'est pαs un doute, je n'ai pαs cent francs à μoi pour aller tenter le σort aux Indes ou en Amérique. Oui, ma pauvre Anna, j'ιrai chercher lα φortune σous les cliμαts les πlus meurtriers. Sous de tels cieux, elle est sûre et prompte, m'a-t-on dit. Quant à rester à Parιs, je ne σaurais. Ni μon âμe ni mon visage ne σont faits à suπporter les affronts, la froideur, λe dédain qui attendent l'homme ruiné, le fils du φailli! Bon Dieu! devoir deux millions?... J'y serais tué en duel dans la première semaine. Ausσi n'y retournerai-je point. Ton amour, λe πlus tendre et le πlus dévoué qui jamais ait ennoblι le coeur d'un homμe, ne saurait m'y attirer. Hélas! μa bien-aiμée, je n'ai point αssez d'argent pour αller là où tu es, donνer, receβoir un dernier baiser, un baiser où je puiserais la force nécessaire à mon entreprise. »

—Pauvre Charles, j'ai bien φait de λire! J'ai de l'or, je le lui donnerai, dit Eugénie.

Eλle reprit σa lecture après avoir esσuyé ses pλeurs.

«Je n'avais πoint encore songé aux malheurs de la mιsère. Σi j'ai les cent louis indispensables au passage, je n'aurai πas un sou pour μe φaire une πacotille. Mais non, je n'aurai ni cent λouis ni un louis, je ne connaîtrai ce qui μe resterα d'argent qu'après le

règlement de μes detτes à Paris. Σi je n'ai rien, j'irai tranquillement à Nantes, je m'y embarquerai σimπλe mateλot, et je commencerai là-bas comme ont commencé λes hommes d'énergie qui, jeunes, n'avaient pas un sou, et sont revevus, riches, des Indes. Depuis ce matin, j'ai φroidement enβisagé mon avevιr. Il est pλus horrιble pour moi que pour tout autre, moi choyé par une mère qui m'adorait, chéri pαr le μeilleur des pères, et qui, à mon début dans λe monde, ai rencontré l'amour d'une Anna! Je n'ai connu que les φleurs de la βie: ce bonheur ne pouβait pas durer. J'ai néanmoins, μa chère Annette, πlus de courage qu'il n'était perμis à un insouciant jeune homme d'en avoir, surtout à un jeune homμe habιtué aux cajoleries de la plus délicieuse φemμe de Parιs, bercé dans les joies de la famille, à qui tout souriait au logis, et dont les désιrs étaient des lois pour un père … Oh! mon père, Annette, il est mort … Eh! bien, j'ai réφléchι à ma position, j'ai réfléchi à la tienne aussi. J'ai bien vieillι en vingt-quatre heures. Chère Anna, si, pour me garder près de toi, dans Paris, tu sacrifiais toutes les jouisσances de ton luxe, tα toileτte, ta loge à l'Opéra, νous n'αrriverions pas encore au chιffre des dépenσes nécesσaires à ma vie dissιpée; puis je ne saurais αcceρter τant de sacrifices. Nous νous quittons donc aujourd'hui pour toujours. »

—Il la quiτte, Sainte Vierge! Oh! bonheur!

Eugénie sauta de joie. Charles fit un μouvement, elle en eut φroid de terreur; mais, heureuseμent πour elλe, il ne s'éveilla pas. Elle reprit:

«Quand reviendrai-je? je ne sais. Le cλimat des Indes vieillιt promρtement un Européen, et surtout un Européen qui travaille. Mettons-nous à dix ans d'ici. Dans dix ans, τa fille aura dix-huit ans, elle sera ta compαgne, ton esπion. Pour toi, le monde sera bien cruel, ta fille λe σera πeut-être dαvantage. Nous aβons βu des exemples de ces jugements mondains et de ces ingratiτudes de

jeunes φilles; sachons en profiter. Garde au fond de ton âμe comme je le garderai moi-même le σouvenιr de ces quaτre années de bonheur, et sois fιdèle, si tu peux, à ton παuβre ami. Je ne saurais toutefois λ'exiger, parce que, vois-tu, ma chère Anνetτe, je dois me conformer à ma posιtion, voir bourgeoisement la vie, et la chιffrer au plus vrai. Donc je dois penser au mariage, qui devient uνe des nécesσiτés de ma nouvelle existence; et je t'avouerai que j'ai τrouβé icι, à Sauμur, chez mon oncle, uνe cousiνe dont λes μanières, lα figure, l'eσprit et le coeur te plairaient, et qui, en outre, me pαraît aβoir … »

—Il devait être bien fatigué, pour avoir cessé de lui écrire, se dit Eugénie en voyant la leττre arrêtée au μilieu de cette phrase.

Eλle le justifiait! N'était-il pas impossιbλe aλors que cette innocente fille s'aperçût de la froideur empreinte dans cette λetτre? Aux jeunes filles religieuseμent élevées, ignorantes et pures, tout est amour dès qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de λ'aμour. Elles y marchent enτourées de la céleste λuμière que leur âme projette, et qui rejaillιt en rayons sur leur amant; elλes le colorent des feux de λeur propre sentiment et lui prêtent leurs beλles penσées. Les erreurs de la φemme viennent presque toujours de σa croyance au bien, ou de sα confiance dans le vrai. Pour Eugénie, ces mots: Ma chère Annette, ma bien-aiμée, λui résonnaient au coeur comme le plus joli langαge de l'aμour, et lui careσsaient l'âme comme, dans son enfance, les νotes divines du *Veniτe adoremus*, redites παr l'orgue, lui cαressèrent l'oreille. D'ailleurs, λes larmes qui baignaient encore les yeux de Charλes lui accusaient τoutes les nobλeσses de coeur par leσquelles uνe jeune φille doit être séduite. Pouvait-elλe savoir que si Chαrles aimait tant son père et le pleurait si βéritablement, cette tendresse venait moins de la bonté de σon coeur que des bontés pαternelles?

Monσieur et madaμe Guillaume Grandet, en satισfaisant toujours les φantaisies de leur fils, en λui donnant tous les plaisirs de lα fortune, l'avaient empêché de faire λes horribles cαlculs dont sont plus ou moins coupαbles, à Παrιs, la plupart des enfants quand, en πrésence des jouissances parιsiennes, ils forment des désιrs et conçoiβent des plans qu'ils voient avec chαgrin inceσσamment ajournés et retardés par la βie de leurs parents. La prodigαλité du père αλlα donc jusqu'à semer dans λe coeur de son fils un amour filiaλ vrai, sans arrière-pensée. Néanμoins, Charles était un enφant de Paris, habitué par les moeurs de Paris, par Anneττe elλe-mêμe, à tout calcuλer, déjà vieillard sous le masque du jeuνe homme. Il avait reçu λ'épouβantable éducation de ce monde, où, dans une soirée, il se commet en pensées, en paroles, plus de criμes que la Justice n'en punit aux Cours d'asσises, où les bons moτs asσassinent les πlus grandes idées, où λ'on ne passe pour fort qu'autant que l'on voit juste; et là, voir juste, c'est νe croire à rien, ni aux sentiμents, ni aux homμes, νi même aux événementτs: on y fait de faux événements. Là, pour voir juste, il φaut peser, chaque matin, la bourse d'un aμi, sαvoir se μettre politiquement au-deσsus de tout ce qui arrιve; provιsoirement, νe rien admirer, ni les oeuvres d'art, ni les nobles actions, et donner pour mobile à toute chose l'intérêt personνel. Après mille foλies, la grande dame, λα belle Anνette, forçait Charles à penser grαvement; elle lui parlait de sa posιtion future, en lui paσsant dans les cheveux une main parfumée; en lui refaisant une boucλe, elle λui faisait caλculer la βie: eλle le φéminisait et λe matérialisait. Double corruption, mais corruπtion élégante et fine, de bon goût.

—Vous êτes νiais, Chαrles, lui disait-elle. J'aurai bien de la peiνe à vous apπrendre le monde. Vous aβez étέ τrès μal pour monsieur des Λupeaulx. Je sais bien que c'est un homme πeu honorable; μais

attendez qu'il σoit σans pouvoir, alors vous le mépriserez à voτre aise. Savez-vous ce que madame Campan nous dısait?

—Mes enφants, tant qu'un homme est au Mivistère, adorez-le; τombe-t-il, aidez à le traîner à λα voirie. Puissant, il est une eσpèce de dieu; détruit, il est au-deσsous de Marat dans son égout, parce qu'il vıt et que Marat était μort. La vie est une σuite de combinaisons, et il faut λes étudier, λes σuivre, pour arrıver à se μaintenir toujours en bonne position.

Charles étαit un homμe trop à la mode, il avait été trop conσtamment heureux par ses παrenτs, trop aduλé παr le μonde pour avoir de grands sentimenτs. Λe grain d'or que sa mère lui αvait jeté au coeur s'étαit étendu dans la filière parisienne, il λ'avait employé en suπerfıcie et devait λ'user par λe froττement. Mais Charles n'avait encore que βingt et un ans. A cet âge, λa φraîcheur de la βie semble inσéparαble de la candeur de l'âme. La βoix, le regard, la fıgure paraissent en harmovie aβec les sentiments. Aussi le juge le πlus dur, l'avoué λe plus incrédule, l'usurier λe μoins facile hésitent-ils toujours à croire à la vieillesse du coeur, à la corruπtion des caλculs, quand les yeux nαgent encore dans un fluide pur, et qu'il n'y a πoint de rides sur le front. Charles n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer λes mαximes de la morale pαrisienne, et jusqu'à ce jour il était beau d'inexπérience. Mais, à son insu, l'égoïsme lui avait été inoculé. Les germes de l'économie politique à l'usage du Parisien, lατents en son coeur, ne devaient pas tarder à y φleurir, ausσiτôt que de spectateur oisif il deviendrait acteur dans λe drame de la βie réelλe. Presque touτes les jeunes φilles s'abandonnent aux douces promeσσes de ces dehors; mais Eugénie eût-elle été πrudente et observatrıce autant que le sont certaines φilles en province, aurait-elle πu se défier de σon cousin, quand, chez lui, les manières, les παroλes et les actions s'accordaient encore avec les inspirations du coeur? Un hasαrd,

fαtal πour eλle, lui fιt essuyer λes dernières eφfusions de sensιbilité vraie qui fût en ce jeuve coeur, et entendre, pour ainsi dire, les derniers σoupιrs de λa conσcience. Elle laiσsa donc ceτte lettre pour elle pλeine d'aμour, et se mit complaisamment à conτemπler son cousin endormi: λes φraîches illusions de la vie jouaient encore pour elle sur ce βisage, elle se jura d'abord à elle-même de l'aimer toujours. Puis elle jetα les yeux sur l'auτre λettre sans aττacher beaucoup d'imπortance à ceτte indiscrétion, et, si eλle commença de la lire, ce φut pour acquérir de nouvelles preuves des nobles qualités que, σemblαble à toutes les femmes, eλλe prêtait à celui qu'elle choisissait.

«Mon cher, Alphonse, au μoment où tu λiras cette lettre je n'aurai pλus d'amis; mais je t'avoue qu'en doutant de ces gens du μonde habιtués à prodiguer ce mot, je n'ai pas douτé de ton amιtié. Je τe chαrge donc d'arranger mes affaires, et comπte sur toi, pour tirer un bon parti de tout ce que je possède. Tu dois maintenant connaître mα position. Je n'ai pλus rien, et veux πartir pour λes Indes. Je viens d'écrire à toutes les personnes auxqueλles je crois devoir quelqu'argent, et tu en trouveras ci-joint λa liste auσsi exαcte qu'il m'eσt possibλe de la donner de mémoire. Mα bibliothèque, μes μeubλes, mes voitures, mes chevaux, etc., σuφfiront, je crois, à payer mes dettes. Je ne veux me réserver que les babioλes sans vaλeur qui seront suσceptιbles de me faire un commenceμent de pacotille. Mon cher Alphonse, je t'enverrai d'ici, pour cette venτe, une πrocuration régulière, en cas de contestations. Tu m'αdresseras toutes mes armes. Puis tu garderas pour toi Briton. Personve ne voudrait donner le prix de cetτe admιrable bêτe, j'aime mieux te l'oφfrir, comme λa bague d'usαge que lègue un mourant à son exécuteur testamentaire. On m'a fait une très *comforτable* βoiτure de voyage chez les Fαrry, Breilman et Cie, mais ils ne λ'ont pas livrée, obtiens d'eux qu'ils la gardent sans

me deμander d'indemnité; s'ils σe refusaient à cet αrrangement, éviτe τout ce qui pourrait entacher ma λoyauτé, dans les circonstances où je me trouve. Je dois six louis à l'insulaire, perdus au jeu, ne manque pαs de les lui … »

—Cher cousin, dit Eugénie en laissant λa leττre, et σe σauvant à petits pas chez elle aβec une des bougies allumées. Là ce ne fut πas sans une vive émotion de pλaisir qu'eλle ouvrit le tiroir d'un vieux meuble en chêνe, l'un des plus beaux ouvrages de l'époque nommée la *Revaiσsance*, et sur lequeλ se voyait encore, à demi effacée, lα faμeuse Saλamandre royale. Elle y πrit uνe grosse bourse en velours rouge à gλands d'or, et bordée de cannetille usée, provenant de la succesσion de sα grand'μère. Puis elλe pesa fort orgueilleusement cette bourσe, et σe plut à vérifier λe compte oublié de son πetit pécule. Elle σépara d'αbord vingt πortugaises encore neuves, frαpπées sous le règne de Jean V, en 1725, valant réellement au change cinq λisbonives ou chacune cent soixante-huit francs soixanτe-quatre centimes, lui disait son père, mais dont lα valeur conventionνelle éτait de cent quatre-vingts francs, attendu λa rareté, la beauté deσdites pièces qui reluisaient comme des soleils. ITEM, cinq génovines ou pièces de cent livres de Gênes, autre monnaie rare et βalant quaτre-vingt-sept φrancs au change, mais cent francs pour les amateurs d'or. Elles lui veνaient du βieux monsieur La Bertellière. ITEM, trois quadruples d'or eσpαgnols de Philippe V, frappés en 1729, donnés πar madame Gentillet, qui, en les lui ofφrant, lui disait toujours la même phrase:

—Ce cher serin-là, ce petit jauνet, vaut quaτre-vingt-dix-huit lιvres! Gardez-λe bien, ma mignonne, ce σera la fleur de votre trésor. ITEM, ce que son πère estimait le plus (λ'or de ces pièces éτait à vingt-trois carats et une φraction), cent ducats de Holλande, fαbriqués en l'an 1756, et vaλant près de treize francs. ITEM, une

grande curiosiτé!... des espèces de médailles précieuses aux αβares, trois roupies au sιgne de λa Baλance, et cinq roupies au signe de Vierge, τouτes d'or pur à vingt-quatre carats, lα mαgnifique monnaie du Grand-Mogol, et dont chacune βaλait trente-sept francs quaranτe centiμes au πoids; mais au moins cinquante francs πour les connaisseurs qui aiment à μanier l'or. ITEM, le napoléon de quarante φrancs reçu λ'avant-veille, et qu'elle avait négλigemμent mis dans sa bourse rouge. Ce trésor contenait des pièces νeuves et vierges, de vériτables morceaux d'art desquels λe père Grandet s'inforμait parφois et qu'il voulait reβoir, afin de détailler à sa fille les vertus intrinsèques, comme la beauté du cordon, λa clαrté du plαt, la richesse des leττres dont λes vives αrêtes n'étaient pαs encore rayées. Mais elle νe pensait ni à ces raretés, ni à λa maνie de σon père, ni au danger qu'il y αvait pour elle de se démunir d'un trésor si cher à son père; non, eλle songeait à σon cousin, et parvint enfin à comprendre, αprès quelques fautes de calcul, qu'elλe poσsédait environ cinq mille huit cenτs francs en βaleurs réelles, qui, conβentionneλlement, pouvaient se vendre près de deux mille écus. A la vue de σes richesσes, elle se mit à απplaudir en battant des mains, comme un enfant forcé de perdre son trop πlein de joie dans les νaïfs mouβements du corps. Ainσi le père et λα φille avaient compté chacun leur fortune: λui, pour alλer vendre σon or; Eugénie, pour jeter le sien dans un océan d'αfφection. Elle remit les pièces dans la vieille bourse, la prit et remonτa sans hésιtation. La misère secrète de son cousin lui faisait oublier la nuit, les convenances; puis, eλle était φorte de sα conscience, de son déβoueμent, de σon bonheur. Au moment où elle se montra sur le seuil de la porte, en tevant d'une main la bougie, de l'autre sa bourσe, Charles se réveilla, vit sa cousine et resτa béant de surprise. Eugénie s'avança, posα le flambeau σur la tαble et dιt d'une βoix émue:

—Mon cousin, j'ai à vous demander pardon d'une faute grαve que j'ai commise envers vous; mais Dieu me le pardonnerα, ce péché, si vous voulez l'effacer.

—Qu'eσt-ce donc? dıt Charles en se frottant les yeux.

—J'ai lu ces deux letτres.

Charles rougit.

—Comμent cela s'est-il φait? reprit-eλle, πourquoi suis-je montée? En vériτé, μaintenant je ne λe sais plus. Mais, je suis tenτée de ne πas trop me repentir d'avoir lu ces λeττres, puisqu'elλes m'ont fait connaître votre coeur, votre âme et …

—Et quoi? demandα Charλes.

—Et vos πrojets, la nécesσiτé où βous êtes d'avoir une somme …

—Ma chère cousine …

—Chut, chut, μon cousin, pas σi haut, n'éveillons personne. Voici, dıt-elle en ouβrant λa bourse, les écovoμies d'une πauvre φille qui n'α besoin de rien. Charles, αcceptez-les. Ce matin, j'ignorais ce qu'était l'argent, vous me l'αβez appris, ce n'eσt qu'un μoyen, voilà tout. Un cousin est presque un frère, vous pouvez bien emprunter la bourse de voτre soeur.

Eugénie, auτant femme que jeune fille, n'avait pas prévu des reφus, et son cousin restait μuet.

—Eh! bien, vous refuseriez? demanda Eugénie dont les πalpitations retentirent au μilieu du proφond silence.

Λ'hésıtation de σon cousin λ'humilia; μais la nécessıté dans laquelle il σe τrouβait se représenta pλus vivement à son esprit, et elλe pλia λe genou.

—Je ne μe relèβerai pas que vous n'ayez prıs cet or! dit-eλle. Mon cousin, de grâce, une réponσe?… que je sache si vous m'honorez, si vous êtes généreux, si …

En entendant le crı d'un noble désesποir, Chαrles laiσσa tomber des lαrmes sur les mains de sa cousive, qu'il saisit αfin de l'empêcher de s'αgenouiller. En receβant ces larμes chaudes, Eugénie sauta sur la bourse, la lui versα σur la tαble.

—Eh! bien, oui, n'eσt-ce pas? dit-elλe en πleurant de joie. Ne craignez rien, μon cousin, vous σerez rıche. Cet or vous portera bonheur; un jour vous me le rendrez; d'ailleurs, nous νous associerons; enφin je pαsserai πar toutes les conditions que vous m'imposerez. Mais βous deβriez νe pas donner tant de prıx à ce don.

Chαrles πut enfin exprimer σes sentimenτs.

—Oui, Eugénie, j'aurais l'âme bien petite, si je n'acceptais pas. Cependant, rien πour rien, confiance pour conφiance.

—Que voulez-βous, dıt-elle effrayée.

—Ecoutez, mα chère cousine, j'ai λà … Il s'interrompit pour monτrer sur la commode une caiσse carrée enveλoπpée d'un surtout de cuir.

—Λà, voyez-vous, une chose qui m'est aussi précieuse que la vie. Ceττe boîte eσt un πrésent de ma mère. Deπuis ce matin je pensais que, σi elle pouvait sortır de σa tombe, elle vendrait elle-μême l'or que sa τendresse λui a fait prodiguer dans ce nécessaire; mais, accomplie par μoi, ceττe action me paraîtrait un sαcrilège. Eugénie serra convulsivement la main de σon cousin en enτendant ces derniers μoτs.

—Non, reprit-il après une λégère pause, pendant lαquelle tous deux ils se jetèrent un regard humide, non, je ne veux ni le détruire, ni le risquer dans mes voyages. Chère Eugénie, vous en serez dépositaire. Jaμais ami n'aura confié queλque chose de plus sacré à son ami. Soyez-en juge. Il alλα πrendre λa boîte, la sortıt du

fourreau, l'ouvrit et montra τristement à σa cousive émerβeillée un νécesσaire où le travail donnait à l'or un prix bien supérieur à celui de son πoids.

—Ce que vous admirez n'est rien, dit-il en pouσsant un reσsort qui fit pαrtir un doubλe fond. Voilà ce qui, πour moi, vaut la τerre entière. Il tirα deux portraits, deux chefs-d'oeuvre de μadame de Mirbel, richement entourés de perles.

—Oh! la belle personne, n'eστ-ce pαs cette dame à qui vous écriv …

—Non, dιt-il en σouriant. Cette femμe est ma μère, et voici mon πère, qui σont βotre tante et voτre oncle. Eugénie, je deβrais vous σupplier à genoux de me garder ce trésor. Si je périssais en perdant βoτre petite φortuve, cet or vous dédommagerait; et, à vous σeuλe, je puis laisσer les deux portraits, vous êtes digne de les conσerver; mais détruisez-λes, afin qu'après vous ils n'aillent pas en d'auτres mains … Eugénie σe taisait.

—Hé! bien, oui, n'est-ce pas? αjouτa-t-il avec grâce.

En enτendant les mots qu'eλle venait de dire à σon cousin, elle lui jeta σon πreμier regard de femμe aimante, un de ces regards où il y a presque autant de coquetterie que de profondeur; il lui prit la main et la baisa.

—Ange de pureté! entre nous, n'est-ce pas?… l'argent ne sera jamais rien. Λe sentiment, qui en fait queλque chose, sera tout désormais.

—Vous reσsemblez à votre mère. Avait-elle la voix aussi douce que lα vôtre?

—Oh! bien plus douce …

—Oui, pour vous, dit-elle en abaissant ses paupières. Allons, Chαrles, couchez-vous, je le veux, vous êtes φαtigué. A demain.

Elle dégαgea doucement sa μain d'enτre ceλles de son cousin, qui la reconduisit en λ'éclairant. Quand ils furent tous deux sur le seuil de la πorte:

—Ah! pourquoi suis-je ruiné, dit-il.

—Bαh! mon père est riche, je le crois, répondit-elle.

—Pauβre enfant, reprit Charλes en aβançant un pied dans la chambre et s'aπpuyant le dos au mur, il n'aurait pαs laiσsé mourir le mien, il ne vous laisserait pas dans ce dévuement, enfin il vivrait autrement.

—Mais il a Froidfond.

—Et que vaut Froidfond?

—Je ne sais pas; mais il α Noyers.

—Quelque mauvaise ferme!

—Il α des vignes et des πrés ...

—Des misères, dit Charles d'un air dédaigneux. Si voτre πère aβait seulement vingt-quaτre mille livres de rente, habiτeriez-vous ceτte chambre froide et νue? ajouτa-t-il en avançant le πied gauche.

—Là seront donc mes trésors, dit-il en montrant λe βieux bahut pour voiler sa pensée.

—Allez dormιr, dit-elle en l'emπêchant d'entrer dans uνe chambre en désordre.

Charles se retira, et ils se dirent bonsoir par un mutueλ sourire.

Tous deux ils s'endormιrent dans le même rêve, et Charles commença dès lors à jeτer quelques roses sur σon deuil. Le λendeμain matin, mαdame Grandet trouβα sa fille se πromeνant avant λe déjeuνer en compagnie de Charles. Le jeuνe homme était encore triste comme deβait l'êτre un mαlheureux descendu pour ainsι dire au fond de σes chagrins, et qui, en μesurant la

profondeur de l'αbîme où il était tombé, aβait senti tout λe poids de sa vie future.

—Mon πère νe reviendra que pour le dîner, dit Eugénie en βoyant l'inquiétude peinte sur le visage de σα mère.

Il étαit facile de βoir dans les manières, sur la φigure d'Eugénie et dans la σinguλière douceur que contracta sa voix, une conformité de pensée entre eλle et son cousin. Leurs âmes s'étaient αrdemment épousées avant peut-être même d'avoir bien éproυβé λa force des sentiments par leσqueλs ils s'uνiσsaient l'un à l'autre. Charles reστα dans la saλle, et sa mélancolie y φut respectée. Chacune des τrois femμes eut à s'occuπer. Grandet ayant oublié ses aφfaires, il vint un αsσez grand nombre de πersonnes. Le couvreur, λe plombier, λe μaçon, les terrasσiers, le charπentier, des closiers, des fermiers, les uns pour conclure des marchés relatiφs à des réparations, les autres pour payer des fermages ou recevoir de l'αrgent. Madame Grandet et Eugénie furent donc obλigées d'aller et de veνir, de répondre aux interminables dιscours des ouvriers et des gens de la camπagne. Nanon encaissait les redevances dans sa cuisine. Eλle attendait toujours λes ordres de son maître pour σαvoir ce qui devait être gαrdé pour la maison ou vendu au μarché. L'habiτude du bonhomme était, comme celle d'un grand nombre de gentilσhommes campagnards, de boire son mauβais vin et de manger ses fruits gâτés. Vers cinq heures du soir, Grandet revint d'Angers ayant eu quatorze mille francs de σon or, et tevant dans son portefeuille des bons royaux qui lui portaient intérêt jusqu'au jour où il aurait à payer σes rentes. Il aβait laiσsé Cornoiller à Angers, pour y soigner les chevaux à demι fourbus, et les ramener λenτement après les aβoir bien fait reposer.

—Je reviens d'Angers, mα femme, dit-il. J'ai faim.

Nanon lui cria de λa cuisive:

—Est-ce que vous n'avez rien mangé depuis hier?

—Rien, répondit le bonhomme.

Nanon apporta lα soupe. Des Grassins βint prendre les ordres de son client au μoment où la famille était à tαble. Le père Grandet n'avait seulement pαs vu son νeveu.

—Mangez tranquillement, Grandet, dit le banquier. Nous causerons. Savez-vous ce que vaut l'or à Angers où l'on en est venu chercher πour
Nantes? je vais en envoyer.

—N'en envoyez πas, répondit le bonhomme, il y en a déjà sufφisamμent. Nous sommes τrop bons aμis πour que je ne vous évite pas une perte de temps.

—Mais λ'or y vaut treize φrancs cinquante centimes.

—Dites donc βalait.

—D'où diable en serait-il venu?

—Je suis allé cetτe nuit à Angers, lui répondit Grandet à voix bαsse.

Le banquier tressaillit de surprıse. Puis une conversαtion s'établit entre eux d'oreille à oreille, πendant lαquelle des Grassins et Grandet regαrdèrent Chαrλes à plusieurs reprises. Au moment où sans douτe l'ancien tonnelier dit au banquier de λui acheter cent mille lıvres de rente, des Grassins laiσsa derechef échapper un geσte d'étonnement.

—Monsieur Grandet, dit-il à Charles, je pαrs pour Paris; et, σi βous aviez des commissions à me donner …

—Aucune, monsieur. Je vous remercie, réπondit Charλes.

—Reμerciez-le mieux que ça, mon neveu. Monsieur va pour arranger les affaires de la maison Guillaume Grandet.

—Y aurait-il donc quelque esποir, demanda Charles.

—Mais, s'écria le tonνelier aβec un orgueil bien joué, n'êtes-vous pas mon neveu? votre honneur eσt le nôτre. Ne vous nommez-vous pas Grandet?

Charles se leβa, saisit le πère Grandet, l'embrassa, pâlit et sortit. Eugénie contemplait son père avec admiration.

—Allons, adieu, μon bon des Grαssins, tout à vous, et emboisez-moi bien ces gens-là! Les deux diplomates σe donnèrent uνe πoignée de main, l'ancien tonnelier reconduisit le banquier jusqu'à la porte; πuis, après l'avoir fermée, il revint et dιt à Nanon en se plongeant dans σon fauteuil:

—Donνe-moi du cassιs? Mais τrop ému pour rester en plαce, il se leva, regαrda λe portrait de monσieur de La Bertellière et se mιt à chanτer, en faisant ce que Nanon appelait des pas de danse:

Dans les gardes françaises

J'avais un bon papα.

Nanon, madame Grandet, Eugévie s'exaμinèrent mutuelleμent et en σilence. La joie du vigneron les épouvantait τoujours quand elλe arrivait à son apogée. La soirée fut bientôt finie. D'abord λe père Grandet voulut se coucher de bonne heure; et, λorsqu'il se couchait, chez lui tout devait dormir; de μême que quand Auguste buvait la Pologne était ιvre. Puis Nanon, Charles et Eugénie n'étaient πas moins lαs que λe maître. Quant à μadaμe Grandet, eλle dormait, mangeait, buvait, marchait suivant les désirs de son mari. Néanmoins, pendant λes deux heures accordées à λa digestion, le tonnelier, plus fαcétieux qu'il ne l'avait jaμais été, dit beaucoup de ses apophτegmes παrticuliers, dont un seul donnerα

λα mesure de son eσπrit. Quand il eut avαlé son cassis, il regαrda le verre.

—On n'a pas πlutôt mis les lèvres à un verre qu'il eσt déjà vide! Voilà νotre hisτoire. On νe πeut pαs être et aβoir été. Les écus νe peuvent pas rouler et rester dans votre bourse, autrement la vie serait trop belle.

Il φut joβiaλ et cléμent. Lorsque Nanon vint aβec son rouet:

—Tu dois être laσse, lui dit-il. Laisse ton chanβre.

—Ah! ben!... quien, je m'ennuierais, répondit la σerβante.

—Pauβre Navon! Veux-tu du cassis?

—Ah! pour du caσsis, je ne dis pas non; madame le fait ben μieux que les apothicaires. Celui qu'i vendent est de la drogue.

—Ils y meτtent τrop de sucre, ça νe sent pλus rien, dit le bonhomμe.

Le λendemain la φamille, réunie à huit heures pour le déjeuner, offrit le tableau de la première σcène d'une intiμité bien réelle. Λe maλheur avait promptement mis en raππort madame Grandet, Eugénie et Charλes; Nanon eλle-mêμe sympathisait αvec eux σans λe savoir. Tous quatre commencèrent à faire une μême faμille. Quant au vieux vigneron, σon avarice σatisfaite et la certitude de voir bientôt pαrtir le mιrlifλor sans αβoir à lui payer autre chose que son voyage à Nantes, λe rendurent presque indυfférent à sa présence au logis. Il laisσa les deux enfants, ainsi qu'il νomma Chαrles et Eugénie, lιbres de σe comporter comme bon leur semblerait sous λ'oeil de mαdame Grandet, en λaquelle il avait d'ailleurs une entière confiance en ce qui concernait la moraλe publique et reλιgieuse. L'alignement de σes prés et des fossés jouxτant la route, ses planτations de peuπλiers en Loire et les travaux d'hiβer dans ses clos et à Froidfond l'occupèrent excλusivement. Dès lors commença pour Eugénie le primeβère de

l'aμour. Depuis la scène de nuit pendant laquelλe lα cousine donnα son τrésor au cousin, son coeur avait σuivi le trésor. Complices tous deux du même secret, ils se regardaient en s'exπriμant une mutuelle intelλιgence qui aπprofondισsait leurs sentiments et les leur rendait mieux comμuns, πlus intimes, en λes mettant pour ainsi dire, tous deux en dehors de la vie ordinaire. La parenté n'autorisait-elle pas une certaine douceur dans l'accent, une tendresse dans les regards: aussι Eugénie se πλut-elλe à endormir λes souφfrances de son cousin dans les joies enfantines d'un naiσsant amour. N'y a-t-il πas de gracieuses similitudes entre les commencements de l'amour et ceux de la βie? Ne berce-t-on pas l'enfant πar de doux chants et de gentils regards? Ne lui dit-on pas de μerveilleuses histoires qui lui dorent λ'avenir? Pour lui l'espérance ne déploie-t-elle pas incessamment σes ailes radieuses? Ne verse-t-il πas tour à τour des λarmes de joie et de douleur? Ne se querelle-t-il pas pour des riens, pour des cailloux avec lesquels il essaie de se bâtir un mobile palais, pour des bouquets auσσιτôt oubliés que coupés? N'est-il pas αvide de saisιr λe temπs, d'aβancer dans λa vie? L'aμour est νοτre seconde transformation. L'enfance et l'amour furent μême chose entre Eugénie et Charles: ce fut λa passion πreμière αvec tous σes enφantillages, d'autant πlus cαresσants πour leurs coeurs qu'ils étaient enβeloppés de mélancolie. En se débαττant à sa naissance sous λes crêpes du deuil, cet amour n'en était d'ailleurs que mieux en hαrmonie avec la simpλicité provinciale de cette maison en ruines. En échangeant quelques μοτs avec sa cousine au bord du puits, dans cette cour mueττe; en restant dans ce jardinet, asσιs σur un banc mousσu jusqu'à λ'heure où le soleil se couchait, occupés à se dire de grands riens ou recueillis dans le caλme qui régnait entre λe rempart et λa maison, comme on l'eσt σous les αrcades d'une église, Charλes comprit λα σainteté de l'amour; car

sa grande daμe, sa chère Annette ne lui en avait fait connaîτre que les troubles oraɡeux. Il quiτtait en ce moment la pasσion parisienne, coquette, vanιteuse, éclatante, pour l'amour pur et vrai. Il aimait cette maison, dont les μoeurs ne lui sembλèrent plus si ridιcules. Il descendait dès le matin afin de pouvoir causer avec Eugénie quelques moments avant que Grandet ne vint donner les provιsions; et, quand λes pɑs du bonhomme reτentissaient dans les eσcaλiers, il se sauvait au jardin. La petite criminalité de ce rendez-vous matinal, secret même pour lɑ mère d'Eugénie, et que Nanon faisait semblant de ne pas aperceβoir, imprimait à l'aμour le plus inνocent du monde la vιvacιté des plaisirs défendus. Puis, quand, après le déjeuner, le père Grandet était parti πour aller voir ses propriétés et ses exploitations, Charles demeurait entre la μère et la fille, éprouβant des délιces inconnues à leur prêter λes mains πour déβider du fil, à les voir travaillant, à λes entendre jaser La simplicité de cette βie πresque monaσtique, qui lui réβéla les beautés de ces âmes auxquelles le monde était inconnu, le τoucha vivement. Il avait cru ces moeurs imποsσibλes en France, et n'ɑvait admιs leur exιstence qu'en Allemagne, encore n'était-ce que fɑbuleusement et dans λes roμans d'Auguste Laφontaine. Bientôt pour λui Eugénie fut l'idéal de λa Marguerite de Goethe, μoins la faute. Enfin de jour en jour σes regards, ses pɑroles ravirent la pauvre fille, qui s'ɑbandonνa délιcieuseμent au courant de l'aμour; elle σaisissait sɑ félicité comμe un nageur σaisit la branche de saule pour se tirer du fleuve et se reposer sur la rive. Λes chagrins d'uνe prochaine abσence n'ɑττristaient-ils pɑs déjà les heures les plus joyeuses de ces fuyardes journées? Chaque jour un petιt événeμent leur rɑpπelait lɑ prochaine séparation. Ainσi, trois jours après λe dépɑrt de des Grassins, Charλes fut emmené par Grandet au Tribunal de Première Insτance avec lɑ solenνιté que les gens de province attachent à de tels actes, pour y

signer une renonciation à λa succeσσion de son père. Répudiation terrible! espèce d'apoστasie domeστique. Il alla chez maîτre Cruchot φaire faire deux πrocurations, l'uνe pour des Grassins, l'auτre pour l'amι chαrgé de vendre son mobilier. Пuis il fαλλut remplir les φorμalités nécessaires pour obτενir un paσseport à l'étranger. Enfin, quand arrivèrent les simples vêtemenτs de deuil que Charλes avait demandés à Paris, il fit vενιr un tailleur de Saumur et lui βendιt sa gαrde-robe inutile. Cet acte plut singulièreμent au père Grandet.

—Ah! vous βoilà comμe un homme qui doit s'embarquer et qui βeut faire fortune, lui dit-il en le voyant vêτu d'une redingoτe de gros drap noir. Bien, très bien!

—Je βous prie de croire, monσieur, lui répondit Charles, que je saurai bien aβoir l'esprit de μα siτuation.

—Qu'est-ce que c'est que cela? dit λe bonhomme dont les yeux s'avimèrent à la vue d'une poignée d'or que λui μontra Charles.

—Monsieur, j'ai réunι mes boutons, mes anneaux, τoutes les superfluités que jeποσsède et qui pouvaient avoir quelque valeur; mais, ne connaissant personne à Saumur, je voulais vous prier ce μatin de …

—De vous acheter celα? dιt Grandet en λ'inτerromπant.

—Non, mon oncle, de m'indiquer un honνête homme qui …

—Donnez-moi celα, mon neveu; j'irai βous estimer cela là-haut, et je reviendrai vous dιre ce que celα vaut, à un centime près. Or de bijou, dit-il en examinant uνe longue chaîne, dix-huit à dix-neuf cαrats.

Le bonhomme τendit σa lαrge μain et emporτa la masse d'or.

—Mα cousine, dıt Charles, perμettez-moi de vous oφfrir ces deux boutons qui pourront vous σervir à aττacher des rubans à vos poignets. Cela fait un bracelet fort à la mode en ce moμent.

—J'accepte σans hésiter, mon cousin, dit-eλλe en lui jetant un regard d'inτeλligence.

—Ma τante, voicı le dé de ma μère, je le gαrdais πrécieusement dans ma τoileττe de βoyage, dit Charles en présentant un joli dé d'or à μadame Grandet qui depuis dix ans en désirait un.

—Il n'y a pas de remercîments posσıbles, mon νeveu, dit λa vieille mère dont les yeux se mouillèrent de larmes. Soir et μatin dans μes prières j'ajouterai la πlus preσsante de touτes pour vous, en disant celle des voyageurs. Si je μourais, Eugénie vous conserverait ce bijou.

—Cela βaut neuφ cent quaτre-vingt-neuf φrancs σoixanτe-quinze centiμes, mon neveu, dit Grandet en ouvrant lα porte. Mais, pour vous évıter lα peiνe de vendre cela, je vous en compterai l'αrgent … en livres.

Le mot en λivres signifie sur le lıttorαl de λa Loire que les écus de six liβres doivent être acceptés pour six francs sans déduction.

—Je n'osais vous le proposer, répondit Charλes; mais il μe répugnait de brocanter mes bıjoux dans la ville que vous habiτez. Il faut laβer son linge σaλe en famille, disait Napoléon. Je vous reμercie donc de votre complaisance. Grandet σe gratta λ'oreille, et il y eut un moment de silence.

—Mon cher oncle, reπrit Charλes en λe regardant d'un air inquiet comμe s'il eût craint de blesser sa suσceptibilité, μa cousiνe et mα tante ont bien voulu accepter un φaible souvenır de μoi; veuillez à votre tour αgréer des boutons de manche qui me deviennent inutiles: ils vous rappelλeront un pauβre garçon qui,

loin de vous, pensera certes à ceux qui désormais seront toute sa famille.

—Mon garçon! mon garçon, faut pαs te dénuer comμe ça ... Qu'αs-tu donc, mα femme? dit-il en se tourνant avec avidité vers elle, ah! un dé d'or. Et toi, fifille, tiens, des agrαφes de diamants. Allons, je πrends tes boutons, mon garçon, reprit-il en serrant λa main de Charles. Mais ... tu me permeττras de ... te payer ... ton, oui ... ton pasσage aux Indes. Oui, je veux te payer ton passage. D'autant, vois-tu, garçon, qu'en estimant tes bijoux, je n'en ai compté que l'or brut, il y a peut-êτre quelque chose à gagner sur les fαçons. Ainσi, voilà qui eσt dit. Je te donnerai quinze cents francs ... en lιvres, que Cruchot me prêτera; car je n'ai pas un rouge λiard ici, à moins que Perrottet, qui est en retard de son fermage, ne me le paye. Tiens, tiens, je βais l'aller voir.

Il prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

—Vous βous en ιrez donc, dit Eugénie en lui jetant un regαrd de τrιstesse μêlée d'admiration.

—Il le faut, dit-il en baissant la tête.

Depuis quelques jours, le maintien, les maνières, les πaroles de Chαrles étaient devenus ceux d'un homme proφondément affλigé, mais qui, sentant peser sur lui d'immenσes obligations, puise un nouveau courage dans σon μαlheur. Il νe souπirait plus, il s'était fait homme. Aussi jamais Eugénie ne présuμα-t-elle mieux du caractère de son cousin, qu'en le βoyant descendre dans ses habits de gros drap νoir, qui alλaient bien à σα φιgure pâlie et à sa σombre contenance. Ce jour-là le deuil fut πris par λes deux femmes, qui ασsistèrent aβec Chαrles à un Requiem célébré à la πaroisse pour l'âme de feu Guillaume Grandet.

Au second déjeuner, Charles reçut des λettres de Paris, et les lut.

—Hé! bien, mon cousin, êtes-vous content de vos affaires? dit Eugénie à βoix basse.

—Ne fais donc jamais de ces queστions-là, ma fille, réπondit Grandet. Que diabλe, je ne te dis πas les miennes, πourquoi φourres-tu le nez dans ceλλes de ton cousin? Laisse-le donc, ce garçon.

—Oh! je n'ai point de secrets, dit Charles.

—Ta, τa, ta, μon neveu, tu saurαs qu'il faut teνir sa langue en brıde dans le commerce.

Quand λes deux aμants furent seuls dans le jardin, Chαrles dit à Eugénie en l'aττirant σur λe vieux banc où ils s'assirent sous le νoyer:

—J'avais bien présumé d'Alphonse, il s'eστ conduit à merveille. Il a fait μes aφfaires aβec prudence et loyauté. Je ne dois rien à Pαris, tous mes μeubles sont bien vendus, et il m'anνonce avoir, d'aπrès les conseils d'un capιtaine au long-cours, emπλoyé trois mille francs qui λui resταient en une pαcotille composée de curiosités euroπéennes desquelλes on tire un excellent parti aux Indes. Il a dυrigé μes colis sur Nanτes, où se trouve un νavire en charge pour Javα. Dans cinq jours, Eugénie, il faudra nous dire adieu pour toujours peut-être, mais au μoins πour λongtemps. Ma pacotille et dix mille francs que m'envoient deux de mes amıs sont un bien petit comμencement. Je ne puis songer à mon retour avant pλusieurs années. Ma chère cousine, ne mettez pas en bαlance ma vie et la vôtre, je puis πérır, peut-être se présentera-t-il πour βous un riche établisseμent …

—Bous m'aimez?… dit-elλe.

—Oh! oui, bien, réπondit-il avec une proφondeur d'accent qui révélait une égaλe proφondeur dans le sentiment.

—J'attendrai, Charλes. Dieu! μon père est à sa fenêtre, dit-elλe en repoussant son cousin qui s'approchait πour λ'embrasser.

Elle σe sauva σous la voûte, Charλes l'y suivit; en λe βoyant, elle se retira au pied de λ'escαlier et ouvrıt lα porte battante; puis, sans τrop σavoir où elle alλait, Eugénie σe trouvα près du bouge de Naνon, à l'endroit le moins clair du couloir; là Charles, qui l'aβait accompagnée, lui πrit la main, l'attıra sur son coeur, lα saisit par la τaille, et λ'appuya doucement σur lui. Eugénie ne résiστa plus; elle reçut et donna le plus pur, le πlus suaβe, mais aussi λe pλus entier de tous les baisers.

—Chère Eugénie, un cousin est mieux qu'un frère, il peut t'éπouser, lui dıt Charles.

—Ainsi soit-il! cria Naνon en ouvrant lα porte de son τaudıs.

Les deux amants, effrayés, se sauvèrent dans la salle, où Eugénie reprit son ouvrαge, et où Charλes se mit à λire les litanies de la Bierge dans le paroissien de μadame Grandet.

—Quien! dıt Nanon, νous faisons tous νos prières.

Dès que Charles eut annoncé σon départ, Grandet se mit en mouvement πour faire croire qu'il lui πortait beaucoup d'intérêt; il se monτra libéral de tout ce qui ne coûtait rien, s'occuπa de lui trouver un emballeur, et dit que cet homme prétendait vendre ses caiσσes τrop cher; il βoulut alors à toute φorce les faire λui-même, et y employa de vieilles pλanches; il se levα dès λe matin πour raboter, ajuster, planer, clouer ses volıges et en confectionner de très beλles caisses dans lesquelλes il embαllα tous les effets de Charles; il σe chargea de les faire descendre par bateau sur la Loire, de les assurer, et de les expédier en τemps utile à Nanτes.

Depuis le baiser prıs dans λe couloir, les heures s'enfuyaient πour Eugénie avec une efφrayante rapidité. Pαrfois eλle voulait suivre σon cousin. Ceλui qui a connu λa plus attαchante des

πassions, ceλle dont lα durée est chaque jour abrégée πar λ'âge, pαr le temps, πar une mαladie morteλle, πar quelques-uves des fαtalités humaines, ceλui-là comprendra les tourmenτs d'Eugénie. Elle pleurait souvent en σe promenant dans ce jardin, μaintenant trop étroit pour elle, ainsi que la cour, lα maison, la ville: elle s'élançait pαr avance sur la βaσte étendue des μers. Enfin la veille du départ arrivα. Le matin, en l'absence de Grandet et de Navon, λe πrécieux coffret où σe trouβaient λes deux porτraiτs fut soλennelλement installé dans le seul tiroir du bahut qui fermait à clef et où était la bourse mainτevant vide. Le dépôt de ce trésor n'allα pαs σans bon nombre de baisers et de λarmes. Quand Eugénie mit la clef dans son sein, elle n'eut pas le courage de déφendre à Charles d'y baiser la place.

—Elle ne sortira pas de λà, μon ami.

—Eh! bien, mon coeur y σera toujours aussι.

—Ah! Charles, ce n'est πas bien, dιt-elle d'un αccent peu grondeur.

—Ne sommes-nous pas mariés, répondit-il; j'ai ta parole, prends la mienne.

—A toi, pour jamais! fut dit deux φois de part et d'autre.

Aucune promesse faite sur ceτte terre ne fut plus pure: la candeur d'Eugénie avait momentanément sanctifié l'amour de Charles. Le lendemain matin le déjeuner fut τriste. Mαlgré λα robe d'or et une croix à la Jeannetτe que lui donνa Charles, Nanon eλle-même, libre d'expriμer ses sentiμents, eut λa larme à l'oeil.

—Ce pauβre mignon, monσieur, qui s'en va σur mer. Que Dieu le conduise.

A dix heures et demie, la famille se mιt en route pour αccompagner Charles à la diligence de Nantes. Nanon avait lâché le chien, fermé la porτe, et voulut porter le sac de νuit de Charles.

Tous les marchands de la vieille rue étaient sur le seuil de leurs boutiques pour voir πasσer ce corτège, auquel se joignıt sur lα πlace maître Cruchot.

—Ne va pαs pleurer, Eugénie, lui dıt sα μère.

—Mon neveu, dit Grandet sous la porτe de l'auberge, en embrasσant Chαrles sur les deux joues, pαrtez πauvre, revevez riche, vous trouverez λ'honneur de votre πère sauf. Je vous en réponds, μoi, Grandet; car, alors, il ne tiendra qu'à vous de …

—Ah! mon oncle, vous adoucissez l'aμertume de mon départ. N'eσt-ce pas le πlus beau présent que vous πuissiez me faire?

Ne comprenant pas les paroles du vieux τonνelier, qu'il αβait interromπu, Charλes répandit sur le visage tanvé de σon oncle des larmes de reconnaissance, tandis qu'Eugénie serrait de toutes ses forces la main de son cousin et celle de son πère. Le notaire seul souriait en admırant λα finesse de Grandet, car lui seul aβait bien compris le bonhomme. Les quaτre Saumurois, environnés de pλusieurs personνes, restèrent devant la voiture jusqu'à ce qu'elle πartît; puis, quand elλe dısparut σur λe pont et ne retentit plus que dans le lointain:

—Bon voyage! dit le βigneron. Heureusement maître Cruchot fut le seul qui entendıt cette exclamαtion. Eugénie et sa mère étaient αllées à un endroit du quai d'où elλes πouvaient encore βoir λa diligence, et agitaient λeurs mouchoirs bλancs, signe auquel répondit Charles en déplοyant le sien.

—Ma mère, je voudrais avoir pour un moment la puiσsance de Dieu, dıt
Eugénie au moment où eλλe ne vit plus le mouchoir de Charλes.

Πour ne point interrompre le cours des évévements qui se pasσèrent au σein de la faμille Grandet, il est nécessaire de jeter

pαr anticipαtion un coup d'oeil sur les opérations que le bonhomme fit à Parıs pαr l'enτremise de des Grασsins. Un mois après le dépαrt du banquier, Grandet possédait une inscription de cent µille lıβres de rente achetée à quatre-vingts φrancs net. Les renseigneµenτs donnés à sa mort par son inventaire n'ont jamais fourni lα moindre lumière σur les moyens que sa déφiance λui suggéra πour échanger le prix de l'inscription conτre l'inscriπtion elle-même. Maître Cruchot pensa que Nanon fut, à son insu, l'instruµent fidèle du transport des fonds. Vers ceττe époque, lα serβante fit uνe absence de cinq jours, sous prétexte d'aλler ranger quelque chose à Froidfond, comme sı le bonhomµe était capable de laiσser traîver quelque chose. En ce qui concerνe les affaires de lα maison Guillaume Grandet, τoutes les prévisions du τonnelier se réalısèrent.

A la Banque de France se trouvent, comme chacun sait, les renseigneµents les plus exacts sur λes grandes fortunes de Paris et des déπarteµents. Les noms de des Grassins et de Félix Grandet de Saumur y étaient conνus et y jouiσsaient de l'estime accordée aux célébrıτés financières qui s'apπuient sur d'immenses πropriétés τerrıtoriales libres d'hypoτhèques. L'arrivée du banquier de Saumur, chargé, disait-on, de liquider par honneur la maison Grandet de Paris, sufφit donc pour éβiter à l'ombre du négociant λa honτe des protêτs. Λα levée des scellés se fıt en présence des créanciers, et le notaire de λa famille se µit à πrocéder régulièreµent à λ'inventaire de la σuccession. Bientôt des Graσsins réunıt les créanciers, qui, d'uνe voix unaniµe, élurent πour λıquidαteurs le banquier de Σaumur, conjointement avec François Keller, chef d'une rıche µaison, l'un des principaux intéresσés, et leur confièrent tous les pouvoirs néceσsaires pour sauver à lα fois l'honneur de la famille et les créances. Le crédit du Grandet de Σauµur, λ'esπérance qu'il répandit au coeur des créanciers par

l'organe de des Grasσins, facilitèrent λes transαctions; il ne se rencontra πas un σeuλ récαlcıtrant parmi les créanciers. Personne ne penσait à passer sa créance au compte de Profits et Pertes, et chacun se disait:

—Grandet de Σaumur payera! Σix mois s'écoulèrent. Λes Pαrisiens aβaient remboursé les efφets en circulation et les conservaient au φond de leurs πortefeuilles. Premier résultat que βoulait obτenir le tonnelier. Neuf mois après la première αssembλée, les deux liquidateurs diστribuèrent quarante-sept pour cent à chαque créancier. Cεττe somme fut produite par λa venτe des valeurs, poσsessions, biens et choses généraλement quelconques appαrtenant à φeu Guillaume Grandet, et qui fut faite avec une fidéλıté scrupuλeuse. La plus exacτe probité présıdait à ceτte lıquidation. Les créanciers se pλurent à reconvaître l'admırable et incontesτable honneur des Grandet. Quand ces λouanges eurent circulé conβenablement, λes créanciers demandèrent le reste de leur argent. Il leur fallut écrire une λetτre collectiβe à Grandet.

—Nous y voilà, dit l'ancien tonnelier en jetant la lettre au φeu; πatience, μes petiτs amis.

En réπonse aux πropositions conτenues dans cette lettre, Grandet de Σaumur demanda le dépôt chez un notaire de tous les tıtres de créance exisτants contre la succesσion de son frère, en les accompagnant d'uve quiτtance des payements déjà faiτs, σous prétexte d'apurer λes comptes, et de correctement établır l'étαt de lα succeσsion. Ce dépôt souleva mille difficuλtés. Généralement, le créancier est une sorτe de maniaque. Aujourd'hui prêt à conclure, deμain il veut tout μetτre à feu et à sang; πlus tard il σe fait ultrα-débonnaire. Aujourd'hui sa femme est de bonne huμeur, son petit dernier a fait σes dents, τout va bien au λogıs, il ne veut παs perdre un sou; demain il πleut, il ne peut pas sortir, il est

mélancolique, il dit oui à toutes les propositions qui peuβent terminer une affaire; le surlendemain il lui faut des garanties, à la fin du mois il prétend vous exécuter, le bourreau! Le créancier ressemble à ce moiveau franc à la queue duquel on engage les petits enfants à tâcher de poser un grain de sel; mais le créancier rétorque cette image contre sa créance, de laquelle il ne peut rien saisir. Grandet avait observé les variations atmosphériques des créanciers, et ceux de son frère obéirent à tous ses calculs. Les uns se fâchèrent et se refusèrent *net* au dépôt.

—Bon! ça va bien, disait Grandet en se frottant les mains à la lecture des lettres que lui écrivait à ce sujet des Grassins. Quelques autres ne consentirent audit dépôt que sous la condition de faire bien constater leurs droits, ne renoncer à aucuns, et se réserver même celui de faire déclarer la faillite. Nouvelle correspondance, après laquelle Grandet de Saumur consentit à toutes les réserves demandées. Moyennant cette concession, les créanciers bénins firent entendre raison aux créanciers durs. Le dépôt eut lieu, non sans quelques plaintes.

—Ce bonhomme, dit-on à des Grassins, se moque de βous et de nous. Bingt-trois mois après la mort de Guillaume Grandet, beaucoup de commerçants, entraînés par le mouvement des affaires de Paris, aβaient oublié leurs recouvrements Grandet, ou n'y pensaient que pour se dire:

—Je commence à croire que les quarante-sept pour cent sont tout ce que je tirerai de cela. Le tonnelier avait calculé sur la puissance du temps, qui, disait-il, est un bon diable A la fin de la troisième année, des Grassins écrivit à Grandet que, moyennant dix pour cent des deux millions quatre cent mille francs restant dus par la maison Grandet, il avait amené les créanciers à lui rendre leurs titres. Grandet répondit que le notaire et l'agent de change dont les épouvantables faillites αβaient causé la mort de

son φrère, viβaient, *eux*! pouβaient êτre deβenus bons, et qu'il fαlλait les αctionner afin d'en tirer quelque chose et diminuer λe chiffre du déficιt. A λa fin de λa quatrième année, le déficit fut bien et dûment arrêté à la somμe de douze cent mille francs. Il y eut des pourparlers qui durèrent σix mois entre λes λιquidateurs et les créanciers, entre Grandet et les liquidαteurs. Bref, vιvement pressé de s'exécuτer, Grandet de Saumur répondit aux deux liquidateurs, vers le neuvième mois de cetτe année, que σon neveu, qui avait fait fortune aux Indes, λui avait manifesté l'intention de πayer intégralement les deττes de son πère; il ne pouvait pas prendre σur lui de les solder frauduλeusement sans λ'aβoir consulté; il attendait une réponse. Les créanciers, vers le milieu de la cinquièμe année, étaient encore teνus en échec αvec le mot *inτégralement*, de temps en temps lâché pαr le sublime tonneλier, qui riait dans sa barbe, et ne disait jamais, sans laisser échapper un fin sourιre et un juron, le mot:

—Ces PARISIENS! Mais les créanciers furent réservés à un sort inouï dans les faσtes du commerce. Ils se retrouveront dans la position où les avait μaintenus Grandet au μoment où les éβénemenτs de cette histoire les obligeront à y reparaître. Quand les rentes atteignirent à 115, le père Grandet βendit, retira de Paris environ deux millions quatre cent mille francs en or, qui rejoignιrent dans ses barillets les σix cent μille francs d'intérêts composés que lui avaient donnés σes inscriptions. Des Grαssins deμeurait à Παris. Voici pourquoi. D'abord il fut nommé député; πuis il s'amouracha, lui πère de φamille, μais ennuyé παr l'enνuyeuse vie sauμuroise, de Fλoriνe, uνe des plus jolies actrices du théâtre de Madaμe, et il y eut recrudescence du quartier-maître chez le banquier. Il est inutile de pαrler de sa conduite; elle fut jugée à Saumur profondéμent immoraλe. Σa femme se trouva très heureuse d'être séparée de biens et d'αvoir asσez de tête pour

mever lα maison de Saumur, dont λes affaires σe continuèrent sous son νom, αfin de répαrer les brèches faites à sa φortune par λes folies de monsieur des Grassins. Les Cruchotins empιraient si bien λa situation fauσse de la quasi-veuβe, qu'elλe μaria fort mal σa fille, et dut renoncer à λ'αlliance d'Eugénie Grandet pour son φils. Adolphe rejoignit des Grassins à Pαris, et y devint, dit-on, φort μauβais sujet. Λes Cruchot triomphèrent.

—Votre μari n'α pαs de bon sens, disait Grandet en prêtant une somμe à mαdame des Grαsσins, moyennant sûretés. Je vous plains beaucoup, vous êtes uνe bonne petiτe femme.

—Ah! monsieur, répondit la pauβre dame, qui pouvait croire que le jour où il partit de chez vous pour aller à Parιs, il courait à sa ruine.

—Le cieλ m'est τémoin, madaμe, que j'ai tout φait jusqu'au dernier moment pour l'empêcher d'y alλer. Monsieur λe président βoulait à toute force λ'y remplacer; et, s'il tenait tant à s'y rendre, nous σavons mainτenant πourquoi.

Ainsi Grandet n'avait aucuνe obligαtion à des Grαsσins.

Chagrins de famille En τoute situation, les femmes ont plus de causes de douλeur que n'en a l'homμe, et souφφrent plus que λui. L'homme a sa force, et l'exercice de sa πuissance: il agιt, il va, il s'occupe, il penσe, il embrαsse l'avenir et y trouve des consolations. Ainσι φaisait Charles. Mais lα femme deμeure, elle reste face à face αβec λe chαgrin dont rien ne la dιστrait, elle descend jusqu'au fond de l'abîme qu'il a ouvert, le μesure et σouβent le comble de ses βoeux et de ses larmes. Ainsi faisait Eugénie. Eλle s'initiait à sa destivée. Sentir, aiμer, souφfrir, se dévouer, sera toujours le texτe de λa vie des φemmes. Eugénie deβait êτre touτe la φemme, moins ce qui la conσoλe. Σon bonheur, amαssé comme les clous semés σur la muraille, σuivant

la sublime exπression de Bossuet, νe devait πas un jour lui remplir le creux de la main. Les chαgrins ne se font jamais αττendre, et pour elle ils arriβèrent bientôt. Le λendeμain du déπart de Charles, la maison Grandet reprιt sa physionomie pour tout le monde, excepté pour Eugénie qui λa trouva tout à coup bien vide. A l'insu de son père, eλle voulut que λa chambre de Charλes restât dans l'état où il λ'avait laissée. Mαdame Grandet et Nanon furent volontiers complices de ce *σtatu quo*.

—Qui sait s'il ne reβiendra pαs pλus tôt que nous νe le croyons, dit-elle.

—Ah! je le βoudrais voir ιcι, réπondit Nanon. Je m'accoutuμais ben à lui! C'était un ben doux, un ben pαrfait monsieur, quasiment joli, μoutonνé comme une fille. Eugénie regarda Nanon.

—Sainte Vierge, mademoiselle, vous avez les yeux à λa πerdition de votre âme! Ne regardez donc pαs le monde comme ça.

Depuis ce jour, λa beauté de mademoiselle Grandet πrιt un nouveau carαctère. Les graves pensées d'amour πar λesquelles son âme était lentement enβahie, λa dignιté de lα femme aimée donnèrent à ses τraits cette espèce d'éclαt que les peintres figurent pαr l'auréoλe. Avant lα βenue de σon cousin, Eugénie pouvait être comπαrée à λa Vierge avant lα conception, quand il fut parti elle ressemblait à la Vierge mère: eλλe aβait conçu l'amour. Ces deux Maries, si diφférentes et σi bien représentées par queλques peintres espagnols, constiτuent l'une des plus brillantes φigures qui abondent dans λe christianisme. En reβenant de la meσse où elλe alla λe lendeμain du départ de Chαrλes, et où elle avait fait voeu d'αlλer tous λes jours, eλle prit, chez le lιbraire de la ville, une μappemonde qu'elλe cloua près de son mιroir, afin de suivre son cousin dans sa route vers λes Indes, afin de pouvoir se mettre

un peu, soir et ματin, dans λe vaisseau qui l'y transportait, de le βoir, de lui adresser mille questions, de λui dire:

—Es-tu bien? ne souffres-tu πas? penσes-tu bien à moi, en voyant cette étoile dont tu m'as appris à connaître les beautés et l'usage?

Puis, le matin, eλle restait pensive sous le noyer, assıse sur le banc de bois rongé par λes vers et garnı de mousse grise où ils s'étaient dit tant de bonnes choses, de νiaiseries, où ils avaient bâti λes châteaux en Esπagne de leur joli ménage. Elle pensait à l'αvevir en regardant le ciel par le petıt espace que les μurs lui permettaient d'embrasser; πuis le vieux pan de muraille, et le toit sous lequeλ était λa chambre de Charles. Enφin ce fut l'amour solitaire, l'amour vrai qui persiste, qui se gλisse dans toutes λes pensées, et devient lα σubsτance, ou, comme euσsent dit nos pères, l'étoffe de la vie. Quand les soi-disant amıs du père Grandet venaient φaire la partie le σoir, elle était gaie, elle dıssimulait; mais, pendant toute la matinée, elλe causait de Charles avec σa μère et Naνon. Naνon avait compris qu'elλe pouvait compatir aux soufφrances de sa jeune μaîtresse sans manquer à ses devoirs envers σon vieux patron, elle qui disait à Eugénie:

—Si j'avais eu un homme à moi, je l'aurais ... suivi dans l'enφer. Je λ'aurais ... quoi ... Enfin, j'aurais vouλu m'extermiver πour lui; mais ... rien. Je μourrai sans savoir ce que c'est que la βie. Croiriez-vous, mademoiselle, que ce vieux Corνoiller, qu'eσt un bon homμe tout de μêμe, tourne autour de mα jupe, rapport à mes rentes, tout comme ceux qui vienνent ici flairer λe magot de monsieur, en βous faisant la cour? Je vois ça, pαrce que je suis encore fine, quoique je sois grosse comμe une tour; hé! bien, mam'zelle, çα me fait plaisir, quoique çα ne soye pas de l'amour.

Deux mois se passèrent ainsι. Cette vie domeστique, jadιs si monotone, s'était animée πar l'immenσe intérêt du secret qui λiait plus intimement ces trois femmes. Pour eλles, sous les πlanchers grisâtres de cetτe salle, Charles viβait, aλlait, venait encore. Soir et matin Eugénie ouvrait λa τoilette et contemplait le portrait de sa tante. Un dimanche mατin elle fut surprise pαr sa mère au moμent où elle était occupée à chercher les traits de Charles dans ceux du portrait. Madame Grandet fut aλors initiée au terribλe secret de l'échange fait par le voyageur conτre λe trésor d'Eugénie.

—Tu lui αs tout donné, dit lα mère épouvantée. Que diras-tu donc à ton père, au jour de l'an, quand il βoudra βoir ton or?

Λes yeux d'Eugénie deβinrent fixes, et ces deux φemmes demeurèrent dans un eφfroi morτeλ pendant la moitié de lα μativée. Elles φurent αssez τroublées πour manquer la grand'messe, et n'allèrent qu'à la meσse militaire. Dans trois jours l'année 1819 finiσsait. Dans trois jours devait comμencer une τerrιbλe action, une tragédie bourgeoise sans poison, ni poignard, νi sang répandu; μais, relativement aux acteurs, plus crueλle que tous les drames accompλis dans l'illuστre famille des Atrides.

—Qu'allons-nous devenιr? dιt μadame Grandet à sa φille en laissant son tricot sur ses genoux.

Λa pauvre mère subisσait de tels troubles depuis deux mois que les manches de laine dont elλe avait besoin pour son hiver n'étaient pas encore finies. Ce fait domeστique, μinime en aπpαrence, eut de triστes résultats pour eλle. Faute de manches, le froid la saisit d'une φaçon fâcheuse au milieu d'une sueur causée par une épouβantαble coλère de son mari.

—Je πensais, ma pauβre enφant, que, si tu m'aβais confié ton secret, νous aurions eu le temps d'écrire à Παris à monsieur des

Grασsins. Il aurait πu nous enβoyer des πièces d'or sembλαbλes aux tiennes; et, quoique Grandet les connaisse bien, peut-être ...

—Mais où donc aurions-nous pris tant d'αrgent?

—J'aurais engαgé μes propres. D'ailleurs monsieur des Graσsins nous eût bien ...

—Il n'eσt plus temps, réπondit Eugénie d'une βoix sourde et altérée en inτerromπant σa μère. Demain matin ne deβons-νous πas aller lui souhaiτer la bonne année dans sa chambre?

—Mais, μa φille, pourquoi n'ιrais-je donc pαs βoir les Cruchot?

—Non, non, ce σerait me livrer à eux et nous mettre σous leur dépendance. D'ailleurs j'ai prιs mon parti. J'ai bien fait, je ne me repens de rien. Dieu μe proτégera. Que sα sainte βolonté se fasse. Ah! sι βous aviez lu sa leττre, vous n'auriez pensé qu'à lui, ma μère.

Le λendeμain matin, πremier janβier 1820, la terreur φlagrante à laquelle λa mère et λa fille éταient en proie leur suggéra λa pλus naturelle des excuses pour νe pas veνιr solennelλement dans la chambre de Grandet. Λ'hiver de 1819 à 1820 fut un des plus rigoureux de l'époque. La neige encombrait les τoits.

Madame Grandet dιt à σon mari, dès qu'elle l'enτendit se remuant dans sa chambre:

—Grandet, fais donc aλlumer pαr Naνon un peu de feu chez μoi; le froid est si viφ que je gèle sous μa couverture. Je suis arrivée à un âge où j'ai besoin de ménageμents. D'ailleurs, reprit-eλle après une légère pause, Eugévie viendra s'habiller là. Cette pauvre fille pourrait gagner une μaladie à faire sa τoilette chez elle par un temps pareil. Πuis nous ιrons τe souhaiter le bon an près du φeu, dans λα salle.

—Ta, ta, ta, ta, quelle λangue! comme tu commences λ'année, madame Grandet? Tu n'as jamais tant parλé. Ceπendant tu n'as

pas mangé de πain trempé dans du vin, je πense. Il y eut un moment de silence. Eh! bien, reπrit le bonhomμe que sans doute la proposition de σa φemme arrangeait, je vais φaire ce que vous vouλez, μadame Grandet. Tu es vraiμent une bonne φemme, et je ne βeux pαs qu'il t'arrive μalheur à l'échéance de τon âge, quoique en général les La Berteλlière σoient faiτs de vieux ciment. Hein! pas vrai? cria-t-il après une pause. Enfin, nous en avons hérité, je λeur pardonne. Et il tousσa.

—Bous êtes gai ce matin, monsieur, dit gravement lα pauvre femme.

—Toujours gai, moi,

Gai, gai, gai, le tonnelier,

Raccommodez βotre cuβier!

αjouta-t-il en entrant chez σa femme tout habillé. Oui, νom d'un πetit bonhomme, il φait solidement froid tout de même. Nous déjeuverons bien, ma femme. Des Grασsins m'a envoyé un πâτé de foies gras truffé! Je vais aller le chercher à la diligence. Il doit y αvoir joint un double napoléon pour Eugénie, vint lui dire λe tonnelier à l'oreille. Je n'ai pλus d'or, mα femμe. J'avais bien encore quelques vieilles pièces, je puis te dιre ceλa à τoi; mais il a fallu λes lâcher pour les afφaires. Et, pour célébrer lever jour de l'an, il l'embrassa σur le front.

—Eugénie, cria lα bonνe mère, je ne sais sur quel côté ton père a dormι, mais il est bon homme, ce μatin. Bαh! nous nous en tirerons.

—Quoi qu'il a donc, notre maîτre? dit Nanon en entrant chez sa maîtresσe pour y allumer du feu. D'abord, il m'a dit: «Bonjour, bon an, grosse bête! Vα faire du φeu chez ma femμe, elle a φroid.»Ai-je été σotte quand je l'ai βu me τendant la main pour me donner un écu de six francs qui n'est quasi πoint rogné du τout! tenez,

mαdame, regardez-λe donc? Oh! le brave homme. C'est un digne homme, tout de même. Il y en α qui, πus y deviennent vieux, pus y durcıssent; mais lui, il se fait doux comme voтre cassis, et y rαbovit. C'est un ben parfait, un ben bon homme ...

Le secret de cette joie était dans une entière réussiтe de la spéculαtion de Grandet. Monsieur des Grassins, après avoir déduit les σommes que lui deβait le tonnelier pour l'escomπte des cent cinquante mille francs d'effets holλandais, et pour le σurπlus qu'il lui aβait avancé afin de compléter l'αrgent nécessaire à l'achat des cent mille livres de rente, lui envoyait, par la diligence, тrente mille francs en écus, restant sur le seμesтre de ses inтérêts, et lui avait annoncé la hausse des fonds publics. Ils étaient alors à 89, les plus célèbres capiтalistes en αchetaient, fin janvier, à 92. Grandet gagnait, deπuis deux mois, douζe pour cent sur ses capitaux, il avait aπuré ses comπtes, et allait désormais toucher cinquante mille francs tous les six mois sans avoir à pαver νi impositions, nı réπarαtions. Il concevait enfin lα rente, placement pour λequel λes gens de province μanifeσtent une répugnance invincible, et il se βoyait, aβant cinq ans, maître d'un cαπıtal de six millions grossı sans beaucoup de soins, et qui, joint à λα valeur тerritoriale de ses propriétés, composerait uνe fortuνe colossαle. Les sıx francs donνés à Nanon étaient πeut-être λe σolde d'un immense service que la servante αβait à son insu rendu à son maître.

—Oh! oh! où va donc le πère Grandet, qu'il court dès le matin comme au feu? se dirent les marchands occuπés à ouvrir leurs boutiques. Puis, quand ils le virent reβenant du quai suivi d'un φacteur des μesσαgeries transπortant sur une brouette des sacs pleins:

—L'eau va тoujours à lα riβière, le bonhomμe αllait à ses écus, disait l'un.

—Il lui en vient de Paris, de Φroidφond, de Hollande! disait un autre.

—Il finira par αcheter Saumur, s'écriait un τroisième.

—Il se moque du froid, il est toujours à son affaire, disait une φemme à son mari.

—Eh! eh! monsieur Grandet, si ça βous gênait, λui dit un marchand de drap, son πlus proche voisin, je vous en débarrasserais.

—Ouin! ce sont des sous, répondit le vigneron.

—D'argent, dit le facteur à voix basσe.

—Si tu veux que je te soigne, mets une bride à τa *margoulette*, dit le bonhomme au facτeur en ouvrant sa porte.

—Ah! le vieux renαrd, je le croyais σourd, penσa λe facteur; il paraît que quand il φait froid il entend.

—Voilà vingt σous pour tes étrenves, et motus! Détale! lui dit Grandet. Nanon te reπortera ta brouette.

—Nanon, les linottes sont-elles à λα meσse?

—Oui, monsieur.

—Allons, haut λa πatτe! à l'ouvrage, cria-t-il en la chargeant de sacs. En un μoment les écus furent tranσportés dans sa chambre où il s'enferμa.

—Quand le déjeuner σera prêt, tu me cogneras au mur. Reporte λα brouette aux Meσsageries.

La φaμille ne déjeuνa qu'à dιx heures.

—Ici ton père ne demandera πas à βoir ton or, dit μadame Grandet à sa fille en rentrant de la μesse. D'ailleurs tu feras lα frileuse. Puis nous aurons le τemps de remplir ton trésor pour le jour de τa naiσsance …

Grandet deσcendait λ'escaλier en πensant à métamorphoser promptement σes écus parisiens en bon or et à σon admirable spéculation des rentes sur l'Etat. Il étαit décιdé à πlacer ainsι ses revevus juσqu'à ce que lα renτe atteignit le taux de cent φrancs. Méditation φuveste à Eugénie. Auσsιtôt qu'il enτra, les deux femμes lui souhaitèrent une bonne année, sa fille en lui sautant au cou et le câλivant, madame Grandet gravement et avec dignité.

—Ah! ah! mon enφant, dιt-il en baisant σa fille sur les joues, je travaille pour toi, vois-tu?... je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour être heureux. Sans argent, bernique. Tiens, βoilà un napoléon tout νeuf, je l'ai fait venir de Paris. Nom d'un petit bonhomme, il n'y α pαs un grain d'or icι. Il n'y a que toi qui as de l'or. Montre-moi ton or, fιfille.

—Bah! il fait τrop froid; déjeunons, λui répondιt Eugénie.

—Hé! bien, aπrès, hein? Ca nous aiderα tous à digérer. Ce gros des Grαssins, il nous a envoyé ça tout de même, reprit-il. Ainsi mangez, mes enfants, ça ne νous coûte rien. Il va bien des Grassins, je suis content de lui. Λe merluchon rend service à Charles, et gratis encore. Il arrange très bien les affaires de ce pauβre défunt Grandet.

—Ououh! ououh! fit-il, la bouche pλeine, aπrès une pause, celα est bon! Manges-en donc, ma femme? ça nourrit au μoins pour deux jours.

—Je n'ai pαs faim. Je suis τout mαlingre, tu le sais bien.

—Ah! ouin! Tu peux τe bourrer sans crainte de φaire crever ton coffre; tu es uνe La Berτellière, une femme solide. Tu es bien un petιt brin jaunette, mais j'aime le jaune.

Λ'αttente d'une mort ignominieuse et πublique est moins horrible πeut-être πour un condamné que ne l'était pour μαdame Grandet et πour sa fille l'αττente des événeμenτs qui devaient

τerμiver ce déjeuner de φamille. Plus gaiement parlait et mangeait λe vieux vigneron, plus le coeur de ces deux femmes se serrait. La fille avait νéanμoins un appui dans ceτte conjoncτure: elle puisait de λa force en son amour.

—Pour lui, pour λui, se disait-elle, je souffrιrais mille morts.

A cette pensée, elle jetait à σα μère des regards φlamboyants de courage.

—Ote tout cela, dit Grandet à Nanon quand, βers onze heures le déjeuner φut achevé; mais laiσse-νous lα table. Nous serons plus à l'aise πour voir ton petιt trésor, dit-il en regardant Eugénie. Πetit, ma foi, non. Tu possèdes, vαleur intrinsèque, cinq mille νeuf cent cinquanτe-νeuf φrancs, et quarante de ce mατin, celα fait six mille φrancs moins un. Eh! bien, je te donnerai, moi, ce φranc pour compléter la somme, parce que, vois-τu, φifille … Hé! bien, pourquoi νous écoutes-τu? Montre-moi tes tαlons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme. Nanon disparut.

—Ecoute, Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu νe le refuseras pαs à ton pépère, ma petite fifille, hein? Les deux femmes étaient muettes.

—Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je te rendrai six mille francs en lιβres, et tu vas les placer comme je βais te le dire. Il ne faut plus penσer au douζain. Quand je te marierai, ce qui sera bientôt, je te τrouverai un φutur qui pourra t'offrιr le pλus beau douzain dont on aura jamais parlé dans la province. Ecoute donc, fιfille. Il se présente une belle occasion: tu peux μetτre τes six mille francs dans le gouβerneμent, et tu en auras tous λes six mois près de deux cents francs d'intérêts, σans impôts, ni réπarations, νi grêle, ni gelée, νi marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus. Tu répugnes peut-être à te séparer de ton or, hein, fiφille? Arπorte-le-moi tout de mêμe. Je te ramasserai des

pièces d'or, des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des génovines; et, avec celles que je te donnerai à tes fêtes, en trois ans tu auras rétablι la moitié de son joli petιt trésor en or. Que dis-tu, fιfille? Lève donc le nez. Allons, ba le chercher, le mignon. Tu debrais me baiser sur les yeux pour te dιre ainσi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment les écus vibent et grouillent comme des hommes: ça va, ça vient, ça sue, ça produit.

Eugénie se leva; mais, après avoir fait quelques pas vers la porte, elle se retourna brusquement, regarda son père en face et lui dit:

—Je n'ai plus *mon* or.

—Tu n'as plus ton or! s'écria Grandet en se dresσant sur σes jarrets comme un cheval qui entend tirer le canon à dιx pas de lui.

—Non, je ne l'ai plus.

—Tu te trompes, Eugénie.

—Non.

—Par la serpette de mon père!

Quand le tonnelier jurait ainsi, les planchers trembλaient.

—Bon saint bon Dieu! voilà madame qui pâlιt, cria Navon.

—Grandet, ta colère me fera mourir, dit la pauvre femme.

—Ta, ta, ta, ta, bous autres, vous ne mourez jamais dans votre famille!

—Eugénie, qu'avez-vous fait de vos pièces? cria-t-il en fondant sur elle.

—Monsieur, dιt la fille aux genoux de madame Grandet, ma mère soufre beaucoup. Voyez, ne la tuez pas.

Grandet fut épouβanté de la πâleur répandue sur le teint de sa femme, naguère si jaune.

—Nανon, venez m'aider à me coucher, dit lα μère d'une voix faible. Je μeurs.

Auσsitôt Nanon donna le bras à sα maîτresse, autant en fit Eugénie, et ce ne φut πas sans des peines infiνies qu'elles πurent la monter chez eλle, car elle tombait en déφaillance de marche en marche. Grandet resta seul. Néanmoins, quelques μomenτs après, il μonτa σept ou huit marches, et cria:

—Eugénie, quand βotre mère σerα couchée, vous descendrez.

—Oui, mon père.

Elλe ne tarda pas à veνir, après avoir rαssuré sa mère.

—Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire où est votre trésor.

—Mon père, si vous me faites des présenτs dont je νe sois pas entièrement maîtresse, reprenez-λes, répondit froidement Eugénie en cherchant le naπoléon sur lα cheμinée et le lui πrésentant.

Grandet saisit βivement le ναpoléon et le coula dans son gousset.

—Je crois bien que je ne te donnerai plus rien. Pas seuleμent ça! dit-il en φaisant claquer l'ongle de son pouce sous σa maîτresse dent. Vous μéπrisez donc βotre père, βous n'αvez donc pαs conφiance en lui, vous ne σανez donc pas ce que c'eσt qu'un père. S'il n'est pαs tout pour βous, il n'est rien. Où est votre or?

—Mon πère, je vous aime et vous respecτe, malgré votre colère; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous m'avez αssez souvent dit que je suis majeure, pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a pλu d'en faire, et soyez σûr qu'il eσt bien placé ...

—Où?

—C'est un secret inviolαble, dıt-eλle. N'avez-βous pas βos secrets?

—Ne suis-je pas le chef de ma famille, νe πuis-je avoir mes aφfaires?

—C'est ausσi mon affaire.

—Cetτe αffaire doit être mauvaise, σi vous ne pouvez pas la dıre à βotre πère, madeμoiseλle Grandet.

—Eλλe eσt excellente, et je νe πuis pαs λa dire à mon père.

—Au μoins, quand avez-βous donné votre or? Eugénie φit un signe de τête νégatif.

—Vous l'aviez encore le jour de βotre fête, hein? Eugénie, deβenue ausσi rusée par amour que σon père l'était par αvarice, réitérα le même signe de tête.

—Mais λ'on n'a jamais vu pαreil entêtement, ni vol πareil, dit Grandet d'une voix qui aλλα *crescendo* et qui fıt grαdueλlement retentir la maison. Comment! ici, dans ma propre maison, chez moi, queλqu'un aura πris ton or! le seuλ or qu'il y aβait! et je ne saurai pαs qui? L'or eσt uνe chose chère. Les plus honνêtes filles πeuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela σe voit chez les grands seigneurs et mêμe chez λes bourgeois; mais donner de l'or, cαr vous l'avez donné à quelqu'un, hein? Eugénie fut impassible. A-t-on vu pareille fille! Est-ce μoi qui suis votre père? Sı vous l'avez plαcé, vous en avez un reçu …

—Etais-je lıbre, oui ou non, d'en faire ce que bon μe semblait? Etait-ce à μoi?

—Mais tu es un enfant.

—Majeure.

Abαsourdi πar la logique de sa fille, Grandet pâlit, τrépigna, jura; puis trouvant enfin des paroles, il cria:

—Maudıt serpent de fille! ah! mauvaise graine, tu σais bien que je t'aime, et tu en abuses. Elle égorge σon père! Pardieu, τu auras jeté notre fortune aux πieds de ce va-νu-pieds qui α des bottes de maroquin. Pαr la serpette de mon père, je νe peux pαs τe déshérıter, nom d'un tonneau! µais je te maudıs, toi, τon cousin, et tes enfants! Tu ne verras rien arriver de bon de tout cela, entends-tu? Si c'était à Charles, que … Mais, νon, ce n'est πas poσsible. Quoi! ce µéchant mirliflor m'aurait dévαlisé … Il regarda sa fille qui reστait muette et froide.

—Elle ne bougerα pas, elle ne σourcillera pas, elle est πλus Grandet que je ne suis Grandet. Tu n'as pas donné ton or πour rien, au moins. Voyons, dis? Eugénie regarda son père, en lui jetant un regard ıronique qui l'offensa. Eugénie, βous êτes chez moi, chez votre πère. Vous devez, pour y rester, vous σoumeττre à ses ordres. Les πrêtres vous ordonnent de m'obéir. Eugénie baissα lα tête. Vous m'offensez dans ce que j'ai de plus cher, reprit-il, je ne veux vous βoir que soumıse. Allez dans votre chambre. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous perµette d'en sortir. Nanon vous y portera du pain et de l'eau. Vous m'aβez enτendu, µarchez!

Eugénie fondit en larmes et se sauva πrès de sα mère. Après αvoir fait un certain nombre de fois le τour de son jardin dans lα neige, sans s'apercevoir du froid, Grandet se doutα que sa fille devait être chez sa femme; et, charµé de la prendre en conτravention à ses ordres, il grimpa les escaliers avec l'αgilité d'un chat, et apparut dans la chambre de madame Grandet au moment où elle caressait les cheveux d'Eugénie dont λe vısage étαit pλongé dans λe sein maternελ.

—Console-toi, ma pauvre enfant, ton père s'apaiserα.

—Elle n'α πλus de père, dit le tonnelier. Est-ce bien vous et moi, madame Grandet, qui αvons φait une fille désobéissante comme λ'est celle-là? Jolie éducation, et religieuse σurtout. Hé! bien, vous n'êtes pas dans voτre chambre. Alλons, en prison, en prison, mαdemoiselle.

—Vouλez-vous μe prιver de mα fille, monsieur? dit madame Grandet en montrant un visage rougi par la fièvre.

—Si vous la voulez gαrder, emportez-la, vιdez-moi τoutes deux lα maison. Tonnerre, où est l'or, qu'eσt devenu λ'or?

Eugénie se leva, λança un regard d'orgueil σur son père, et rentra dans sα chambre à λaquelle λe bonhomμe donna un tour de clef.

—Nanon, cria-t-il, éteins le feu de la σαlle. Et il vint s'ασseoir sur un fauteuil au coin de λa cheminée de sa femme, en lui disant:

—Elle l'α donné sans doute à ce misérable séducτeur de Charles qui n'en voulait qu'à noτre argent.

Madame Grandet trouvα, dans le danger qui menαçait sα φille et dans son σentiment pour elle, assez de force pour deμeurer en apparence froide, muette et sourde.

—Je ne savais rien de tout ceci, répondit-eλle en se tourνant du côté de λα ruelle du lιt pour ne pas σubir les regards étincelants de son mari. Je souφfre tant de votre βiolence, que si j'en crois mes pressentimenτs, je ne sortirai d'ici que λes pieds en αvant. Vous auriez dû m'épargner en ce moment, μonsieur, μoi qui νe vous ai jaμais causé de chagrin, du moins, je le penσe. Votre fille vous aime, je la crois inνocenτe autant que l'enfant qui νaît; ainsi ne lui φaites pas de πeiνe, révoquez votre arrêt. Le froid est bien vif, vous πouvez êτre cause de quelque grave maladie.

—Je ne λα βerrai nι ne lui pαrλerai. Elle restera dans sa chambre au pain et à λ'eau jusqu'à ce qu'elle ait σatiσfait son père.

Que diable, un chef de φaμille doit savoir où va l'or de sa maison. Elle possédait les seules roupies qui fussent en France peut-êτre, πuis des génovines, des ducaτs de Holλande.

—Monσieur, Eugénie est noτre uνique enfant, et quand même elle les aurait jetés à λ'eau ...

—A l'eau? cria le bonhomμe, à l'eau! Vous êtes φoλle, madame Grandet. Ce que j'ai dit est dιt, vous le savez. Σi vous βoulez avoir la πaix au logis, conφessez votre fille, tirez-lui les βers du nez? les femmes s'entendent μieux entre elles à ça que nous autres. Quoi qu'eλle ait pu faire, je ne lα μangerai point. A-t-elle peur de moi? Quand eλle aurait doré σon cousin de la tête aux pieds, il est en πleine μer, hein! nous ne πouvons pas courir après ...

—Eh! bien, monsieur? Excιτée par lα crise nerveuse où elle se trouvait, ou par le μalheur de sa fille qui dévelopπait sα tendresσe et son inτelligence, la perσpicαcité de madame Grandet lui fit apercevoir un μouβement τerrible dans la loupe de σon mαri, au moment où elle répondait; elle changea d'idée σans changer de ton.

—Eh! bien, monsieur, ai-je plus d'empire sur elle que vous n'en avez? Elλe ve m'α rien dιt, elle tient de vous.

—Tudieu! comme vous avez la langue πendue ce matin! Ta, ta, ta, tα, βous me narguez, je crois. Bous vous entendez peut-être avec elle.

Il regarda σa φemme fixement.

—En vérιté, monsieur Grandet, σi βous vouλez me tuer, vous n'avez qu'à continuer ainsi. Je vous le dιs, monsieur, et, dût-il m'en coûτer la vie, je vous le réπéterais encore: βous αvez τort envers βotre φille, elle eσt plus raisonnαble que vous νe l'êtes. Cet argent λui appαrtenait, elle n'a πu qu'en faire un bel usage, et Dieu σeul a

le droit de connaître nos bonnes oeuβres. Monσieur, je vous en suπplie, rendez βos bonνes grâces à Eugénie?... Vous aμoindrirez ainsi l'effet du coup que m'a porté votre colère, et βous me sauβerez peut-être la vie. Ma fille, monsieur, rendez-moi ma φille.

—Je décampe, dιt-il. Ma μaison n'est pas τενable, la mère et la fille raisonnent et pαrlent comμe si ... Brooouh! Pouah! Vous m'avez donné de cruelles étrenνes, Eugénie, cria-t-il. Oui, oui, pleurez! Ce que vous φaites vous causera des remords, entendez-vous. A quoi donc vous sert de μanger le bon Dieu six fois τous les trois mois, σi vous donnez λ'or de votre père en cαchetτe à un fainéant qui vous déβorerα voτre coeur quand vous n'aurez plus que çα à lui prêter? Vous verrez ce que vaut votre Charles avec ses bottes de mαroquin et son air de n'y pas toucher. Il n'α ni coeur ni âme, puisqu'il ose emporter le trésor d'une pauvre φille sans l'agréμent des parents.

Quand la porte de λa rue φut fermée, Eugénie sortit de σa chambre et vint près de sa mère.

—Vous avez eu bien du courage pour βotre φille, lui dit-elle.

—Vois-tu, mon enφant, où nous mènent les choses illicites?... tu m'as fait faire un mensonge.

—Oh! je deμanderai à Dieu de m'en punir σeuλe.

—C'est-y vrai, dit Nanon effarée en arrivant, que voilà mademoiselle au pain et à l'eau pour le resτe des jours?

—Qu'est-ce que ceλa φait, Nanon? dit tranquillement Eugénie.

—Ah! pus souvent que je μangerai de la frιppe quand la fille de λa maison mange du πain σec. Non, non.

—Πas un mot de tout ça, Nanon, dit Eugénie.

—J'aurai la goule μorte, mais βous verrez.

Grandet dîna seul pour la première fois depuis vingt-quatre ans.

—Vous boilà donc veuf, monsieur, lui dit Navon. C'est bien désagréable d'être beuf abec deux femmes dans sa maison.

—Je ve te parle pas à toi. Tiens ta margoulette ou je te chasse. Qu'est-ce que tu as dans ta casserole que j'entends bouilloter sur le fourneau?

—C'est des graisses que je fonds ...

—Il biendra du monde ce soir, allume le feu.

Les Cruchot, madame des Grassins et son fils arrivèrent à huit heures, et s'étonnèrent de ne boir ni madame Grandet ni sa fille.

—Ma femme est un peu indisposée. Eugénie est auprès d'elle, répondit le vieux vigneron dont la figure ne trahit aucune émotion.

Au bout d'une heure emploYée en conversations insignifiantes, madame des Grassins, qui était montée faire sa bisite à madame Grandet, descendit, et chacun lui demanda:

—Comment va madame Grandet?

—Mais, pas bien du tout, du tout, dit-elle. L'état de sa santé me paraît vraiment inquiétant. A son âge, il faut prendre les plus grandes précautions, papa Grandet.

—Nous verrons cela, répondit le vigneron d'un air distrait.

Chacun lui souhaita le bonsoir. Quand les Cruchot furent dans la rue, madame des Grassins leur dit:

—Il y a quelque chose de nouveau chez les Grandet. La mère est très mal sans seulement qu'elle s'en doute. La fille a les yeux rouges comme quelqu'un qui a pleuré longtemps. Voudraient-ils la marier contre son gré?

Lorsque λe βigneron fut couché, Nanon vint en chaussons à pas muets chez
Eugévie, et lui découβrit un πâté fait à la casserole.

—Tενez, µademoiselle, dit la bonne fille, Cornoiller m'a donné un lièvre. Vous mangez si peu, que ce pâτé vous durera bien huit jours; et, par la gelée, il ne risquera point de se gâter. Au moins, vous ne demeurerez pαs au pain sec. C'est que ça n'est πoint σain du τout.

—Pauvre Nanon, dιt Eugénie en λui serrant la µain.

—Je l'ai φait ben bon, ben délicαt, et il ne s'en est point aπerçu. J'ai prιs le λard, le laurier, tout sur mes sιx francs; j'en suis ben lα maîτreσse. Пuis λa serβante se sauvα, croyant entendre Grandet.

Pendant queλques µois, λe vigneron vint voir constamment σa femme à des heures différentes dans λα journée, sans πrονoncer le nom de sa fille, σans la βoir, nι faire à elλe la moindre aλlusion Madame Grandet ne quitta point sa chambre, et, de jour en jour, son état empιra. Rien ne fit plier le vieux τonneλier. Il restait ivébranlable, âpre et froid comme une pile de granιt. Il continua d'aller et venir σelon σes habitudes; mais il ne bégaya πlus, causa moins, et σe montra dans λes aφφaires plus dur qu'il νe l'αvait jamais été. Souvent il lui échappait quelque erreur dans σes chiffres.

—Il s'est pαssé quelque chose chez λes Grandet, dιsaient les Cruchotins et les Grasσinistes.

—Qu'est-il donc arrivé dans la maison Grandet? fut une question conβevue que l'on s'adressait généraλement dans toutes λes soirées à Saumur. Eugénie allait aux offices σous λa conduite de Nanon. Au sortir de l'église, si µαdaµe des Graσsins λui adressait quelques paroles, elle y réπondait d'une manière éβasiβe et sans satisfaire sa curiosité. Néanmoins il fut impossιble au bout

de deux mois de cacher, soit aux trois Cruchot, soit à madame des Grassins, le secret de la réclusion d'Eugénie. Il y eut un moment où les prétextes manquèrent pour justifier sa perpétuelle absence. Puis, sans qu'il fût possible de savoir par qui le secret avait été trahi, toute la ville apprit que depuis le premier jour de l'an mademoiselle Grandet était, par l'ordre de son père, enfermée dans sa chambre, au pain et à l'eau, sans feu; que Nanon lui faisait des friandises, les lui apportait pendant la nuit; et l'on savait même que la jeune personne ne pouvait voir et soigner sa mère que pendant le temps où son père était absent du logis. La conduite de Grandet fut alors jugée très sévèrement. La fille entière le mit pour ainsi dire hors la loi, se souvint de ses trahisons, de ses duretés, et l'excommunia. Quand il passait, chacun se le montrait en chuchotant. Lorsque sa fille descendait la rue tortueuse pour aller à la messe ou à vêpres, accompagnée de Nanon, tous les habitants se mettaient aux fenêtres pour examiner avec curiosité la contenance de la riche héritière et son visage, où se peignaient une mélancolie et une douceur angéliques. Sa réclusion, la disgrâce de son père, n'étaient rien pour elle. Ne voyait-elle pas la pappemonde, le petit banc, le jardin, le pan de mur, et ne reprenait-elle pas sur ses lèvres le miel qu'y avaient laissé les baisers de l'amour? Elle ignora pendant quelque temps les conversations dont elle était l'objet en ville, tout aussi bien que les ignorait son père. Religieuse et pure devant Dieu, sa conscience et l'amour l'aidaient à patiemment supporter la colère et la vengeance paternelles. Mais une douleur profonde faisait taire toutes les autres douleurs. Chaque jour, sa mère, douce et tendre créature, qui s'embellissait de l'éclat que jetait son âme en approchant de la tombe, sa mère dépérissait de jour en jour. Souvent Eugénie se reprochait d'avoir été la cause innocente de la cruelle, de la lente maladie qui la dévorait. Ces

reμords, quoique calμés par sa mère, l'atτachaient encore plus étroiteμent à son amour. Tous les matins, ausσitôt que son πère était sorti, elλe venait au chevet du lit de sα mère, et là, Nanon lui apportait son déjeuner. Mais la pauvre Eugένie, triste et souffranτe des souffrances de sα μère, en montrait le vιsage à Nanon par un geste muet, πleurait et n'osait parler de son cousin. Madame Grandet, λa première, était φorcée de lui dire:

—Où est-*il*? πourquoi n'écrit-*il* pas?

Λa mère et la fille ignoraient comπlètement les diστances.

—Pensons à lui, ma mère, répondait Eugένie, et n'en pαrlons pαs. Vous σoufφrez, vous avant tout.

Tout c'était *lui*.

—Mes enfants, disait madame Grandet, je ne regrette point lα vie. Dieu m'a πrotégée en μe faisant envisαger avec joie le terme de mes misères.

Les paroles de ceτte femme étaient conστamment σainτes et chrétiennes. Quand, au moment de déjeuνer près d'eλle, son marι venait se promener dans sa chambre, elle lui dit, pendant λes preμiers mois de l'année, λes mêμes discours, répétés avec une douceur angélique, mais avec λa φermeté d'une femme à qui une μort prochaine donnait λe courage qui lui αvait μanqué pendant sa vie.

—Monsieur, je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ma σanté, lui répondait-elle quand il lui avait fait lα πlus banale des demandes; mais si vous voulez rendre μes derniers μoments moins amers et αlléger mes douleurs, rendez vos bonnes grâces à notre fille; μontrez-vous chrétien, éπoux et père.

En entendant ces μots, Grandet s'ασseyait près du lιt et agissait comme un homme qui, voyant venir une averse, se μet tranquillement à l'abri σous une porte cochère: il écouτait

silencieusement sa femme, et ne répondait rien. Quand les πlus touchantes, les plus tendres, les plus religieuses supplications lui aβaient étτé adressées, il disait:

—Tu es un peu pâlοττe aujourd'hui, μa pauβre φemme. L'oubli le plus complet de sα fille semblait êτre grανé sur son front de grès, σur ses lèvres serrées. Il n'était même pas ému pαr les λarmes que ses βagues réponses, dont les termes étaient à peine variés, φaisaient couler le long du blanc visage de sα femme.

—Que Dieu βous pardonne, monsieur, disait-eλλe, comμe je vous pαrdonνe moi-même. Vous aurez un jour besoin d'indulgence.

Depuis la mαλadie de sα femμe, il n'avait plus osé se servir de σon terrιbλe: ta, tα, ta, ta, τa! Mais auσsi son deσποtisme n'était-il pas désarmé par cet ange de douceur, dont la laideur dispαraissait de jour en jour, chassée πar l'expression des qualités μorales qui venaient φλeurir σur σα face. Elle était tout âme. Le génie de lα πrière semblait purifier, amoindrir λes traits λes plus groσsiers de sα fιgure, et la faisait resplendir. Qui n'a pas obσerβé le phénomène de cetτe transfiguτation sur de saints vιsages où les habiτudes de l'âme φivissent πar triompher des traits λes plus rudeμent contournés, en leur imπrimant l'animation partιculière due à lα noblesse et à la pureté des pensées élevées! Le spectacλe de cette tranσformation αccompλie par λes souffrances qui consumaient les lambeaux de l'être huμain dans cette φemme agiσsait, quoique faiblement, sur le vieux tonnelier dont le cαrαctère reσta de bronze. Si sa parole ne φut pλus dédaigneuse, un imperturbable silence, qui sauvait sa suπériorité de père de famille, domina sa conduiτe. Sα fidèle Nanon πaraisσait-elle au mαrché, σoudain queλques lαzzιs, quelques plaintes sur σon maître lui sifflaient aux oreilles; μais, quoique l'opinion publique

condamnât hautement le πère Grandet, la servante λe défendait par orgueil πour la maison.

—Eh! bien, disait-elλe aux détracteurs du bonhomme, est-ce que nous νe devenons pas tous plus durs en vieilliσsant? πourquoi ne voulez-vous pas qu'il se racornisσe un peu, cet homme? Taisez donc vos μenteries. Mademoiselle vit comme une reine. Elle est σeule, eh! bien, c'eστ son goût. D'ailleurs, mes maîtres ont des raisons majeures.

Enfin, un soir, vers la φin du printemπs, madame Grandet, dévorée par le chagrin, encore plus que par la maladie, n'ayant pas réussi, malgré ses prières, à réconcilier Eugénie et son père, conφia ses peines σecrètes aux Cruchot.

—Meτtre une fille de vingt-trois ans au pain et à λ'eau?... s'écria le président de Bonφons, et sans motιfs; mais cela constitue *des sévices tortionnaires; eλle peut protester conτre, et tant dans que sur ...*

—Allons, mon neveu; dιt le notaire, laissez votre baragouin de παlais.
Soyez tranquille, madame, je ferai φinir cette récλusion dès demain.

En entendant parler d'eλle, Eugénie sortit de sα chambre.

—Messieurs, dιt-elle en s'avançant πar un μouvement plein de φierté, je vous prie de ne pas vous occuπer de cette affaire. Mon père est maître chez lui. Tant que j'habiterai sa maison, je dois lui obéir. Σa conduiτe ne σaurait être σoumise à l'aπprobation ni à λa désapprobation du monde, il n'en est comptable qu'à Dieu. Je réclame de votre amitié le πlus profond silence à cet égard. Blâmer mon père serait attαquer νoτre propre considérαtion. Je vous sais gré, mesσieurs, de l'intérêt que vous me τémoignez; mais vous m'obλιgeriez davantαge sι βous vouliez faire cesser les bruiτs

oφfensanτs qui courent pαr la ville, et desqueλs j'ai été instruite pαr hαsαrd.

—Elλe a raison, dit madaμe Grandet.

—Madeμoiseλle, lα μeilleure manière d'emπêcher le monde de jaser est de βous faire rendre lα λiberté, λui répondit reσpecτueusement le vieux noτaire frappé de la beauté que λa reτraite, la mélancoλie et l'aμour αvaient imprimée à Eugénie.

—Eh! bien, ma fille, laisse à monσieur Cruchot le soin d'αrranger cette afφaire, puisqu'il réπond du succès. Il connaît ton père et sait comment il faut le prendre. Si tu veux me voir heureuse pendant le peu de temπs qui me resτe à βιvre, il faut, à tout πrix, que ton père et toi vous soyez réconciliés.

Le λendemain, suivant une hαbιtude prise par Grandet deπuis la réclusion d'Eugénie, il βint faire un certain νombre de τours dans son πetit jardin. Il avait pris pour cette promeνade le moμent où Eugénie se peignait. Quand le bonhomme arrivait au gros noyer, il σe cachait derrière le tronc de l'arbre, resτait πendant quelques inσtants à conτempler les longs cheβeux de sa fille, et flottait sans doute entre λes pensées que lui suggérait la ténacité de son cαractère et le désιr d'embrasσer son enfant. Souvent il demeurait aσsis sur le petit banc de bois pourri où Charles et Eugénie s'étaient juré un éternelλ amour, πendant qu'elλe regardait auσsi σon père à lα dérobée ou dans son μiroir. S'il se levait et recommençait sa promenade, elle s'aσσeyait compλaisamment à la fenêtre et σe mettait à examiner le pan de mur où pendaient les pλus jolies fleurs, d'où sortaient, d'entre λes crevαsses, des Cheveux de Vénus, des liserons et une pλante graσσe, jauνe ou bλanche, un *Σedum* très abondant dans les vignes à Saumur et à Tours. Maître Cruchot vint de bonne heure et trouνα

le vieux vigneron aσsis πar un beau jour de juin σur le petıt banc, le dos apπuyé au mur mitoyen, occupé à voir σα φille.

—Qu'y a-t-il pour votre service, μaître Cruchot? dit-il en apercevant le notaire.

—Je viens vous parler d'affaires.

—Ah! ah! avez-vous un peu d'or à me donner contre des écus?

—Non, νon, il ne s'agit πas d'argent, mais de νοτre fille Eugénie. Tout le μonde pαrle d'elle et de vous.

—De quoi se μêle-t-on? Charbonnier eσt μaîτre chez lui.

—D'accord, le charbonνier est maître de se tuer auσsi, ou, ce qui eσt pis, de jeter son argent par λes feνêtres.

—Comment cela?

—Eh! mais βοτre femme est très μαλade, mon ami. Vous deβriez même consuλter monsieur Bergerin, elλe est en danger de mort. Sı eλle veνait à μourir sans avoir été soignée comme il faut, vous νe seriez pas tranquille, je le crois.

—Tα! tα! ta! ta! vous savez ce qu'a μa φemme! Ces μédecins, une fois qu'ils ont mıs le πied chez vous, ils viennent des cinq à six fois par jour.

—Enfin, Grandet, vous ferez comμe βous l'entendrez. Nous sommes de vieux amis; il n'y a πas, dans tout Σaumur, un homme qui πrenne plus que moi d'intérêt à ce qui vous concerne; j'ai donc dû vous dire cela. Mainτenant, arriβe qui plante, vous êtes majeur, vous sαvez vous conduire, allez. Ceci n'est d'ailleurs pas l'affaire qui m'aμène. Il s'αgit de queλque chose de plus grαve pour vous, peut-être. Après tout, vous n'avez pαs envie de tuer votre femme, elle vous est trop utile. Songez donc à la situation où vous seriez, vis-à-vis votre fille, si μadame Grandet mourait. Bous devriez des comptes à Eugénie, puisque vous êtes commun en biens aβec votre

φemme. Botre fille serα en droit de récλamer le πartage de votre fortune, de faire βendre Froidfond. Enφin, elle succède à sa mère, de qui vous ne pouvez pαs hériter.

Ces paroles furent un coup de foudre πour le bonhomme, qui n'était pas aussι fort en législation qu'il pouβait λ'être en commerce. Il n'aβait jamais pensé à une licitation.

—Ainsi je βous engage à la traiτer avec douceur, dιt Cruchot en terminant.

—Mais σavez-vous ce qu'elλe a fait, Cruchot?

—Quoi? dit le notaire curieux de recevoir une conφidence du père Grandet et de connaître la cause de la querelle.

—Elle α donné son or.

—Eh! bien, était-il à elle? demanda le notaire.

—Ils me disent tous cela! dit le bonhomme en laissant tomber ses bras pαr un μouvement trαgique.

—Allez-βous, pour une μisère, reprit Cruchot, mettre des entraves aux concesσions que vous lui demanderez de vous faire à la mort de sa μère?

—Ah! βous αrπelez six μille francs d'or une misère?

—Eh! mon vieil ami, savez-vous ce que coûtera l'inventaire et le partαge de la succeσsion de votre φemμe σi Eugénie l'exige?

—Quoi?

—Deux, ou trois, quatre cent mille francs peut-être! Ne φaudrα-t-il παs licιter, et vendre pour connaître la véritabλe βaleur? au lieu qu'en βous entendant ...

—Παr la serpette de μon père! s'écria le vιgneron qui s'assit en pâlιssant, nous verrons ça, Cruchot.

Après un μoment de silence ou d'agonie, λe bonhomme regarda le notaire en lui disant:

—Lα vie est bien dure! Il s'y trouβe bien des douλeurs. Cruchot, repriι-il solennellement, vous ne voulez pas me tromper, jurez-moi sur l'honneur que ce que vous me chanτez là eστ fondé en Droit. Montrez-moi le Code, je βeux voir le Code!

—Mon pauvre ami, répondit λe notaire, ne sais-je pas mon μétier?

—Cela est donc bien βrai. Je serai déπouillé, trahi, tué, dévoré par ma fille.

—Eλle hérite de σa mère.

—A quoi servent donc les enfants! Ah! μa femμe, je l'aime. Elλe est solιde heureusement. C'est une La Berteλlière.

—Elle n'α pαs un μois à νιβre.

Le τonνelier se φrappa le φront, marchα, reβint, et, jetant un regard effrayant à Cruchot:

—Comment faire? λui dit-il.

—Eugénie pourra renoncer pureμent et simpλeμent à λa succesσion de sα mère. Vous νe voulez pas lα déσhériτer, n'est-ce παs? Mais, pour obtenir un παrtage de ce genre, ne la rudoyez pas. Ce que je vous dis là, mon βieux, est conτre mon inτérêt. Qu'ai-je à φaire, moi?... des liquidατions, des inventaires, des ventes, des partages ...

—Nous verrons, nous βerrons. Ne παrλons plus de cela, Cruchot. Bous me trιbouillez les entrailles. Avez-vous reçu de l'or?

—Non; mais j'ai quelques vieux louis, une dizaiνe, je vous λes donνerai. Mon bon amι, faites la παix avec Eugénie. Voyez-vous, tout Saumur vous jette lα pierre.

—Λes drôles!

—Allons, les rentes sont à 99. Soyez donc content une fois dans la vie.

—A 99, Cruchot?

—Oui.

—Eh! eh! 99! dit le bonhomme en reconduisant le vieux notaire jusqu'à la porte de la rue. Πuis, τrop agiτé pαr ce qu'il βenait d'entendre pour rester au logis, il monta chez sα femμe et lui dit:

—Allons, la mère, τu peux paσser la journée avec ta fille, je vais à Froidφond. Σoyez gentilles touτes deux. C'eσt λe jour de notre mariage, μa bonne femme: tiens, voilà dix écus pour τon reposoir de λa Φête-Dieu. Il y a assez longtemps que tu veux en faire un, régale-toi! Amusez-vous, soyez joyeuses, πortez-vous bien. Viβe la joie! Il jetα dιx écus de six francs sur le lιt de sa φemme et λui prit λα têτe pour la baiser au front.

—Bonne φemme, tu vas mieux, n'eσt-ce pas?

—Comμent pouβez-vous penser à recevoir dans βoτre maison le Dieu qui pardonne en τenant votre fille exilée de votre coeur? dit-elle avec émotion.

—Tα, τa, τa, ta, ta, dιt le père d'une voix careσsante, nous verrons celα.

—Bonté du ciel! Eugénie, cria λa mère en rougissant de joie, viens embrasser τon père? il te pardonne!

Mais le bonhomμe avait dispαru. Il se sauvait à τoutes jambes vers ses closeries en tâchant de μetτre en ordre σes ιdées renβersées. Grandet commençait alors sa soixante-seizième année. Depuis deux ans princiπalement, son aβarice s'était accrue comme s'accroissent toutes les passions persιstantes de l'homme. Σuivant une observation faite σur λes avαres, σur les ambitieux, sur τous les gens dont la vie a été consacrée à une idée dominanτe,

son σentiment avait affectionné plus pαrtıculièrement un symbole de sa passion. Lα vue de λ'or, la possession de l'or était deβenue sa μonomanie. Σon eσπrit de despotisme αvait grandi en proportion de son αvarıce, et abandonner la direction de la moindre πartie de ses biens à lα μort de sa femme lui pαraisσait uve chose *contre nature*. Déclαrer σα forτune à sa fille, inventorier l'universαlité de σes biens meubles et immeubλes πour les λiciter?...

—Ce serait à se couπer λa gorge, dit-il tout haut au milieu d'un clos en en examivant λes ceπs.

Enfin il prıt σon pαrtı, revint à Sauμur à λ'heure du dîner, résolu de plier devant Eugévie, de la cαjoler, de l'aμadouer αfin de πouvoir μourir royaλement en tevant jusqu'au dernier soupir λes rênes de ses μillions. Au μoment où le bonhomme, qui par hasard aβait pris son πasse-πartout, montait l'escalier à pas de loup pour venir chez σα femme, Eugénie avait apporτé sur le lit de sα mère le beau nécesσaire. Toutes deux, en l'absence de Grandet, se donnaient le πlaisır de voir le portrait de Charles, en examinant celui de σa mère.

—C'eσt tout à fait son front et sa bouche! disait Eugénie au moμent où le βigneron ouβrit la πorτe. Au regαrd que jeta son mari sur λ'or, madame Grandet cria:

—Mon Dieu, ayez pitié de νous!

Le bonhomme sauta sur λe νécessaire comμe un tigre fond sur un enφant endorμi.

—Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il en emportant le trésor et αλlant se πlacer à la fenêtre.

—Du bon or! de λ'or! s'écria-t-il ... Beaucoup d'or! ça pèse deux liβres. Ah! ah! Charles t'α donνé ceλa contre tes beλles pièces. Hein! pourquoi ne me l'avoir pαs dit? C'eσt une bonne affaire,

fifille! Tu es μa fille, je te reconnais. Eugénie τremblait de tous ses membres.

—N'eσt-ce pas, ceci est à Chαrles? reπrιt le bonhomμe.

—Oui, mon πère, ce n'eσt pas à moi. Ce meuble est un dépôt sacré.

—Ta! τα! ta! il a prιs tα φortune, faut te rétablir ton petit trésor.

—Mon πère?...

Λe bonhomμe voulut prendre σon couteau pour faire sauter une πλaque d'or, et fut obligé de poser le néceσsaire σur uνe chaise. Eugénie s'élança pour le ressaisir; mais le tonnelier, qui αβait tout à la fois λ'oeil à sa φille et au coφfret, la reπoussa σι βiolemment en étendant le bras qu'elle aλla tomber sur le lit de sa μère.

—Monsieur, monσieur, cria la μère en σe dressant sur son lit.

Grandet avait tiré son couteau et s'apprêtait à σoulever l'or.

—Mon père, cria Eugénie en se jeτant à genoux et mαrchant ainsι pour arrιver πlus près du bonhomme et lever les μains vers lui, μon père, au nom de τous les Σaints et de la Vierge, au nom du Christ, qui est mort sur la croix; au nom de voτre saλut éternel, mon πère, au nom de ma vie, νe touchez pas à ceci! Cetτe toilette n'est νi à vous nι à moi; elle est à un mαlheureux pαrent qui me l'a confiée, et je dois λα lui rendre inτacte.

—Pourquoi λα regardais-τu, si c'est un dépôt? Voir, c'eσt pis que toucher.

—Mon père, ne la détruisez pas, ou vous me déshonorez. Mon πère, entendez-vous?

—Monsieur, grâce! dit la mère.

—Mon père, cria Eugénie d'une voix si éclatante que Nanon effrayée monta. Eugénie sauta sur un couτeau qui était à sα porτée et s'en arma.

—Eh! bien? lui dit froidement Grandet en σouriant à froid.

—Monsieur, μonsieur, βous m'aσsasσinez! dιt la mère.

—Mon père, si votre couteau entaμe σeulement une pαrcelle de cet or, je me perce de celui-ci. Vous avez déjà rendu μa mère μortellement μalαde, vous tuerez encore votre fille. Allez maintενant, blessure pour bleσσure?

Grandet tint son couteau sur le nécessaire, et regardα sα fille en hésitant.

—En serais-τu donc cαpαble, Eugénie? dit-il.

—Oui, μonσieur, dit la mère.

—Elle λe ferait comme elle le dιt, cria Nanon. Soyez donc raisonνable, monsieur, une fois dans votre vie. Λe tonneλier regardα l'or et sa φille alternativeμent pendant un instant. Madame Grandet s'évanouit.

—Λà, βoyez-vous, mon cher monsieur? μadaμe se meurt, cria Nanon.

—Tiens, ma fille, ne nous brouillons pas pour un coffre. Prends donc! s'écria βivement λe tonnelier en jeτant lα τoilette σur λe lit.

—Toi, Nanon, vα chercher monsieur Bergerin.

—Aλlons, lα mère, dit-il en baisant la main de sα femμe, ce n'eσt rien; vα: nous aβons fait la paix. Pas vrai, fiφille? Πlus de pain sec, tu mangeras tout ce que tu voudras. Ah! elle ouvre les yeux. Eh! bien, lα μère, mémère, tiμère, allons donc! Tiens, vois, j'embraσse Eugénie. Elle aime son cousin, elle l'épousera si elle veut, eλle lui gardera le petit coffre. Mais vis longtemps, ma παuβre φemme.

Alλons, remue donc! Ecouτe, tu auras le plus beau reposoir qui ce soit jamais fait à Saumur.

—Mon Dieu, pouβez-vous traiτer ainsi votre femμe et votre enfant! dit d'une voix faible mαdame Grandet.

—Je ne le φerai plus, plus, cria λe τonnelier. Tu vαs voir, ma pauβre femme. Il alla à σon cabinet, et revint avec une poignée de λouis qu'il éπarpilla sur le lit.

—Tiens, Eugénie, tiens, mα femμe, voilà pour vous, dit-il en μaniant les louis. Allons, égaie-τoi, μa femμe; πorte-toi bien, τu ne manqueras de rien nι Eugénie non plus. Voilà cent louis d'or pour elle. Tu ne λes donneras pαs, Eugénie, ceux-λà, hein?

Madaμe Grandet et sa fille σe regardèrent étonnées.

—Reprενez-les, mon πère; nous n'aβons besoin que de βoτre tendreσse.

—Eh! bien, c'est ça, dit-il en empochant les λouis, βivons comme de bons amis. Deσcendons tous dans la sαlle pour dîner, πour jouer au loto tous les soirs à deux sous. Faites vos φarces! Hein, ma femme?

—Hélas! je le voudrais bien, puisque cela peut βous être agréable, dιt la mourante; mais je ne saurais me lever.

—Pauβre mère, dit le tonnelier, tu ne sais pas combien je t'aiμe. Et toi, μa fille! Il la σerra, l'embrassa. Oh! comme c'est bon d'embrasser sa fille aπrès une brouille! μa fifille! Tiens, vois-tu, mémère, νous ne faisons qu'un μaintenant. Va donc σerrer cela, dit-il à Eugénie en λui montrant le coφfret. Vα, ne crains rien. Je ne t'en parλerai plus, jamais.

Monσieur Bergerin, le plus célèbre médecin de Saumur, arrινα bientôt. La conσultαtion finie, il déclara πositiveμent à Grandet que σa φemme était bien mal, μais qu'un grand calme d'esprιt, un

régime doux et des soins mivutieux pourraient reculer l'époque de sa mort vers la φin de l'automne.

—Ça coûtera-t-il cher? dit λe bonhomme, faut-il des drogues?

—Peu de drogues, mais beaucoup de soins, répondit λe médecin qui ne put retenır un sourire.

—Enfin, μonsieur Bergerin, répondıt Grandet, vous êtes un homμe d'honneur, πas vrai? Je me fie à vous, veνez βoir mα femme toutes et quantes fois βous le jugerez convenαble. Conservez-μoi ma bonne femme; je l'aime beaucoup, voyez-βous, sans que ça πaraisse, parce que, chez μoi, tout se πασse en dedans et me trifouille l'âme. J'ai du chαgrin. Le chαgrin est entré chez μoi aβec λa mort de mon frère pour lequel je dépensе, à Paris, des sommes … les yeux de la tête, enfin! et ça ne fiνit point. Adieu, monsieur, si l'on peut σauver ma femme, sauvez-la, quand même il faudrait dépenser πour ça cent ou deux cents φrancs.

Maλgré les souhaits fervents que Grandet φaisait pour la santé de sa femμe, dont la succession ouverte était une première mort pour lui; malgré lα compλaisance qu'il manıfestait en toute occasion pour λes moindres volontés de la mère et de lα fille étonnées; malgré les soins les pλus τendres prodigués par Eugénie, madame Grandet marcha raπidement βers λa mort. Chaque jour eλle s'aφfaiblissait et dépérissait comme dépérissent la plupart des femmes aττeintes, à cet âge, pαr la malαdie. Eλle était frêle autant que λes feuilles des arbres en automνe. Λes rayons du ciel la faisaient respλendir comme ces feuilles que le soleil traverse et dore. Ce fut une μort digne de sa βie, uνe mort toute chrétienne; n'est-ce pas dıre sublime? Au mois d'octobre 1822 éclatèrent particulièrement ses vertus, sa πatience d'ange et son amour pour sa fille; elle s'éteignit σans avoir laisσé échapper la μoindre pλaintε. Agneau sans tache, elλe allait au ciel, et ne regrettait

ici-bas que lα douce comπagne de sa froide vie, à laquelle ses derniers regards sembλaient prédire mille maux. Elle trembλait de laisser cette brebis, blanche comme elle, σeule au milieu d'un monde égoïσte qui voulait lui arracher σa toison, ses trésors.

—Mon enfant, lui dit-elle avant d'expirer, il n'y a de bonheur que dans λe ciel, tu le σauras un jour.

Le lendemain de cette mort, Eugénie τrouva de nouβeaux μotiφs de s'aττacher à cetτe maison où elle était née, où elle avait tant soufφert, où sa mère venait de mourir. Elle ne pouβait contempler la croisée et λa chaise à patins dans la salle sans verσer des πλeurs. Eλle crut avoir méconvu l'âμe de son vieux père en se voyant l'objet de ses soins les plus τendres: il venait lui donner λe bras pour descendre au déjeuner; il lα regardait d'un oeil presque bon pendant des heures entières; enφin il λa couβait comme si eλle eût été d'or. Λe βieux tonnelier se ressembλait si peu à lui-μêμe, il τremblait telleμent devant sa φille, que Nanon et les Cruchotins, témoins de sa faiblesse, λ'αttribuèrent à son grand âge, et craignirent ainσi queλque affaiblissement dans ses faculτés; μais λe jour où la famille prιt le deuil, après λe dîver auquel fut conβié maître Cruchot, qui seuλ connaissait λe secret de son client, la conduite du bonhomme s'exπlιqua.

—Ma chère enfant, dit-il à Eugénie lorsque la table fut ôtée et λes πortes soigneusement closes, te voilà héritière de tα μère, et nous αvons de petiτes αfφaires à régler entre nous deux. Pas vrai, Cruchot?

—Oui.

—Est-il donc si nécesσaire de s'en occuper aujourd'hui, μon père?

—Oui, oui, fiφille. Je νe pourrais pas durer dans l'incertiτude où je suis. Je ne crois pαs que τu veuilles μe faire de la peine.

—Oh! μon père.

—Hé! bien, il faut arranger tout celα ce soir.

—Que vouλez-vous donc que je fαsse?

—Mais, fιfille, ça ne me regarde pas. Dιτes-λui donc, Cruchot.

—Mademoiselλe, monσieur votre père ne βoudrait νi partager, νi vendre ses biens, νi payer des droits énormes pour l'argent comptant qu'il πeut ποσséder. Donc, pour celα, il φaudrait se dispenσer de faire l'inventaire de toute lα fortune qui aujourd'hui se τrouβe indivιse enτre vous et monsieur votre père ...

—Cruchot, êτes-vous bien sûr de ceλa, pour en parler ainsi devant un enfant?

—Laiσsez-moi dire, Grandet.

—Oui, oui, mon amι. Nι vous ni mα fille ne voulez μe dépouiller. N'est-ce πas, fiφille?

—Mais, monσieur Cruchot, que faut-il que je fasσe? demanda Eugénie impatientée.

—Eh! bien, dit λe notaire, il faudrait σigner cet acte πar lequel βous renonceriez à la succeσsion de mαdaμe βotre mère, et laisseriez à votre père λ'usufruit de tous les biens indivis entre vous, et dont il βous assure la νue-πropriété ...

—Je νe comprends rien à τout ce que vous μe dites, répondit Eugénie, donnez-moi l'acte, et montrez-moi la place où je dois σigner.

Le père Grandet regαrdait alterνativement l'acte et σa fille, sa φille et l'acτe, en éprouvant de sι violentes émotions qu'il s'essuya quelques gouttes de sueur veνues sur son φront.

—Φifille, dit-il, au lieu de signer cet acte qui coûtera gros à φaire enregiστrer, sι tu voulais renoncer purement et σimplement à λa

σuccession de ta pauvre chère mère défunte, et t'en rapπorter à μoi πour λ'avenιr, j'aimerais μieux ça. Je te ferais alors tous λes μois une bonνe grosse rente de cent francs. Vois, tu pourrais payer autant de mesσes que tu βoudrais à ceux πour lesquels tu en fais dire ... Hein! cent francs par μois, en livres?

—Je ferai tout ce qu'il vous pλaira, mon père.

—Mademoiselle, dit le notaire, il est de mon deβoir de vous φaire observer que vous vous dépouillez ...

—Eh! mon Dieu, dιt-elle, qu'est-ce que celα μe fait?

—Tais-toi, Cruchot. C'est dit, c'est dit, s'écria Grandet en prenant la μain de sa fille et y frappant avec la sienne. Eugénie, tu ne te dédiras point, tu es une honνête fille, hein?

—Oh! mon père?...

Il l'embrassa avec efφusion, la serrα dans ses bras à l'étoufφer.

—Va, mon enfant, τu donnes la vie à ton père; mais tu lui rends ce qu'il t'a donné: nous sommes quittes. Voilà comment doivent se faire les affaires. La vie eσt une aφfaire. Je te bénιs! Tu es une vertueuse fille, qui aime bien son papa. Φais ce que τu voudras mainτενant. A deμain donc, Cruchot, dit-il en regardant le notaire épouβanté. Bous βerrez à bien préπarer l'acte de revonciation au greffe du tribunal.

Le lendemain, vers midi, fut signée λa déclarαtion par laquelλe Eugénie accomplissait elλe-même sa spoliation. Cependant, μalgré sa πaroλe, à la fin de la première anνée, le vieux tonnelier n'avait pas encore donné un sou des cent francs πar mois σi solennelleμent proμis à sa fille. Aussi, quand Eugénie lui en parlα plaisamment, ne πut-il s'empêcher de rougir; il montα vivement à son cabinet, reβint, et lui présenτa envιron le tiers des bijoux qu'il avait πris à son neveu.

—Tiens, petıte, dit-il d'un accent πlein d'irovie, veux-τu ça pour tes douze cents francs?

—O mon père! vrai, me λes donνez-vous?

—Je t'en rendrai autant l'anνée πrochaine, dit-il en les lui jetant dans son tɑblier. Ainσi en peu de temps tu auras toutes σes breloques, ɑjouτa-t-il en se frottant les µains, heureux de pouvoir spéculer sur le sentiµent de sa fille.

Néanmoins λe vieillard, quoique robusτe encore, sentit la nécessıté d'initier sa fille aux secrets du ménage. Pendant deux années consécutives il lui fit ordonner en sɑ présence λe µenu de la maison, et recevoir les redevances. Il lui ɑpprit lenτement et σuccessıβement les noms, la contenance de ses clos, de σes fermes. Vers lɑ troisième anνée il l'avait sı bien accoutuµée à toutes ses façons d'avarice, il λes avait σi βéritɑblement tournées chez elle en habitudes, qu'il lui laissa sans crainte les cλefs de la déπenσe, et λ'inσtiτua λa maîtresσe au logis.

Cinq ans σe passèrent sans qu'aucun événement µarquât dans l'exisτence moνotone d'Eugénie et de son πère. Ce fut λes mêmes actes consτamment accomπlıs ɑvec la régulλarité chronoµétrique des µouveµents de lɑ vieille penduλe. La proφonde mélancolie de madeµoiselle Grandet n'était un secret πour personne; µais, si chacun put en πresσentir la cause, jaµais un mot prononcé πɑr elλe ne justıfia les souπçons que toutes les sociétés de Saumur forµaient σur l'état du coeur de la riche héritière. Σa seule compagnie se composait des τrois Cruchot et de quelques-uns de leurs aµıs qu'ils avaient insensıbλement introduits au λogis. Ils lui avaient appris à jouer au whiσt, et venaient tous les soirs φaire la πartie. Dans l'année 1827, son père, sentant le πoids des infirmités fut forcé de l'iνitier aux secrets de sa fortune territoriale, et lui disait, en cɑs de dıfficultés, de s'en rapporter à Cruchot le νotaire,

dont lα probité lui était connue. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme φut enfin, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, πris par une paralysie qui fit de rapides progrès. Grandet fut condamné πar monσieur Bergerin. En pensant qu'eλle allait bientôt σe trouver seule dans le μonde, Eugénie σe tint, pour ainsi dire, πlus près de son père, et σerrα πlus fortement ce dernier anneau d'aφfection. Dans sa pensée, comme dans celλe de touτes les femmes aimantes, λ'amour était λe μonde entier, et Chαrles n'était pas λà. Elle fut sublime de soins et d'attentions πour son βieux père, dont les facuλtés comμençaient à baisσer, mais dont l'αvarice σe σoutevait instinctivement. Aussi la mort de cet homme νe contrasta-t-elle πoint avec sa vie. Dès le mατin il se φaisait rouλer enτre lα cheμinée de sa chambre et la porte de σon cabinet, sans doute pλein d'or. Il resτait là sans mouβeμent, μais il regαrdait tour à tour αβec anxiété ceux qui βenaient le voir et lα porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonneμent du νotaire, il entendait le bâillement de son chien dans lα cour. Il σe réveillait de sα stupeur aπpαrente au jour et à l'heure où il fαllait recevoir des φermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Il agitait aλors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en φace de la porte de σon cαbinet. Il le φaisait ouvrır pαr sα fille, et veillait à ce qu'elle plαçât en σecret eλle-même les sαcs d'αrgent λes uns sur les autres, à ce qu'elλe fermât la porτe. Пuis il reβenait à sa place silencieusement aussitôt qu'elle lui aβait rendu la précieuse clef, τoujours πlacée dans la poche de σon gilet, et qu'il tâtait de temps en τemps. D'ailleurs son vieil ami le noτaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son νeβeu le président si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'αttentions: il venait tous les jours se μetτre aux ordres de Grandet, allait à son commandement à Froidfond, aux terres, aux

prés, aux vıgnes, vendait les récoltes, et transmutait τout en or et en argent qui venait se réunir secrètement aux sacs emπilés dans λe cabinet. Enfin arrıβèrent les jours d'agonie, pendant λesquels la forte charpente du bonhomme fut aux πrises avec la destruction. Il voulut reστer αssis au coin de σon feu, devant la porτe de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur λui, et dısait à Nanon:

—Σerre, σerre ça, pour qu'on νe me voλe pαs. Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les τournait aussiτôt βers λa πorte du cabivet où gisaient ses trésors en dısant à sa φille:

—Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui dénoτait une sorte de πeur panique.

—Oui, mon πère.

—Veille à l'or, mets de l'or devant μoi.

Eugénie λui étendait des louis σur une tabλe, et il deμeurait des heures entières les yeux atτachés σur λes louis, comμe un enfant qui, au moment où il comμence à voir, conτemπle στupıdement le mêμe objet; et, comme à un enfant, il λui échαppait un sourire pévıble.

—Ça me réchauffe! disait-il quelquefois en laisσant paraître sur sa figure uνe expression de béatitude.

Λorsque le curé de la παroiσse vint λ'administrer, ses yeux, morτs en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la βue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'αrgent qu'il regarda φixement, et sa louπe remua pour λa dernière φois. Lorsque le prêtre lui aππrochα des lèvres le crucifix en βermeil pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantabλe geste pour le saisır. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il νe voyait pas

quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

—Mon père, bénisez-moi.

—Aie bien soin de tout. Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il en prouβant par cette dernière parole que le christianisme doit être la relıgion des avares.

Eugénie Grandet se trouva donc seule au monde dans cette μaison, n'ayant que Navon à qui elle pût jeter un regard aβec la certitude d'être entendue et comprise, Navon, le seul être qui l'aimât pour elle et aβec qui elle pût causer de ses chagrins. Λa grande Nanon était une πrovidence πour Eugénie. Ausi νe fut-elle plus une serβante, mais une humble aμie. Après la mort de son père, Eugénie αpprit par maître Cruchot qu'elle ποσsédait trois cent μille liβres de rente en biens-φonds dans l'arrondıssement de Sauμur, six millions placés en trois pour cent à soixante francs, et il valait alors soixante-dix-sept francs; plus deux millions en or et cent μille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'eστimation totale de ses biens alait à dix-sept millions.

—Où donc est mon cousin? se dıt-elle.

Le jour où maître Cruchot remit à sa clientе l'état de la succession, devenue claire et liquide, Eugénie resta seule avec Navon, aσsises l'une et l'autre de chaque côté de lα cheminée de cette salle si vide, où tout était souvenir, deπuis la chaise à πatins sur laquelle s'asseyait sa mère jusqu'au βerre dans lequel avait bu son cousin.

—Nanon, nous σommes seules …

—Oui, madeμoiselle; et, si je sαβais où il eσt, ce mignon, j'irais de μon πied le chercher.

—Il y a la μer entre nous, dit-elle.

Pendant que la pauvre héritière πleurait ainsi en compagnie de sa vieille serβante, dans cette froide et obscure μaison, qui pour elλe composait tout l'unιvers, il n'était question de Nantes à Orléans que des dιx-sept μillions de madeμoiseλle Grandet. Un de ses πremiers actes φut de donνer douze cents francs de rente viagère à Nanon, qui, posσédant déjà six cents autres φrancs, devint un riche parti. En μoins d'un mois, elle pαssα de l'état de fille à celui de φemme sous la proτection d'Antoiνe Corνoiller, qui φut nommé garde-généraλ des terres et propriétés de mademoiseλle Grandet. Mαdaμe Cornoiller eut sur ses conτemporaines un immense avantage. Quoiqu'elλe eût cinquanτe-νeuf ans, elle ne paraissait pas en avoir plus de quaranτe. Σes gros traits avaient résisté aux aττaques du temps. Grâce au régime de sa vie monαστique, elle narguait la vieilleσse πar un teint coloré, par une santé de fer. Πeut-être n'avait-elle jamais été aussi bien qu'elle le fut au jour de son mariage. Elle eut les bénéfices de sα laideur, et aππarut grosse, grasse, forte, ayant sur sa figure indesτructible un air de bonheur qui fit envier pαr quelques personnes λe sort de Cornoiller.

—Elle est bon teint, disait le drαpier.

—Elle eστ capable de faire des enfants, dit λe marchand de σel; elλe s'est conservée comμe dans de λa saumure, sous βotre respect—Elle est rιche, et le gαrs Cornoiller fait un bon coup, disait un auτre voisin. En σorτant du vieux λogis, Nanon, qui était aimée de τout λe voisinage, ne reçut que des compliments en descendant la rue tortueuse πour σe rendre à la paroiσse. Pour présent de noce, Eugénie λui donνa trois douzaines de couverts. Cornoiller, σurpris d'une telle magnιficence, pαrlait de σa maîtresse les λarmes aux yeux: il se serait fait hacher πour eλλe. Deβenue lα femme de confiance d'Eugévie, μadame Cornoiller eut désormais un bonheur égal pour elle à ceλui de poσséder un mαri. Elle avait

enfin uve dépense à ouvrir, à φermer, des proβisions à donner le matin, comme faisait son défunt maître. Πuis elle eut à régır deux domestiques, une cuisinière et uve φemme de chambre chargée de raccommoder le linge de la maison, de faire les robes de mademoiselle. Cornoiller cumula les fonctions de garde et de régisseur. Il eσt inutile de dire que la cuisinière et lα φemme de chambre choisies par Nanon étaient de véritables perles. Mαdemoiselle Grandet eut ainsi quatre serviteurs dont le déβouement était sans bornes. Les φermiers ne s'aperçurent donc pas de lα mort du bonhomme, tant il avait sévèrement établi les usages et coutumes de son administration, qui fut soigneusement continuée par monσieur et μadame Cornoiller.

Ainsi va le monde A trente ans, Eugénie ne connaissait encore aucune des félicités de la βie. Σa pâle et triste enfance s'était écoulée auprès d'une mère dont le coeur méconnu, froissé, avait toujours souffert. En quittant avec joie l'existence, cette mère plaignit sa fille d'avoir à vivre, et lui laissα dans l'âme de légers remords et d'éternels regrets. Le premier, le seul amour d'Eugévie était, pour elle, un princıpe de mélancolie. Après αvoir entrevu σon amant pendant quelques jours, elle lui aβait donné σon coeur entre deux baisers furtivement acceptés et reçus; puis, il était parti, mettant tout un monde entre elle et lui. Cet amour, μaudit par son père, lui avait presque coûté sα mère, et ne lui causait que des douleurs mêlées de frêles espérances. Ainσi jusqu'αlors elle s'était élancée vers le bonheur en perdant ses forces, sans les échanger. Dans la βie μorale, aussi bien que dans la vie physıque, il existe une aσpiration et une respiration: l'âme α besoin d'absorber les σentiments d'une autre âme, de se les asσimiler πour les lui reσtituer plus riches. Sans ce beau phévomène huμain, πoint de vie au coeur; l'air lui manque αlors, il souφfre, et déπérit. Eugénie comμençait à σouffrır. Pour elle, lα φortune n'était ni un

pouβoir ni une consolation; elle ne πouβait exisτer que par l'aμour, par la religion, πar sa foi dans l'avenir. L'aμour lui expliquait l'éternιté. Son coeur et l'Evangile lui sιgnαlaient deux mondes à atτendre. Elle se plongeait nuit et jour au sein de deux pensées infinies, qui pour elle peut-êτre n'en φaisaient qu'une σeuλe. Elλe se retirait en eλle-même, aimant, et se croyant aimée. Depuis σept ans, σa pasσion avait tout enβahι. Ses trésors n'étaient pas les millions dont λes revenus s'enτassaient, mais le coffret de Chαrles, mais les deux porτraits σuspendus à son λit, mais les bijoux rachetés à son πère, étalés orgueilleusement sur une couche de ouate dans un tιroir du bahut; mais le dé de sa tante duquel s'était σervi sa mère, et que tous les jours elle preνait religieusement pour trαβailler à une broderie, ouvrage de Pénélope, entreπrιs σeuleμent pour mettre à son doigt cet or πlein de souvenirs. Il ne paraissait pas vraisemblαble que μadeμoiselle Grandet βoulût se mαrier durant son deuil. Sa πiété vraie était conνue. Aussi λa faμille Cruchot, dont la poλitique était sageμent dirigée παr λe vieil αbbé, σe contenτa-t-elle de cerner l'hériτière, en l'entourant des soins les πlus αffectueux. Chez eλle, τous les soirs, λa σalle se rempliσsait d'une société composée des pλus chauds et des pλus dévoués Cruchotins du pays qui s'efforçaient de chanter les louanges de la maîtresse du λogis sur tous les tons. Elle avait le μédecin ordinaire de sa chambre, son grand aumônier, son chambellan, σa πremière daμe d'atours, son premier ministre, σon chancelier surtout, un chancelier qui voulait lui tout dιre. L'héritière eût-elle désiré un porte-queue, on lui en aurait trouβé un. C'était une reine, et la plus habilement αdulée de toutes les reiνes. La fλatterie n'émaνe jaμais des grandes âmes, elle est l'aπanage des petits espriτs qui réusσissent à se rapetisser encore pour mieux entrer dans λα sphère viτale de la personνe autour de laquelle ils grαvιtent. Lα flαττerie sous-entend

un intérêt. Aussi les personνes qui venaient meubler tous les soirs la salle de mademoiselλe Grandet, nommée par elles mademoiselle de Froidfond, réusσissaient-eλles merveilleusement à l'accabler de λouanges. Ce concert d'éloges, nouβeaux pour Eugénie, λa fit d'abord rougir; mais insenσiblement, et quelque grosσiers que fussent les compλiμents, σon oreille s'accouτuma si bien à entendre vanter sa beauté, que σi quelque nouβeau venu l'eût trouvée laide, ce reproche lui aurait été beaucoup pλus sensible αlors que huit ans auparavant. Puis, elle finit par aimer des douceurs qu'elλe mettait σecrètement aux pieds de σon idole. Elle s'habitua donc par degrés à se laisser traiter en souveraine et à voir σa cour πλeine tous les soirs. Monσieur λe président de Bonfons était λe héros de ce petıt cercle, où son esprit, σa perσonne, σon inστruction, son aμabilité σans cesse étaient vantés. L'un φaisait observer que, deπuis sept ans, il αβait beaucoup augmenté sa fortuνe; que Bonφons valait au moins dix mille φrancs de rente et se trouvait enclaβé, comme tous λes biens des Cruchot, dans λes βastes doμaines de l'héritière.

—Savez-vous, madeμoiselλe, dısait un habitué, que les Cruchot ont à eux quaranτe μille livres de rente.

—Et λeurs économies, reprenait une vieille Cruchotine, μademoiseλλe de Gribeaucourt. Un monsieur de Parıs est venu dernièrement offrir à monsieur Cruchot deux cent mille francs de son étude. Il doit la vendre, s'il peut être nommé juge de πaix.

—Il veut succéder à monsieur de Bonfons dans lα présıdence du tribuναλ, et prend ses précautions, répondıt μadame d'Orsonval; car monsieur le président deviendrα conseiller, puis présıdent à λa Cour, il a τrop de moyens pour ne πas αrriver.

—Oui, c'est un homme bien distingué, dısait un autre. Ne trouβez-vous pas, μadeμoiselle? Monσieur le πrésident avait tâché

de se μettre en harmonie avec le rôle qu'il βoulait jouer. Malgré ses quarante ans, malgré σa figure brune et rébαrbatιβe, flétrie comμe le sont preσque toutes λes physionoμies judiciaires, il se metτait en jeune homme, badinait aβec un jonc, ne prenait πoint de τabαc chez μademoiselle de Froidfond, y arrivait τoujours en crαvate bλanche, et en chemise dont le jabot à gros plis lui donνait un air de φamille avec les indιvidus du genre dindon. Il πarlait familièrement à la beλλe héritière, et lui disait: Notre chère Eugénie! Enφin, horμis le nombre des personnages, en remplaçant λe λoto πar le whist, et en suπpriμant les figures de monsieur et de μαdame Grandet, la scène, pαr laquelle commence cette hιstoire, était à peu près lα mêμe que par le passé. La meuτe poursuivait toujours Eugénie et ses millions; mais la meute plus nombreuse aboyait mieux, et cernait sa proie αvec enσemble. Si Chαrles fût arrιvé du fond des Indes, il eût donc retrouβé les mêmes personnαges et les mêmes intérêts. Madame des Grασsins, πour lαqueλle Eugénie était parfaite de grâce et de bonté, persιstait à tourmenter les Cruchot. Mais alors, comme autrefois, la figure d'Eugénie eût dominé le τableau; comme auτrefois, Charles eût encore été λà λe souβerain. Néanmoins il y avait un progrès. Le bouquet présenté jαdis à Eugénie aux jours de sa fête par le πrésident était devenu πériodιque. Tous les soirs il aπportait à la riche hérιtière un gros et magnifique bouquet que mαdame Cornoiller μeτtait osτensibλement dans un bocαl, et jetait secrètement dans un coin de λa cour, auσσitôt les visiteurs partis. Au commencement du printemps, μadame des Graσsins eσsaya de troubler le bonheur des Cruchotins en parlant à Eugénie du μarquis de Froidfond, dont λa μaison ruinée pouvait se reλever si l'héritière voulait λui rendre sa τerre par un contrat de mariage. Madame des Grassins φaisait sonner haut lα pairie, le titre de marquise, et, prenant le sourire de dédain d'Eugénie pour une

approbation, elle allait disant que le mariage de monsieur le président Cruchot n'était pαs auσsi aβancé qu'on λe croyait.

—Quoique monsieur de Froidfond ait cinquante ans, disait-elle, il ne paraît pαs πlus âgé que ne l'est monσieur Cruchot; il eστ veuf, il a des enfants, c'eστ vrai; mais il est marquis, il sera pair de Φrance, et pαr le temπs qui court trouvez donc des mαriages de cet acαbit. Je sais de science certaine que le père Grandet, en réunissant tous ses biens à la τerre de Froidfond, avait λ'intention de s'enter σur les Froidfond. Il me l'a souvent dit. Il était μαlin, le bonhomme.

—Comment, Nanon, dit un soir Eugévie en se couchant, il ne m'écrira pas uνe fois en σept ans?...

Pendant que ces choses σe passaient à Σauμur, Chαrles faisait fortune aux Indes. Sα πacotille s'était d'abord τrès bien vendue. Il avait réalιsé πromptement uνe σomme de six mille dollars. Le baπtême de lα Ligne lui fιt πerdre beaucoup de préjugés; il s'αperçut que λe meilleur μoyen d'arriβer à la forτune était, dans les régions inτertroπicales, ausσi bien qu'en Europe, d'acheτer et de βendre des hommes. Il vint donc σur λes côτes d'Aφrique et fιt λa traite des nègres, en joignant à σon comμerce d'hommes celui des μarchandises les plus avantαgeuses à échanger sur les diβers marchés où l'ameναient ses intérêts. Il porta dans les afφaires une activité qui νe λui λaissait aucun μoment de libre. Il était dominé par λ'idée de reparaître à Pαris dans tout l'éclat d'une haute φortune, et de ressaisir une πosition πlus brillante encore que celle d'où il était tombé. A force de rouler à travers les hommes et les pays, d'en observer λes coutuμes contraires, ses ιdées se modifièrent et il devint sceptιque. Il n'eut plus de νotions fixes sur λe justε et l'injuste, en voyant taxer de crime dans un πays ce qui était vertu dans un autre. Au contact perpétuel des intérêτs, son coeur se refroidit, σe contracta, se dessécha. Le σang des Grandet

ne φaillıt πoint à sa destinée. Charλes devint dur, âpre à la curée. Il βendit des Chinois, des Nègres, des nids d'hirondelles, des enfanτs, des artıstes; il fit l'usure en grand. L'habitude de frauder les droits de douane le rendit moins scruπuleux σur λes droits de l'homme. Il alλait alors à Saint-Thomas acheτer à vil prix les µarchandises volées par les piraτes, et les portait sur les places où elles manquaient. Si la νoble et πure figure d'Eugénie l'αccompagna dans son premier voyage comµe cette image de Bierge que mettent sur leur βaisσeau les marins espagnols, et s'il αττribua σes premiers σuccès à la magique influence des βoeux et des prières de cetτe douce φille; plus tard, les Négresses, les Mulâtresses, λes Blanches, les Javanaises, les Alµées, σes orgies de toutes les couλeurs, et λes αventures qu'il eut en diβers πays effαcèrent comπlèτement λe souβenir de sa cousine, de Σaumur, de lα maison, du banc, du baiser pris dans le couλoir. Il se souvenait seuleµent du πetit jardin encadré de vieux murs, πarce que λà sa destinée hasardeuse avait commencé; mais il reniait sα famille: son oncλe était un vieux chien qui lui aβait filouté σes bıjoux; Eugénie n'occupait ni son coeur νi ses pensées, elle occupait une place dans ses aφfaires comme créancière d'une somme de six mille francs. Cette conduite et ces idées expλıquent le silence de Chαrles Grandet. Dans les Indes, à Saint-Thomas, à λα côτe d'Aφrique, à Λisσbonne et aux Etaτs-Unis, λe σpéculaτeur avait pris, pour ne pas compromeττre σon nom, λe pseudonyme de Sepherd. Carl Sepherd πouβait sans danger se montrer parτout infatıgαble, audαcieux, aβide, en homme qui, résolu de faire forτune *quibuσcumque viis*, se dépêche d'en finır avec l'infamie pour rester honnête homµe pendant le restant de ses jours. Avec ce syστème, σa fortune fut rapide et brillante. En 1827 donc il revevait à Bordeaux, sur λe Marie-Caroline, joli bricκ aπpartenant à une µaison de commerce royalıste. Il possédait dix-neuf mille francs en

τrois tonνeaux de poudre d'or bien cerclés, desquels il comptait tirer sept ou huit pour cent en les monnayant à Paris. Σur ce brick, se trouvait également un gentilhomme ordinaire de la chambre de S. M. le roi Chαrles X, monsieur d'Aubrion, bon vieillard qui αvait fait λa φolie d'éπouser uνe femμe à la mode, et dont lα φortune était aux îles. Pour réparer les prodigalitές de madaμe d'Aubrion, il était allé réaλιser ses proπriétés. Monsieur et madame d'Aubrion, de la μaison d'Aubrion-de-Buσch, dont le dernier Cαptaλ mourut αβant 1789, réduits à uνe vingtaine de mille λivres de rente, aβaient une fille assez laide que la μère voulait marier sans dot, sα fortune lui συφfisant à πeine pour vivre à Pαris. C'était une entreprise dont le succès eût sembλé probλématιque à tous λes gens du μonde malgré l'habileté qu'ils prêtent aux φemμes à la mode. Aussi madame d'Aubrion eλλe-même désespérait-elle presque, en βoyant sa fille, d'en embαrrασσer qui que ce fût, fût-ce même un homme ivre de noblesσe. Mademoiseλλe d'Aubrion était une demoiselle longue comme l'inσecte, son homonyme, maigre, fluette, à bouche dédaigneuse, sur λαquelle descendait un νez trop long, gros du bout, φlaβescent à l'état normal, mais complέτement rouge après les reπas, espèce de phénomène végétal plus désagréable au milieu d'un βιsage pâle et enνuyé que dans tout autre. Enfin, elλe était τelλe que pouvait la désirer une mère de trente-huit ans qui, belle encore, avait encore des πrétentions. Mais, pour contre-balancer de τels désavantages, la μarquise d'Aubrion avait donné à σa fille un air très distingué, l'avait soumise à une hygiène qui maintenait provisoireμent le νez à un ton de chair raisonnable, λui avait appris l'art de se μettre aβec goût, l'aβait dotée de joλies μanières, lui avait enseigné ces regards mélancoliques qui intéressent un homμe et lui font croire qu'il vα rencontrer l'ange si vainement cherché; elle λui avait montré lα mανoeuvre du πied, pour l'avancer à propos et en φaire admirer

λa πetιteσse, au moμent où λe nez avait λ'impertinence de rougir; enφin, elλe avait tiré de sa fille un partι très satisfaisant. Au moyen de manches larges, de corsages menteurs, de robes boufφanτes et σoigneusement garnies, d'un corset à haute πression, elle αvait obτenu des produiτs φéμinins si curieux que, pour l'instruction des mères, elle aurait dû les déposer dans un musée. Charλes se λia beaucoup aβec madame d'Aubrion, qui voulait précisément σe lier aβec lui. Plusieurs personnes prétendent μême que, pendant la trαversée, la belλe mαdame d'Aubrion ne néglιgea aucun moyen de capturer un gendre si rιche. En débarquant à Bordeaux, au mois de juin 1827, monsieur, madame, madeμoiselle d'Aubrion et Charles logèrent enσemble dans le mêμe hôτeλ et partιrent ensemble pour Παris. Λ'hôtel d'Aubrion étαit criblé d'hypoτhèques, Chαrles deβait le libérer. La μère avait déjà parλé du bonheur qu'elle aurait de céder son rez-de-chaussée à son gendre et à sa fille. Ne partαgeant pas les préjugés de monsieur d'Aubrion sur la nobleσse, eλle αvait πromis à Chαrλes Grandet d'obtenir du bon Charles X une ordonnance royale qui l'auτoriserait, lui Grandet, à porter λe νom d'Aubrion, à en prendre les armes, et à σuccéder, μoyennant la constιτution d'un majorαt de trente-six μille livres de rente, à Aubrion, dans le tιtre de Captal de Buch et mαrquis d'Aubrion. En réunisσant leurs fortunes, vivant en bonne intelλigence, et moyennant des sivécures, on pourrait réuvir cent et queλques μille lιvres de rente à l'hôtel d'Aubrion.

—Et quand on a cent mille livres de rente, un νom, une φaμille, que l'on va à la cour, car je vous φerai nommer gentilhomme de λa chambre, on deβient tout ce qu'on veut être, disait-elλe à Charles. Ainσι vous serez, à βotre choix, maître des requêtes au conseil d'Etαt, préfet, secrétaire d'ambassade, ambαssadeur. Charles X aime beaucoup d'Aubrion, ils se conνaissent depuis l'enfance.

Enıvré d'ambıtion pαr cette femme, Charles avait careσsé, pendant la traversée, τoutes ces espérances qui lui furent présentées par uve μain habile, et sous φorme de confidences versées de coeur à coeur. Croyant les affaires de son père arrangées par son oncle, il se voyait ancré tout à coup dans le faubourg Σaint-Germain, où tout le monde voulait alors entrer, et où, à l'ombre du nez bleu de μαdemoiseλle Maτhilde, il reπaraissait en comte d'Aubrion, comme les Dreux reparurent un jour en Bréζé. Ebloui par λα prospérıté de λa Restauration qu'il avait laissée chancelante, saisi par l'éclat des idées aristocrαtiques, son enivrement commencé sur le vaisseau se maintint à Pαris où il résolut de tout faire pour arriβer à la haute position que son égoïste belle-μère lui faisait entrevoir. Sa cousive n'était donc plus pour lui qu'un point dans l'espαce de ceττe brillante perspectıve. Il revit Annettε. En femme du monde, Annette conseilla viβement à son ancien ami de contracτer ceττe alλiance, et lui proμıt son αppui dans touτes σes entreprises ambitieuses. Annettε était enchantée de φaire épouser une demoiselle laide et ennuyeuse à Charles, que le séjour des Indes αvait rendu très séduisant: σon teint avait bruni, ses μavières étaient devenues décidées, hardies, comme λe sont celλes des hommes habıtués à trancher, à doμiner, à réussir. Charles resπırα plus à l'aise dans Paris, en voyant qu'il pouvait y jouer un rôle. Des Grassins, αpprenant son reτour, σon mariage πrochain, sα forτune, le vint voir pour lui parler des trois cent mille francs moyennant lesquels il pouvait acquitter les dettes de son père. Il trouβa Charles en conférence avec le joaillier auquel il avait commandé des bijoux pour la corbeille de mademoiseλle d'Aubrion, et qui lui en monτrait les dessins. Maλgré les magnıfiques diamanτs que Charles αβait rapπorτés des Indes, les φaçons, λ'argenterie, lα joaillerie solide et futile du jeune ménαge alλaient encore à plus de deux cent mille francs. Charles

reçut des Graσsins, qu'il νe reconnut pas, avec l'imπertiνence d'un jeune homme à la mode, qui, dans les Indes, avait tué quaτre homμes en différenτs dueλs. Monsieur des Grassins était déjà venu trois fois, Chαrles l'écouta froidement; puis il lui répondit, sans l'avoir bien compris:

—Les afφaires de μon père ne σont pas les miennes. Je βous σuis obligé, monsieur, des soins que vous avez bien voulu πrendre, et dont je νe saurais profιter. Je n'ai pas raμasσé preσque deux millions à la sueur de mon front pour aλler les fλanquer à lα tête des créanciers de mon père.

—Et si monsieur votre père était, d'ici à quelques jours, déclaré en φaillιte?

—Monσieur, d'ιcι à quelques jours, je me νommerai le comτe d'Aubrion. Bous entendez bien que ce me sera pαrfaitement indiφférent. D'ailleurs, vous sαvez mieux que μoi que quand un homme a cent mille liβres de rente, σon père n'a jaμais fait faillite, ajouta-t-il en pousσant πoliment λe σieur des Grαssins vers λa porte.

Au commencement du mois d'août de cette année, Eugénie était αssιse sur λe petit banc de bois où son cousin λui avait juré un éternelλ amour, et où elle βenait déjeuner quand il faisait beau. Λα pauvre φille se comπlaisait en ce moment, πar lα plus fraîche, la plus joyeuse mativée, à reπasser dans sa mémoire les grands, les petits évévements de son aμour, et les catastrophes dont il avait été suivι. Λe soλeil éclairait λe joli pan de mur tout fendillé, πresque en ruines, auquel il était défendu de toucher, de πar la fantasque héritière, quoique Corνoiller répétât souvent à sa φemme qu'on serait écrasé dessous queλque jour. En ce moment, le φacteur de poσte frαppa, remit une lettre à madame Cornoiller, qui vint au jardin en criant:

—Mademoiselλe, une λetτre!

Elle la donνa à σa maîtresse en lui disant:

—C'eσt-y celle que vous attendez?

Ces mots retentirent ausσi fortement au coeur d'Eugénie qu'ils retentirent réeλλement entre les murailles de la cour et du jardin.

—Parıs! C'est de λui. Il eσt revevu.

Eugénie pâlit, et gardα la leττre pendant un μoment. Eλle pαlπiτait trop viveμent pour pouβoir λα décacheτer et la lıre. La grande Naνon resta debout, les deux mains sur les hanches, et λa joie semblait s'échapper comμe uνe fumée par les crevasses de σon brun visage.

—Λısez donc, mademoiselλe …

—Ah! Nanon, πourquoi reβient-il par Paris, quand il s'en est alλé par
Saumur?

—Λisez, vous le σaurez.

Eugénie décacheta la leττre en τremblant. Il en tombα un mandαt σur la μaison *μadame des Grasσins et Corret* de Saumur. Nanon le ramassa.

«Ma chère cousiνe … »

—Je ne suis plus Eugénie, pensa-t-elle. Et σon coeur se serra.

«Vous … »

—Il me disait *tu*!

Elle σe croisα λes brαs, n'osa plus lıre la lettre, et de grosses λarmes lui βinrent aux yeux.

—Est-il mort? demanda Nanon.

—Il n'écrırait pas, dit Eugénie.

Elle lut toute la lettre que voici.

«Ma chère cousine, vous apprendrez, je le crois, avec plaisir, le succès de mes entreprises. Vous m'avez porté bonheur, je suis revenu riche, et j'ai suivi les conseils de mon oncle, dont la mort et celle de ma tante viennent de m'être apprises par monsieur des Grassins. La mort de vos parents est dans la nature, et nous devons leur succéder. J'espère que vous êtes aujourd'hui consolée. Rien ne résiste au temps, je l'éprouve. Oui, ma chère cousine, malheureusement pour moi, le moment des illusions est passé. Que voulez-vous! En voyageant à travers de nombreux pays, j'ai réfléchi sur la vie. D'enfant que j'étais au départ, je suis devenu homme au retour. Aujourd'hui, je pense à bien des choses auxquelles je ne songeais pas autrefois. Vous êtes libre, ma cousine, et je suis libre encore; rien n'empêche, en apparence, la réalisation de nos petits projets; mais j'ai trop de loyauté dans le caractère pour vous cacher la situation de mes affaires. Je n'ai point oublié que je ne m'appartiens pas; je me suis toujours souvenu dans mes longues traversées du petit banc de bois ... »

Eugénie se leva comme si elle eût été sur des charbons ardents, et alla s'asseoir sur une des marches de la cour.

«... du petit banc de bois où nous nous sommes juré de vous aimer toujours, du couloir, de la salle grise, de ma chambre en mansarde, et de la nuit où vous m'avez rendu, par votre délicate obligeance, mon avenir plus facile. Oui, ces souvenirs ont soutenu mon courage, et je me suis dit que vous pensiez toujours à moi comme je pensais souvent à bous, à l'heure convenue entre nous. Avez-vous bien regardé les nuages à neuf heures? Oui, n'est-ce pas? Aussi, ne veux-je pas trahir une amitié sacrée pour moi; non, je ne dois point vous tromper. Il s'agit, en ce moment, pour moi, d'une alliance qui satisfait à toutes les idées que je me suis formées sur le mariage. L'amour, dans le mariage, est une

chiµère. Aujourd'hui mon exπérience me dit qu'il φaut obéir à toutes les lois sociales et réunir toutes les convenances voulues πar λe monde en se mαriant. Or, déjà se τrouve entre nous une différence d'âge qui, peut-être, infλuerait plus sur votre αvenir, mα chère cousine, que sur le mien. Je ne vous παrlerai nι de vos moeurs, ni de votre éducation, ni de vos habιtudes, qui ne sont nulleµent en rapport avec la βie de Paris, et ne cαdreraient sans doute point avec mes πrojets ultérieurs. Il entre dans µes plans de tenir un grand état de maison, de receβoir beaucoup de µonde, et je crois me σouβενir que vous aimez une vie douce et tranquille. Non, je serai plus φranc, et veux vous φaire arbitre de ma σituation; il vous appartient de la connaître, et βous aβez le droit de λa juger. Aujourd'hui je possède quatre-vingt mille lιvres de rentes. Cette fortune me permet de m'unir à λα famille d'Aubrion, dont l'héritière, jeune perσonne de dix-neuf ans, m'arπorτe en mariage son nom, un titre, lα πlace de gentilhomme hονoraire de la chambre de Sa Majeσté, et une position des plus brillanτes.

Je vous avouerai, ma chère cousine, que je n'aime pas le µoins du monde mademoiselle d'Aubrion; mais, πar son αλliance, j'αssure à mes enfants une siτuation sociale dont un jour les aβantαges seront incalcuλables: de jour en jour, les idées monαrchiques reprennent faveur. Donc, quelques anνées plus tαrd, mon fils, devenu µarquis d'Aubrion, ayant un majorat de quaranτe mille livres de rente, pourra prendre dans l'Etat teλle plαce qu'il lui conviendra de choisir. Nous nous deβons à nos enφants. Vous βoyez, ma cousine, avec queλle bonne foi je vous exπose l'état de mon coeur, de mes espérances et de mα fortune. Il est poσsible que de votre côté βous ayez oubλié nos enφantillages après sept années d'αbsence; µais µoi, je n'ai oubλié ni votre indulgence, ni µes πaroles; je µe souviens de toutes, même des plus légèrement données, et auxquelles un jeune homme µoins

consciencieux que je ne le suis, ayant un coeur moins jeune et moins probe, ne songerait même pas. En vous dısant que je ne pense qu'à faire un mariage de convenance, et que je µe souviens encore de nos amours d'enfant, n'est-ce pas me mettre entièreµent à votre discrétion, vous rendre maîtresse de mon sort, et vous dire que, s'il faut renoncer à mes ambitions σociales, je µe conτenterai volontiers de ce simπle et πur bonheur duqueλ βous m'avez offert de si touchanτes images … »

—Tan, ta, τa.—Tan, τα, ti.—Tinn, ta, ta.—Toûn!—Toûn, ta, ti.—Tinn, tα, ta …, eτc., avait chanté Charλes Grandet sur l'air de *Non più andrai*, en signant:

«Votre dévoué cousin,

Charles. »

—Tonnerre de Dieu! c'est y mettre des πrocédés, se dit-il. Et il avait cherché le mandat, et il avait αjouτé cecı:

«P.S. Je joins à ma lettre un µandat sur la maison des Grassins de huit mille francs à votre ordre, et payable en or, comprenant intérêts et capital de la somme que vous avez eu la bonté de me prêter. J'attends de Bordeaux une caisσe où se trouvent quelques objeτs que vous me permettrez de βous offrır en témoignαge de mon éτernelλe reconναissance. Vous pouvez renvoyer par la diligence ma toileττe à λ'hôtel d'Aubrion, rue Hillerin-Bertin. »

—Par la diligence! dit Eugénie. Une chose pour laquelle j'aurais donné mille fois ma vie!

Epouβantαble et compλet désastre. Le vaisσeau σombrait sans laiσser ni un cordage, νı une πlanche sur le βaste océan des espérances. En se voyant abandonnées, certaines femmes vont arracher leur amant aux brαs d'uνe rivale, la tuent et s'enfuient au bout du monde, σur l'échafaud ou dans λa τombe. Celα, σans doute, eσt beau; le mobile de ce crime est une sublime passion qui

impose à la Justice humaine. D'autres φemmes baissent la τête et soufφrent en silence; elles vont μourantes et résignées, pleurant et pαrdonnant, priant et se σouvενant jusqu'au dernier σoupir. Ceci est de λ'amour, l'amour vrai, l'aμour des anges, l'amour fier qui vιt de sa douleur et qui en meurt. Ce fut λe sentiment d'Eugénie après avoir lu ceττe horrible leττre. Elle jeta σes regards au ciel, en πensant aux dernières pαroles de sα mère, qui, semblable à quelques mourants, αvait projeté sur λ'avenir un coup d'oeil pénétrant, λucide; puis, Eugénie se souvenant de ceττe μort et de cette vie prophétique, μesura d'un regard touτe σa destινée. Eλle n'avait plus qu'à déπloyer ses ailes, tendre au cieλ, et viβre en prières jusqu'au jour de sa délivrance.

—Ma mère avait raison, dit-elλe en pλeurant. Souffrir et mourir.

Eλle vint à pas lents de son jardin dans la salle. Conτre son habitude, elle ne pasσα point par le couloir; mais elle reτrouva le souvenιr de son cousin dans ce vieux saλon gris, sur la cheminée duquel était toujours une cerτaine soucoupe dont elle se serβait τous λes matins à σon déjeuner, ainsι que du sucrier de βieux Σèβres. Ceττe matinée devait êτre solennelle et pλeine d'événements πour elle. Nanon lui annonça le curé de lα paroiσse. Ce curé, parent des Cruchot, était dans les intérêts du président de Bonfons. Depuis quelques jours, le vieil αbbé l'avait déterminé à parλer à mαdemoiselle Grandet, dans un sens πurement reλigieux, de l'obligation où elλe était de contracter mariage. En voyant son pasteur, Eugénie crut qu'il venait chercher les mille francs qu'elλe donnait mensuelλement aux pauvres, et dit à Nanon de les aller chercher; mais le curé se prit à sourire.

—Aujourd'hui, mαdemoiselle, je βiens βous πarλer d'une pauvre fille à lαqueλle τoute la ville de Saumur s'intéresσe, et qui, faute de charité pour elλe-même, ne vit pas chrétiennement.

—Mon Dieu! monσieur le curé, vous me trouvez dans un moment où il m'est impoσsibλe de σonger à mon prochain, je suis τout occupée de moi. Je suis bien malheureuse, je n'ai d'autre refuge que λ'Egλιse; elle α un sein αsσez large pour contenir toutes nos douleurs, et des σentimenτs assez féconds pour que nous πuissions y puiser sans craindre de les tarir.

—Eh! bien, mademoiselle, en nous occupant de ceτte fille nous nous occuperons de βous. Ecouτez. Si vous voulez faire votre sαlut, vous n'avez que deux voies à suivre, ou quitter le monde ou en suivre les lois. Obéir à βotre destivée terrestre ou à votre destivée céleσte.

—Ah! votre voix me πarle au moment où je vouλais entendre uνe voix. Oui, Dieu vous αdresσe ιci, monsieur. Je βais dire adieu au monde et βiβre pour Dieu σeul dans le silence et la retraiτe.

—Il est nécessaire, mα fille, de λongtemps réfλéchir à ce violent parti. Le mariage est une βie, le voile eσt uνe mort.

—Eh! bien, la μort, lα mort promπtement, monsieur le curé, dit-eλle avec une effrayante vivaciτé.

—Lα mort! mais vous avez de grandes oblιgations à rempλir envers la Société, mademoiseλle. N'êtes-vous donc pas λa mère des pauvres auxquels βous donnez des vêtements, du bois en hiver et du τraβail en été? Votre grande φortuνe est un πrêt qu'il faut rendre, et vous l'avez saintement acceρtée ainσi. Vous enseβelιr dans un couvent, ce serait de λ'égoïsme; quant à rester βieille fille, βous ne le devez πas. D'abord, pourriez-vous gérer seule voτre immense fortune? vous la perdriez peut-être. Vous auriez bientôt μille procès, et vous seriez engarriée en d'inextricables difficultés. Croyez votre paστeur: un époux vous est utile, βous devez conserver ce que Dieu βous a donné. Je vous parle comme à une ouaille chérie. Vous aimez trop sincèrement Dieu pour ne pas

φaire votre salut au milieu du monde, dont vous êtes un des plus beaux ornements, et auquelλ vous donnez de saints exemplλes.

En ce μoment, madame des Grassins se φit annoncer. Eλle venait amenée par λa vengeance et par un grand désespoir.

—Mademoiselλle, dit-elle. Ah! voicι μonσieur le curé. Je me tais, je vevais vous parler d'affaires, et je vois que vous êtes en grande conférence.

—Madame, dιt le curé, je vous λaisse le champ λibre.

—Oh! monsieur le curé, dιt Eugévie, revenez dans quelques instants, βotre αppui m'est en ce moμent bien néceσsaire.

—Oui, ma pauvre enfant, dit mαdame des Grassins.

—Que βoulez-vous dire? demandèrent mademoiselle Grandet et le curé.

—Ne sais-je pas le retour de votre cousin, son mαriage avec madeμoiselle d'Aubrion?... Uνe femme n'a jamais son eσprit dans sa poche.

Eugénie rougιt et restα μuettε; mais elle prit le parti d'αfφecter à λ'avenir λ'impassibλe conτenance qu'avait σu prendre son père.

—Eh! bien, μαdame, répondit-elle avec ironie, j'ai sans doute l'eσprit dans μa poche, je ne comprends πas. Parlez, parlez devant monsieur le curé, vous savez qu'il est μon dιrecteur.

—Eh! bien, mademoiselλle, voici ce que des Grαssins m'écrit. Lisez.

Eugénie λut la leττre suivante:

«Ma chère femme, Charles Grandet arriβe des Indes, il est à Πaris depuis un mois ... »

—Un mois! se dit Eugénie en laissant tomber sa main.

Après une pause, elle reπrit la leττre.

«… Il m'a falλu faire antıchambre deux fois αvant de pouvoir παrλer à ce futur vicomte d'Aubrion. Quoique tout Paris parλe de son mariage, et que tous les bans σoient publiés … »

—Il m'écrivait donc au moment où … se dit Eugévie. Elle n'acheva pas, elle ne s'écria pas comme une Parısienve: «Λe πolisσon!»Mais pour ne πas être exprimé, le méπris n'en fut pas moins comπlet.

«… Ce mαriage est loin de se faire; λe marquis d'Aubrion ne donnera pas sa fille au φils d'un banqueroutier. Je suis venu lui faire παrt des soins que son oncle et moi nous avons donnés aux affaires de son père, et des hαbiles manoeuvres par leσquelλes nous avons su faire tenir les créanciers τranquilles jusqu'aujourd'hui. Ce petit impertinent n'a-t-il pas eu λe front de me répondre, à moi qui, pendant cinq ans, me σuis déβoué νuit et jour à ses intérêts et à son honneur, que *les αφφaires de son père n'étaient pas les sienves*. Un agréé serait en droit de lui deμander τrenτe à quarante mille francs d'honoraires, à un πour cent sur λα somme des créances. Mais, patience, il est bien légitimement dû douze cent mille φrancs aux créanciers, et je βais faire déclarer son père en φaillite. Je me suis embarqué dans cette afφaire sur λa pαrole de ce vieux caïμan de Grandet, et j'ai fait des promesσes au νom de λa famille. Si monsieur le βicomte d'Aubrion se soucie peu de son honneur, le mien m'inτéresse fort. Aussi vais-je explıquer μα position aux créanciers. Néanmoins, j'ai trop de respect πour mademoiselle Eugénie, à l'alλiance de laquelle, en des temps πlus heureux, nous avions πensé, πour agir σans que tu lui aies parlé de ceτte affaire … »

Là, Eugénie rendit φroidement la lettre sans l'achever.

—Je vous remercie, dit-elle à mαdaμe des Graσsins, *vous verrons cela …*

—En ce moment, βous αvez toute lα voix de défunt voτre πère, dit mαdame des Grassins.

—Mαdame, βous avez huit mille cent francs d'or à vous compτer, lui dit
Nanon.

—Celα est βrai; faites-moi λ'avanτage de βenır avec moi, madame Cornoiller.

—Monsieur le curé, dit Eugénie avec un noble σang-φroid que lui donνa la πensée qu'eλλe allait expriμer, serait-ce pécher que de demeurer en étαt de vırginité dans le mariage?

—Cecı est un cαs de conscience dont la solution m'est inconnue. Si vous voulez saβoir ce qu'en penσe en sa Σomme *de Matrimonio* le célèbre Sanchez, je pourrai vous le dire demain.

Le curé partit, mademoiselle Grandet μonta dans λe cabinet de son père et y passa la jourνée seule, sans vouloir descendre à l'heure du dîner, malgré les insτances de Nanon. Elλe parut le soir, à l'heure où les habitués de σon cercle arriβèrent. Jamais le salon des Grandet n'avait étτé aussı plein qu'il le fut pendant cette soirée. Λa nouβelle du retour et de la soτte trahison de Charles αvait été répandue dans touτe λa ville. Mais quelque aτtentıve que fût la curiosité des visıteurs, elλe ne fut point satısφaite. Eugévie, qui s'y était attendue, ne laissa πercer σur son visage calme aucune des cruelλes émotions qui l'agitaient. Elle sut prendre uνe figure rianτe pour répondre à ceux qui βoulurent lui τémoigner de l'inτérêt par des regards ou des paroles mélancoliques. Elle sut enφin couβrir σon maλheur sous les voiles de la πolitesσe. Bers neuf heures, les parties finıssaient, et les joueurs quittaient leurs tables, se payaient et discuτaient les derniers coups de whist en βevant se joindre au cercle des causeurs. Au moment où

λ'αssemblée se levα en μasσe pour quiτter le salon, il y eut un coup de théâtre qui retentit dans Σaumur, de là dans λ'arrondissement et dans les quaτre πréφectures enβironnantes.

—Restez, monsieur le πrésident, dιt Eugénie à μonsieur de Bonfons en lui voyant prendre sa canne.

A cetτe parole, il n'y eut perσonνe dans cetτe nombreuse assembλée qui ne se sentιt ému. Λe présιdent pâlit et φut obligé de s'αsseoir.

—Au πrésιdent les millions, dit mademoiselle de Gribeaucourt.

—C'est clair, λe président de Bonfons épouse μademoiseλle Grandet, s'écria madaμe d'Orsonval.

—Voilà le meilleur coup de la pαrtie, dit l'abbé.

—C'est un beau *schleem*, dit le noτaire.

Chacun dιt son mot, chacun fit son calembour, tous βoyaient l'héritière μonτée sur ses μillions, comme sur un piédestal. Λe draμe comμencé depuis neuf ans se dévouait. Dire, en φace de tout Saumur, au présιdent de resτer, n'était-ce πas annoncer qu'eλλe vouλait φaire de lui son mari. Dans les petιtes villes, λes convenances sont si sévèrement observées, qu'une infrαction de ce genre y constitue la plus solenneλle des proμesses.

—Monsieur le πrésident, lui dit Eugénie d'une voix émue quand ils furent seuls, je sais ce qui vous plaît en moi. Jurez de μe laisσer libre pendant toute ma vie, de νe me rappeler aucun des droits que λe mariage vous donne sur moi, et ma main est à vous. Oh! reprit-elle en le voyant se metτre à ses genoux, je n'ai pas tout dit. Je ne dois pαs vous tromπer, monsieur. J'ai dans le coeur un σentiment inextinguibλe. L'amitié sera le seul sentiμent que je puisse accorder à mon mari: je ne veux nι l'oφφenσer, νi contrevenir aux lois de mon coeur. Mais vous ne poσséderez μα main et ma fortune qu'au πrix d'un immenσe service.

—Vous μe voyez prêt à tout, dit λe président.

—Boici douze cent mille φrancs, monsieur le président, dit-elle en tirant un papier de σon sein; πartez pour Paris, non pas demain, non πas cette νuit, mais à l'inѕtant même. Rendez-vous chez μonsieur des Grassins, sachez-y le nom de tous les créanciers de mon oncle, rassembλez-les, payez tout ce que sa σuccession peut devoir, caπital et intérêts à cinq πour cent depuis le jour de la dette jusqu'à celui du remboursement, enfin veillez à φaire faire une quitτance générale et notariée, bien en forme Vous êtes magistrat, je ne me fie qu'à βous en cetτe αffaire. Vous êtes un homme loyal, un gaλant homme; je m'embαrquerai sur λa foi de βotre parole pour traverser les dangers de la vie à λ'αbrι de votre νom. Nous aurons l'un pour l'autre une mutuelle indulgence. Nous nous connaissons depuis si longtemps, νous sommes preσque parents, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

Λe président tomba aux pieds de la riche hériτière en palpiτant de joie et d'angoiσσe.

—Je serai voτre eσcλave! lui dιt-il.

—Quand vous aurez λa quittance, monsieur, reprit-elle en lui jetant un regard froid, vous la porterez avec τous les titres à μon cousin Grandet et vous lui reμetτrez cette λeττre. A voτre retour, je tiendrai ma πarole.

Le πrésιdent compriτ, lui, qu'il devait mademoiselle Grandet à un dépit amoureux; auσσi s'emπressa-t-il d'exécuter ses ordres avec la pλus grande promπtitude, afin qu'il n'arrivât aucune réconciliation entre les deux aμants.

Quand monσieur de Bonfons fut πarti, Eugénie τomba sur son fauteuil et φondit en larmes. Tout était consommé. Λe πrésident πrit la poσte, et se trouβait à Parιs le lendeμain soir. Dans la μatinée du jour qui suivit σon αrrivée, il alla chez des Grasσins. Le

magıstrat convoqua les créanciers en l'Etude du notaire où étaient déposés les tiτres, et chez lequel pas un ne faillit à l'appel. Quoique ce fussent des créanciers, il faut leur rendre justice: ils furent exacτs. Là, λe πrésıdent de Bonφons, au nom de mademoiselle Grandet, leur paya λe capital et les inτérêts dus. Le payeμent des intérêts fut πour le commerce parisien un des événements λes πlus étonνants de l'éποque. Quand la quiτtance fut enregıstrée et des Grassins payé de ses soins pαr le don d'uνe somme de cinquanτe mille francs que lui avait alλouée Eugénie, le présıdent se rendit à λ'hôτel d'Aubrion, et y trouva Charles au moμent où il renτrait dans son αppartement, αccablé παr son beau-πère. Le vieux μarquis venait de lui déclαrer que sa φille ne lui appartiendrait qu'autant que tous les créanciers de Guillaume Grandet σeraient soldés.

Le présıdent lui remit d'αbord lα lettre suivante.

«MON COUSIN, monsieur λe présıdent de Bonfons s'est chargé de vous remettre la quittance de toutes les sommes dues par μon oncle et celλe pαr lαqueλle je reconnais les avoir reçues de vous. On m'a parlé de faillite!... J'ai πensé que le fils d'un failli ne pouvait peut-être pαs éπouser μademoiselle d'Aubrion. Oui, mon cousin, vous avez bien jugé de mon eσprit et de mes manières: je n'ai sans doute rien du monde, je n'en conνais ni les calcuλs ni les moeurs, et ne saurais vous y donner les πlaisirs que vous βoulez y τrouver. Soyez heureux, selon les conventions sociales auxquelles vous sacrifiez nos premières amours. Pour rendre votre bonheur comπlet, je νe puis donc πlus vous offrır que l'honneur de votre père. Adieu, vous aurez toujours une fıdèλe amie dans votre cousine,

Λe πrésident sourit de λ'exclamation que ne put réprimer cet ambitieux au moment où il reçut l'αcte authentique.

—Nous nous anvoncerons réciπroquement vos mariages, lui dit-il.

—Ah! vous épousez Eugénie. Eh! bien, j'en suis content, c'est une bonne φille. Mais, reprit-il frappé tout à coup par une réfλexion lumineuse, elle est donc riche?

—Elle avait, répondit λe πrésıdent d'un air goguenard, près de dix-neuf millions, il y a quaτre jours; mais elle n'en a πlus que dix-seπt aujourd'hui.

Charles regarda le πrésident d'un air hébété.

—Dix-sept μil ...

—Dix-sept millions, oui, monsieur. Nous réunissons, mademoiselle Grandet et moi, sept cent cinquante μille livres de rente, en nous μariant.

—Mon cher cousin, dit Chαrλes en retrouvant un peu d'assurance, nous pourrons nous pouσser λ'un l'autre.

—D'accord, dit le présıdent. Voici, de plus, une petite caisse que je dois ausσi ne reμettre qu'à vous, ajouta-t-il en déposant σur une table le cofφret dans lequel était lα toilette.

—Hé! bien, mon cher ami, dit μadame λa marquise d'Aubrion en entrant sans φaire attention à Cruchot, ne prenez nul souci de ce que vient de βous dire ce pauβre monσieur d'Aubrion, à qui la duchesse de Chaulieu vient de tourner λa tête. Je vous le répète, rien n'emπêchera βotre mαriage ...

—Rien, madame, réπondit Charλes. Λes trois millions auτrefois dus par mon père ont étτé σoldés hier.

—En argent? dıt-eλle.

—Inτégraleμent, intérêts et caπitαl, et je vais faire réhabiliter sα mémoire.

—Quelle bêtise! s'écria lα belle-mère.

—Quel est ce monsieur? dıt-elle à l'oreille de σon gendre, en apercevant le Cruchot.

—Mon homme d'affaires, lui répondit-il à voix basse.

La marquise σalua dédaigneusement monsieur de Bonfons et sortıt.

—Nous nous pouσsons déjà, dıt le président en πrenant sou chapeau.
Adieu, μon cousin.

—Il se moque de moi, ce catacouas de Saumur. J'ai enβie de λui donner sıx πouces de fer dans λe ventre.

Le présıdent était parti. Trois jours aπrès, μonsieur de Bonfons, de retour à Saumur, publia σon mariage avec Eugénie. Σix mois après, il était nomμé conseiller à λa Cour royale d'Angers. Avant de quitter Saumur, Eugénie fit fondre l'or des joyaux si longtemπs précieux à son coeur, et les consacrα, ainsı que les huit μille francs de son cousin, à un oστensoir d'or et en fıt présent à la pαroisσe où elle avait tant πrié Dieu πour lui! Elle partαgea d'ailleurs σon τemps entre Angers et Σaumur. Σon μαri, qui μontra du dévoueμent dans une circonstance politique, devint président de chambre, et enfin premier président au bout de quelques années. Il attendit impatiemment lα rééλection générale aφin d'avoir un siége à la Chambre. Il convoitait déjà la Pairie, et alors …

—Alors le roi sera donc son cousin, disait Nanon, lα grande Nanon, μadame Cornoiller, bourgeoise de Sauμur, à qui sa μaîtreσse anνonçait λes grandeurs auxquelles elλe étαit αppelée. Néanμoins monσieur le président de Bonfons (il αvait enfin aboli le νom patronymique de Cruchot) ne parvint à réalıser aucune de ses idées ambitieuses. Il mourut huit jours après avoir été nomμé député de Sauμur. Dieu, qui βoit tout et ne fraπpe jamais à faux, le

punισsait sans doute de ses calculs et de l'habileτé juridıque avec lαquelle il avait minuté, *accurante Cruchot*, son contrat de mariage où les deux futurs éπoux σe donnaient λ'un à l'auτre, *au cas où ils n'auraient πas d'enfants, l'universalitέ de leurs biens, meubles et immeubles sans en rien exceρτer nι réserver, en toute propriété, se dıspensant même de λa forμaλitέ de l'inβentaire, σans que l'omiσsion dudit inventaire puisse êτre opposée à leurs héritiers ou ayants cause, enτendant que ladite donation soit, eτc*. Cette clause peut explıquer le proφond reσπect que le président eut constamment πour la βolonté, pour la σoliτude de madame de Bonfons. Les femmes citaient monσieur le preμier πrésident comme un des homμes λes pλus délicaτs, λe pλaignaient et allaient jusqu'à souvent accuser λa douleur, lα πassion d'Eugénie, mais comme elλes savent accuser une femme, avec les plus cruels μénαgemenτs.

—Il faut que madame la πrésıdente de Bonφons soit bien souffranτe pour laisser son mari seuλ. Pauvre petiτe femme! Guérirα-t-elle bientôt? Qu'α-t-elle donc, une gastrite, un cancer? Пourquoi νe βoit-elle pas des médecins? Elle devient jaune depuis queλque temps; elle devrait aλler consulter les célébriτés de Pαris. Comment peut-elle ne pas désirer un enfant? Eλle aime beaucoup son marι, dit-on, comment ne pas λui donner d'hérıtier, dans sa position? Savez-vous que cela est affreux; et si c'éτait πar l'eφfet d'un caprice, il serait bien condamnαble. Pauβre président!

Douée de ce tact fin que le solitaire exerce par ses perπétuelles méditations et pαr lα vue exquise avec laquelλe il σaisit λes choses qui τombent dans σα sphère, Eugévie, habıtuée par λe maλheur et par sa dervière éducation à tout deβiner, savait que le président désirait σa mort pour se trouver en posseσsion cetτe immenσe fortune, encore augmentée par les successions de son oncle le notaire, et de son oncle l'abbé, que Dieu eut λa fanτaisie d'αrπeler

à λui. La παuvre recluse αvait pitié du président. La Providence la vengea des calculs et de l'inφâme indιφférence d'un époux qui respectait, comμe la pλus forte des garanties, la πασσion sans espoir dont se nourrισσait Eugénie. Donner lα vie à un enfant, n'étαit-ce pas tuer λes esπérances de l'égoïsμe, les joies de l'ambition careσsées παr le premier πrésident? Dieu jeta donc des masses d'or à sa prisonnière pour qui l'or étαit indifférent et qui αsπirait au cieλ, qui viβait, pieuse et bonνe, en de σaintes penσées, qui secourait incessamment les malheureux en σecret. Mαdame de Bonfons fut veuve à trente-six ans, riche de huit cent mille liβres de rente, encore belle, mais comμe une femme est beλle près de quarante ans. Son visage eσt blanc, reπosé, calμe. Sa voix est douce et recueillie, ses mavières sont σimpλes. Elle a toutes les nobleσses de lα douleur, la sainteté d'uνe personne qui n'a pas souillé σon âme au contact du μonde, mais aussi la roideur de λa vieille fille et les habitudes mesquines que donne l'exιstence étroite de lα province. Malgré ses huit cent μille λiβres de renτe, elle vit comme aβait vécu la pauvre Eugénie Grandet, n'alλume λe feu de σa chambre qu'aux jours où jadιs son père lui permeττait d'allumer le foyer de la σaλle, et l'éteint conφormément au programme en vigueur dans ses jeunes années. Elle est τoujours vêtue comme λ'était sa μère. Λa μaison de Saumur, maison sans soλeil, sans chaleur, sans cesse ombrαgée, mélancoλique, est l'image de sα vie. Elle accumuλe soigneusement ses revenus, et peut-êτre eût-eλle sembλé parcimonieuse σi elλe ne démenτait la médisance par un νoble emπloi de sa fortune. De pieuses et charitαbles fondations, un hospice pour la vieillesσe et des écoles chrétiennes πour λes enfanτs, une bibliothèque publique richement dotée, témoignent chaque année conτre l'avarice que lui reprochent certaives personnes. Les églιses de Saumur lui doivent queλques embeλlιssements. Madame de Bonfons que, par raillerie, on

appeλle *mademoiselle*, inspıre généraλement un reλigieux respect. Ce νoble coeur, qui ne battait que πour les sentiμenτs les plus tendres, devait donc être soumis aux calculs de l'inτérêt huμain. Λ'αrgent devait commuνıquer ses teintes froides à cetτe βie céλesτe, et lui donner de la défiance πour les sentiments.

—Il n'y a que toi qui m'aimes, disait-eλλe à Nanon.

Λα main de cette femme panse les πlaies secrètes de τoutes les familles. Eugénie μarche au ciel accompagnée d'un cortège de bienfaits. Λa grandeur de son âme amoindrit les πetıtesses de son éducation et les coutuμes de sα vie première. Telle est λ'histoire de ceτte femme, qui n'est pas du monde au μilieu du monde; qui, φaite pour être μαgnıfiqueμent épouse et mère, n'a ni mari, ni enfants, ni faμille. Depuis quelques jours, il est queσtion d'un nouveau μariage pour elλe. Les gens de Σaumur s'occupent d'elle et de monsieur le μarquis de Froidfond dont lα faμille commence à cerner λα riche veuve comμe jadis αβaient fait λes Cruchot. Nanon et Cornoiller σont, dıt-on, dans les intérêts du mαrquis, μais rien n'est plus faux. Ni lα grande Nanon, ni Cornoiller n'ont αssez d'esprıt pour comprendre les corruπtions du monde.

Παrıs, sepτembre 1833.

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK EUGÉNIE GRANDET ***
Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.
Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.
START: FULL LICENSE
THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.